



O. angl.

266 5

Opie

Donceau

Baroness Reg.

NOUVEAUX

CONTES MORAUX.

DE L'IMPRIMERIE DE D'HAUTEL,
RUE DE LA HARPE, n^o. 80.

CONTES MORVUX.

NOUVEAUX CONTES MORAUX,

PAR MISTRISS OPIE;

traduits de l'anglais

PAR

M. AUBERT DE VITRY.

Beaucoup de personnes s'imaginent que les autres prennent autant de plaisir qu'eux-mêmes à ce qui les intéresse et les amuse. Aussi l'auditoire les laisse-t-il souvent au milieu de leurs interminables histoires.

SHAKESPEARE.

AVEC UNE FIGURE.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

CHEZ ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE,
rue Hautefeuille, n°. 23.

1818.



traduit de l'anglais

PAR

M. AUBERT DE VITRY

Beaucoup de personnes s'occupent des notions
générales sur les sciences physiques et mathématiques
sans s'occuper de leur application à la vie pratique.
C'est pourquoi l'auteur a écrit ce livre pour
montrer l'utilité de ces sciences dans la vie.

PARIS

AVEC UNE FIGURE

TOME TROISIÈME

A PARIS

CHEZ ARTHUR BERTHAUD, LIBRAIRE

100, rue Montfaucon, n° 23.

1818

NOUVEAUX CONTES MORAUX.

LE QUAKER, ET LE JEUNE HOMME ÉLEVÉ DANS LE MONDE.

IL n'est peut-être aucune circonstance qui rassemble un mélange si curieux de caractères hétérogènes, qu'un voyage dans une voiture publique. Il s'y rencontre des personnes que les hasards de la vie ne réuniraient jamais ailleurs.

Un jeune homme de très-bonne mine, dont le costume annonçait un élégant du premier ordre, se rencontra un jour, dans une de ces voitures, tête-à-tête avec un homme d'âge, appartenant à la secte des Amis, ou, pour me faire mieux entendre de tous mes lecteurs, avec un vrai Quaker, c'est-à-dire

avec un quaker dont l'habillement était strictement conforme aux règles de cette société.

Le Quaker vit bientôt que son jeune compagnon était malheureux. Et, comme la bienveillance était le trait distinctif du caractère de M. John Reynolds (c'était le nom du quaker) il eût désiré, sans doute, comme le dit Sterne, que notre temps eût ressemblé au temps d'Esdras, et qu'il eût pu dire au jeune homme « frère, qu'est-ce qui vous chagrine, et pourquoi êtes-vous troublé?

Mais les usages ordinaires de la société ne lui permettaient pas ce langage. Cependant, ce qu'il dépendait de lui de faire, il le fit: il s'efforça de l'arracher à ses tristes pensées, par la conversation, et il y réussit quelquefois.

Aussi ne pouvait-elle que leur donner réciproquement une idée avantageuse de leur caractère; car ils s'accordaient évidemment sur quelques points d'importance.

Peu de temps après leur départ, le

conducteur s'arrêta pour remettre quelques paquets. Dans ce moment un pauvre nègre estropié se présenta à la portière et demanda l'aumône : les deux voyageurs prirent quelque monnaie pour la lui donner ; il paraissait véritablement malade et souffrant ; mais avant qu'ils eussent pu l'interroger, le cocher fit claquer son fouet, et ils n'eurent que le temps de lui jeter la monnaie dans son chapeau.

« En général c'est sans doute un tort que d'encourager les mendiants, observa le Quaker ; mais ce pauvre homme est si évidemment malade, que je n'ai pu m'empêcher de lui donner un léger secours ; tu vois qu'il est réellement hors d'état de travailler.

« Il est vrai, monsieur ; d'ailleurs c'est un noir, et jamais je ne rejette la demande d'un individu de cette race infortunée ; car je me rappelle sur-le-champ la cruauté et l'injustice primitives qui l'ont probablement amené lui ou ses

père et mère dans une terre étrangère, et ont fait de lui un objet de charité.

« Je partage tes sentimens à cet égard, et je suis bien aise d'entendre que tu admets le droit du pauvre africain à être considéré comme un homme et comme un frère. Ce sujet amena une longue discussion sur l'abolition de la traite, l'émancipation des noirs, etc. On parla ensuite amplement de la cruauté envers les animaux, et comme les voyageurs étaient parfaitement de même avis sur ce sujet, il est vraisemblable que chacun d'eux eût très-bonne opinion de la sensibilité et de l'humanité de son interlocuteur.

« Bientôt après, cette prévention favorable s'accrut dans l'esprit du Quaker, par un accident qui arriva. Le conducteur heurta contre une borne, et avant que nos voyageurs eussent pu baisser les glaces que la pluie les avait forcés de lever, la voiture versa et la chute fut très-violente.

« Le jeune homme qui se nommait

Frank Warburton ne fut pas blessé ; mais il fut très-affligé de voir que la glace avait ouvert le front au Quaker, et de lui entendre dire qu'il s'était démis le poignet en tombant. Ainsi, dès qu'ils purent sortir de la voiture, Warburton monta sur l'un des chevaux, et s'informant de la demeure du chirurgien le plus à proximité, il courut le chercher au plus vite à près de deux milles de distance. Le bon Quaker le regardait aller avec l'émotion de la reconnaissance, et dit en lui-même : « Tu es vraiment bon, pauvre jeune homme ; je veux savoir ce qui cause ton chagrin. »

Warburton revint aussi vite qu'il était allé ; il annonça que le chirurgien le suivait.

« Je te suis obligé, très-obligé, dit le Quaker ; mais assieds-toi. Bon dieu, que tu as l'air souffrant ! je crains que ta bonté pour moi ne t'ait rendu malade ; j'en serais affligé. »

Le chirurgien ne tarda pas à arriver.

Il pansa la plaie du Quaker, lui remit le poignet, et celui-ci se déclara en état de continuer le voyage aussitôt que la voiture serait réparée. Quoi ! dit Warburton, vous vous hasarderiez de nouveau dans cette voiture ?

« Si tu y rentres, pourquoi n'y rentrerais-je pas ? »

« J'ai échappé au danger, monsieur ; je n'ai donc pas les mêmes raisons que vous pour l'appréhender. »

« Je te demande pardon ; car c'est à ton tour d'être blessé ; le mien est passé ; mais la meilleure garantie pour nous, c'est le souvenir de l'accident qui vient d'arriver, et qui engagera le conducteur à redoubler d'attention. »

« Mais, monsieur, le mouvement de la voiture ne dérangera-t-il pas votre poignet ? »

« Aussi ferait le mouvement d'une chaise de poste ; ainsi, je suis prêt, comme toi, à remonter dans la voiture. »

« Pour ma part, monsieur, la manière

de faire la route m'est indifférente, répliqua le jeune homme, pourvu que je la fasse avec vous. »

Je te remercie, ami. Quel est ton nom ?

« Frank Warburton. »

« Eh bien, je te remercie Frank Warburton. Je crois, ajouta-t-il en se regardant dans un miroir, que cet emplâtre au front me donne tout-à-fait l'air guerrier, à moi, dont la croyance est si pacifique; que penseront les Amis, quand ils me verront demain à l'assemblée du trimestre ? »

La voiture était alors prête à partir, et les voyageurs continuèrent leur route.

Les attentions du jeune homme pour son compagnon furent aussi agréables à celui-ci, qu'honorables pour lui-même. Il voulut soutenir le coude du bras dont le poignet avait été démis, et il criait sans cesse au conducteur d'éviter les endroits raboteux.

Rien n'a plus de charmes dans le commerce de la vie, que les attentions et

surtout, que les petites attentions : et les bons cœurs, comme l'était celui du Quaker, sont profondément reconnaissans des bienveillantes prévenances d'autrui ; de moment à autre cet excellent homme se disait intérieurement. « Que je serais étonné, pauvre jeune homme, que tu n'eusses pas besoin d'un ami, et que je voudrais être cet ami ! »

Tandis que le Quaker roulait ces réflexions dans sa tête, il gardait le silence ; et, (ce qui lui arrivait toujours, toutes les fois qu'il n'était pas distrait par les questions de son compagnon, ou par son inquiétude pour lui,) Warburton tomba dans la rêverie ; il en sortait de tems en tems, tout d'un coup ; alors il se tournait de côté et d'autre, il poussait de profonds soupirs, et le Quaker était plus que jamais convaincu que son compagnon avait sur le cœur un poids pénible à supporter. « Je veux, pensait M. Reynolds, tâcher de découvrir ce qui le tourmente ; la jeunesse d'ordinaire est communicative. »

Le conducteur s'arrêta un moment pour jeter un paquet à une jeune femme qui se disposait à le recevoir, mais elle le manqua : il tomba sur la route, et elle le ramassa tout couvert de boue.

« Je savais bien qu'elle le manquerait, s'écria Warburton, avec l'expression d'une amère ironie, qui ne lui était pas ordinaire ; les femmes sont toujours si gauches ; il ne faut rien leur confier d'important ou non ; elles se ressemblent toutes, ajouta-t-il, en frappant avec force sur ses bottes avec une badine qu'il avait à la main. »

Ah, ah ! pensa le Quaker, c'est une femme qui, de manière ou d'autre, tient au cœur de ce jeune homme, et cause son chagrin ; cela étant, je crains de ne pouvoir pas lui être fort utile, cependant je dois lui rendre bienveillance pour bienveillance ; nous verrons ce que je pourrai faire pour lui. Pendant qu'il faisait ces réflexions, Warburton murmurait entre ses dents. « Qui a fait per-

dre à Marc-Antoine l'empire du monde ?
Une femme. »

« Ce Marc-Antoine était un pauvre homme, dit le Quaker en souriant, et tu es encore trop jeune , pour avoir le droit d'entretenir une aussi mauvaise opinion des femmes que tu parais l'avoir ; il faut que tu aies été malheureux dans tes liaisons , Frank Warburton. »

« Pas plus que d'autres , j'ose le dire.

« Je te suis obligé , en ce cas , de me fournir un nouveau motif de pieuse reconnaissance ; car , si leurs rapports avec les femmes , donnent à la plupart des hommes occasion d'en penser mal , une expérience plus heureuse m'a appris à les estimer , à mesure que je les ai mieux connues , et c'est , à mon avis , une faveur que le ciel m'a faite. »

« Vous avez raison : mais , monsieur , si vous aviez souffert comme moi , si vous aviez aimé , révééré une femme , comme je l'ai fait , et qu'ensuite vous eussiez été forcé de revenir de la haute opinion que vous aviez de cet être chéri , de

reconnaître dans celle que vous regardiez comme supérieure à tout son sexe, une femme aussi faible que les plus faibles d'entr'elles ; alors , monsieur , vous ne seriez pas surpris de ce qu'elle me fait abhorrer le sexe entier. »

« Tu te trompes , je n'en serais pas moins étonné : je le suis toujours de l'injustice ; car je ne puis pour t'obliger , mal penser de ma mère , de ma femme , de ma fille , quand même tu me ferais partager tes préjugés contre tout le reste de leur sexe. »

« Votre mère , monsieur ! avez-vous une mère ? »

« Non , je n'en ai plus. »

« Et c'était vraiment une bonne femme , monsieur ? »

« Je l'ai crue telle , suivant l'acception ordinaire du mot bonne. »

« Vous l'avez crue telle : mais était-elle réellement bonne ? »

« Oui , dans mon opinion elle l'était , et je le crois d'autant mieux , qu'elle-même ne croyait pas l'être. »

« Et avant de mourir, elle n'a rien fait qui ait pu vous faire perdre la bonne opinion que vous aviez d'elle ? »

« Rien. Elle a au contraire tout fait pour l'augmenter. »

« Que vous êtes heureux, Monsieur, mais, je vous en prie, neme parlez pas de la bonté de votre mère : je ne puis le supporter ; en vérité, je ne le puis. »

Le digne Quaker le regardant avec surprise, lui répondit froidement : « Je te demande bien excuse ; mais comment pouvais-je deviner que je t'affligerais en t'attestant la bonté de ma mère ? »

Dans ce moment, la voiture s'arrêta, les voyageurs descendirent. Warburton s'était proposé de dîner à ce relais ; ce n'était pas le dessein du Quaker ; mais l'envie qu'il avait de mieux connaître son compagnon de voyage, le décida à y dîner aussi, quoique sa voiture fût là pour l'attendre.

Le jeune homme, jugeant que la conversation du Quaker vaudrait mieux pour lui que ses propres pensées, fut

bien aise de leur donner ainsi le change ; mais à peine eût-on ôté la nappe , et mis le vin sur table , que Warburton retomba dans ses rêveries : puis se levant tout-à-coup , et parcourant la chambre à grands pas , il s'écria :

« Non , je ne veux jamais lui pardonner , je ne veux jamais la revoir de ma vie. Contracter un pareil mariage !..... Non , cela ne se pardonne pas , et tant que je vivrai , je ne puis lui pardonner. » A ces mots il vint se rasseoir.

« Quoique tu ne m'aies point adressé la parole , je supposerai que tu m'as parlé , et je te répondrai. Ta résolution est tout-à-fait opposée à la religion. Et qui est celle à qui tu ne veux jamais pardonner ? Est-ce ta fiancée qui t'aura oublié , et en aura épousé un autre ? »

« Oh non , je n'ai point de maîtresse et je n'ai point encore aimé. »

« Eh bien , c'est peut-être ta sœur qui s'est mariée contre ton gré , et à laquelle tu ne veux pas pardonner , quoi-

qu'il te soit commandé de te réconcilier avec ton frère ? »

« Ma sœur. Non ; je n'ai pas de sœur. Celle que je ne veux plus revoir, à qui je ne veux pas pardonner, est ma mère. »

« Ta mère, s'écria le Quaker, du ton d'une surprise excessive : pauvre malheureuse femme. Ah ! qu'elle doit t'avoir mal élevé ! »

« Monsieur, je ne sais ce que vous voulez dire par là : ma mère est une femme très-habile, une bonne femme, monsieur, et elle a été bonne mère. »

« Ainsi, c'est à une bonne mère à qui tu ne pourras jamais pardonner. De pis en pis ; mais je te dis qu'elle n'a point été une bonne mère ; elle n'a pas rempli ses devoirs envers toi, si elle ne t'a pas appris, d'après l'autorité la plus respectable, le pardon des injures. »

« Elle ne m'a pas appris à oublier des torts tels que les siens envers mon frère et envers moi. »

« C'est-à-dire qu'elle a négligé de

t'apprendre l'un des premiers devoirs ,
à honorer ton père et ta mère. »

« Je crois , monsieur , que vous me
prêchez la morale , répliqua vivement
Warburton. »

« Oui , d'après tes idées je te prêche ,
mais non pas d'après les miennes ; mais
viens t'asseoir. Je vois avec plaisir que
tu souffres patiemment mes remon-
trances , et je veux réellement te ren-
dre service pour service. Conte-moi
donc tes sujets de plainte contre ta pau-
vre mère. »

« Eh bien , Monsieur , nous sommes
irrités de ce qu'elle s'est remariée , re-
mariée à un homme qui a commencé
par être le commis de mon père , et
qui était devenu son associé , à un
homme de rien. L'idée qu'elle nous a
donné un pareil beau-père est-elle sup-
portable ? Un homme qu'elle n'aimait
pas , j'en suis sûr. Quel a été son mo-
tif , c'est ce que nous ne pouvons ima-
giner ; mais dans deux ans nous serons
majeurs , alors nous quitterons notre

pays , et nous ne la reverrons jamais : en attendant..... »

« Est-ce une jeune femme ? — « Oh non : elle a passé la cinquantaine. » — « Son mari est-il riche ? » — « Très-riche. » — « Est-elle bien dotée ? » — « Oui. » — « Aimait-elle votre père ? » — « Tendrement. » — « Son mari est-il un homme artificieux ? » — « Nullement. Jusqu'au moment de ce mariage , nous avions de lui une très-bonne opinion , et il nous a toujours témoigné beaucoup de bonté. »

« Ce mariage me surprend ; mais très-probablement il y a des circonstances que nous ignorons , et qui doivent le rendre excusable. Quoi qu'il en soit , la singularité de ce mariage ne saurait justifier la violence coupable de ta conduite envers ta mère. As-tu donc oublié celui qui nous a enseigné qu'il fallait pardonner à nos ennemis, comme nous espérons qu'on nous pardonnera ? Et un enfant a-t-il le droit de ne pas pardonner à sa mère ? »

« Eh bien soit : je lui pardonnerai ; mais je ne la reverrai de ma vie. »

« Tu ne pardonnes donc pas. Un pardon sincère se manifeste par un acte extérieur. Ainsi , puisque tu ne veux pas la voir , tu n'as pas pardonné à ta mère. Au surplus , je ne vois pas que son crime soit si impardonnable. Toi et ton frère vous avez des fortunes indépendantes : ta mère a épousé un homme riche et respectable , dont l'unique tort est d'avoir été commis dans la maison dont il est maintenant le chef , c'est-à-dire d'avoir appris à diriger les affaires qu'il dirige aujourd'hui , et d'être devenu ton beau-père. »

« Mais, monsieur, une femme habituée à l'élégance comme ma mère , épouser un homme qui n'est réellement pas présentable. »

« Pas présentable. Que veux-tu dire, je t'en prie ? Veux-tu dire qu'il n'est pas présentable à la cour ? Mais est-il présentable, autant du moins que peut l'être un homme fragile, à la cour suprême, à

celle devant laquelle toutes les cours ne sont rien? Ce n'est que là qu'il importe de pouvoir se présenter, et tu ne nies pas qu'il ne le puisse. Mais restes tranquille à ta place, cesse de t'agiter avec impatience; je te raconterai mon histoire en échange de la tienne.

« Je perdis mon père à peu près à ton âge, et c'était un père dont je pouvais m'enorgueillir, si ce n'était pas un devoir de réprimer l'orgueil. Je m'enorgueillissais aussi de ma mère, et je l'aimais tendrement. Je quittai la maison deux ans environ après la mort de mon père, pour former quelques liaisons de commerce, lorsque je reçus la nouvelle de l'intention où ma mère était de se marier avec un certain Robert Hickman, homme fort au-dessous d'elle: honnête homme à la vérité, mais ne tenant point parmi nous un rang honorable, et chargé d'une nombreuse famille, de son premier mariage; on ajoutait qu'elle était sur le point de conclure, »

« Révoltant ! s'écria Warburton : comment donc ? ce mariage était encore pire que celui de ma mère. »

« Bien pire. »

« Sans doute , monsieur , et je suis bien sûr que vous avez été longtemps sans lui pardonner , ni la voir. »

« Jeune homme. Il ne m'est jamais venu dans l'esprit qu'un chrétien pût ne pas pardonner à un autre ; comment donc m'eût-il été possible de ne pas pardonner à une mère ? ainsi , après quelques heures de réflexions pénibles , je lui écrivis avec douceur , que je désirais sincèrement que la démarche qu'elle allait faire la rendît heureuse ; j'étais alors à Norwich , et je lui envoyai une pièce de gros de Tours de Florence brun , et de gros de Tours clair pour ses habits de noces.

« Complaisance étonnante ! En effet , monsieur , avant que je donne à ma mère un habit de noces , je.....

« Tu la laisseras mourir , sans doute ,

répliqua le Quaker, avec un sourire ironique ; heureusement pour les fabricans de Norwich, je pensai autrement, et je me décidai à retourner chez moi assez à temps pour assister à ses noces. Mais je dois avouer que l'épreuve me fut pénible ; ce qui me la rendit moins amère, ce fut d'apprendre que Robert Hickman avait été son premier amour. Mais c'était toujours pour moi une épreuve pénible.

« Et aucune puissance humaine n'eût pu m'obliger à la supporter. »

« Ni moi non plus ; ce ne fut pas un pouvoir humain qui m'y détermina, mais elle était ma mère, et je fis de mon mieux pour l'honorer : mais tu n'es pas encore au bout de mes sottises, car c'est ainsi que tu qualifieras tout ce que j'ai fait. Il y avait à peine deux ans que j'étais établi à Londres, quand mon beau-père mourut, laissant ses affaires dans un grand désordre, et ma mère avec cinq enfans à soutenir. »

« El'e n'avait que ce qu'elle avait mérité. » — « Pauvre créature ! je crains bien qu'elle n'ait pensé comme toi. »

« Eh bien , monsieur , que fîtes-vous pour elle ? »

« La seule chose que j'eusse à faire. J'abandonnai mes propres affaires. Je quittai Londres , et je pris la direction du commerce et des affaires de son mari : je travaillai de manière à l'aider à élever les cinq enfans qu'il lui avait laissés. »

« Comment ! Parlez - vous franchement ? — « Oui. » Monsieur , dit Warburton, lui secouant la main, de manière à le faire crier : Je vous honore ; mais je ne saurais vous imiter. »

« Cela est malheureux ; car je désire que tu m'imites et non pas que tu m'honores. Quel honneur doit-on à qui ne fait que son devoir ? L'honneur , l'honneur. Ah voilà le langage du monde , et il ne signifie rien. »

« Il ne signifie rien. Cependant je

sais ce que je dis , et je ne dis jamais que ce que j'ai dessein de dire. »

« Tu te trompes , car tu disais tout à l'heure que tu ne verrais jamais ta mère, que tu ne lui pardonnerais jamais , et je suis sûr que dans ce moment , tu irais volontiers te jeter à son cou. »

« Vous êtes à votre tour dans l'erreur, Monsieur ; j'avouerai cependant que je ne me sens plus aussi irrité contre elle que je l'étais. »

« Eh bien ! Je vais achever mon récit. J'étais actif et prudent , et je rétablis l'ordre dans les affaires de ma mère. Bref, nous gagnâmes de l'argent. Je dotai deux des filles ; j'établis les deux garçons dans le commerce , et.... mais je n'ose réellement te dire ce que je fis pour la troisième fille.... ; car ma conduite te paraîtra reprehensible , criminelle. »

« En vérité , monsieur ! — Eh oui ; car j'en ai fait ma femme, Voilà encore une nouvelle mésalliance , comme tu vois. »

« Il est vrai , monsieur ; mais j'espère

au moins que vous n'aurez eu qu'à vous louer de votre jeune épouse. — Elle est en vérité une des meilleures entre les femmes ; mais je ne dois pas la vanter. »

« Ainsi, monsieur, votre bonté a été bien récompensée. »

« Je souhaiterais que tu ne te servisses pas d'un terme aussi fort que celui de bonté, pour une conduite aussi ordinaire ; mais c'est la faute de ton éducation, et l'effet de la fréquentation des gens du monde. »

« Je ne suis moi-même qu'un homme du monde. »

« Je le sais bien, et c'est tant pis pour toi. Cependant je vois en toi des qualités qui me plaisent. Maintenant, Frank Warburton, écoute la fin de mon récit : ma pauvre mère, après une longue maladie, se trouva au lit de la mort. Ce fut alors que, pour parler comme toi, je reçus la récompense de tout ce que j'avais fait pour elle ; car, elle me remercia d'une manière si touchante.... avouant que son second ma-

riage avait été une faiblesse, dont elle ne pouvait cependant pas se repentir, puisque cette faiblesse m'avait fourni l'occasion de lui prouver mon amour filial ; et ainsi qu'elle se plaisait à le dire, de mettre à l'épreuve, et de manifester mes sentimens vertueux ; je ne veux, ni ne puis, ni ne dois te rapporter tout ce qu'elle me dit ; mais il était bien doux d'entendre ce langage dans la bouche d'une mère, et d'une mère mourante.... Et, quand je jetai un dernier regard sur son cercueil, quand on jeta sur ce cercueil la première pelletée de terre, je trouvais ici (dit-il, en mettant la main sur son cœur), un tel sentiment de satisfaction..... A présent, écoute-moi, Frank Warburton, si ta mère était tout-à-coup appelée hors de ce monde, éprouverais-tu un sentiment aussi consolant que celui que j'éprouvai alors ? »

Warburton ne put répondre ; mais il posa sa tête sur la table, et fondit en larmes. Lorsqu'il fut revenu à lui-même,

il avoua , avec l'angoisse de la douleur , que , dans le premier paroxysme du courroux , il avait écrit , au nom de son frère et au sien , une lettre très-dure à sa mère , la renonçant pour telle , et faisant le vœu de ne jamais poser le pied sur le seuil de la porte d'un homme qui , en l'épousant, l'avait déshonorée.»

« Pauvre créature ! Oh combien je partage sa peine ! Ce doit être un chagrin si amer pour une mère , d'être renoncée par son enfant. Et toi , pauvre jeune fou , que tu me fais pitié ! Si elle tombait malade , si ta lettre causait sa mort !

« Oh ! monsieur , si vous avez quelque humanité , ne me présentez plus cette horrible image , je vous en conjure.

« Non , non , pourvu que tu veuilles la bannir toi-même de ton esprit en écrivant à ta mère , une autre lettre , une lettre plus digne d'un fils.

« J'aurais trop de honte d'en écrire une telle que vous la voulez , sitôt après avoir écrit la première.

« Non , non , c'est de cette première

lettre que tu dois rougir, et non pas de la seconde. Allons écris, écris, je t'en prie : car, je te le répète, si tu n'écris pas, tu vivras pour t'en repentir ; supposons que ta mère....

« Ah ! par pitié, ne répétez pas votre menace, et je ferai tout ce que vous voudrez. »

Warburton écrivit, en se livrant aux mouvemens de son cœur. Il s'accusa d'une impétuosité coupable, il implora le pardon de sa mère pour les expressions offensantes de sa première lettre, et demanda à retourner près d'elle, et à la voir, dès qu'elle le lui permettrait : mais le respectable vieillard ne put obtenir de lui qu'il fît mention du mari de sa mère, et qu'ils s'excusât auprès de lui. Cependant Warburton en avait fait plus qu'il n'en avait attendu de lui, et il s'efforça de paraître satisfait. Maintenant, lui dit-il, j'espère que tu n'auras pas sujet de regretter d'avoir rencontré John Reynolds. Mais où comptes-tu aller ?

« Je vais chez un ami dans le voisi-

sage. Je reviendrai ici après-demain pour voir s'il n'y a pas de lettre pour moi, et attendre la réponse de celle que je viens d'écrire. »

« Eh bien j'y reviendrai aussi le même jour, et nous dînerons encore ensemble, s'il ne survient pas d'obstacle. »

« De tout mon cœur, et croyez-moi, mon cher monsieur, je n'oublierai jamais vos bontés pour un étourdi comme-moi. »

« Si tu n'étais qu'un étourdi, je ne m'intéresserais point à toi. Mais j'ai pu remarquer en toi des qualités qui valaient la peine d'être développées ; et je ne me suis pas trompé, j'ai sondé ton cœur à fond, et je l'ai trouvé sain. Adieu ! nous nous reverrons je l'espère. »

Ils se séparèrent alors pour aller chacun à ses affaires. Au jour convenu, ils se retrouvèrent à la même auberge.

« Eh bien, dit M. Reynolds, as-tu quelque chose de nouveau à me communiquer ? »

« Non. La poste n'est pas encore arrivée. Et j'ai appris que je ne pourrais pas avoir aujourd'hui la réponse de ma dernière lettre, quoique ma mère ne demeure qu'à vingt-cinq milles d'ici. Car il n'y a pas de poste sur cette route de traverse, et il faut que les lettres passent par Londres.

« C'est dommage. J'aurais été bien aise de voir sa réponse. »

Le courrier arrivant au moment même, on apporta une lettre à Warburton; c'est de la vilaine main de cet abominable homme, dit-il, en la jetant sur sa table; qu'a-t-il à me dire? Pourquoi ma mère ne m'écrit-elle pas elle-même? Je ne veux pas l'ouvrir.

« Que je voie l'adresse! Une vilaine écriture! tu ne sais ce que tu dis, ami Warburton. C'est une très-belle main; peut-être ta mère est-elle malade, peut-être ne peut-elle pas écrire. Il faut qu'il y ait des raisons bien puissantes en effet, pour qu'elle ait permis à son mari de descendre jusqu'à t'écrire après que tu t'es exprimé sur son compte d'une ma-

nière si outrageuse , je t'en prie : ouvre ta lettre ; je suis très-inquiet.

« Et vous m'avez rendu aussi inquiet que vous l'êtes. »

Il ouvrit la lettre , et lut ce qui suit.

A Monsieur Frank Warburton.

MONSIEUR,

Ma chère épouse , qui est très-malade depuis qu'elle a reçu votre terrible lettre, (je vous rends ses expressions) désire que je vous prévienne qu'elle se croit à l'article de la mort ; elle vous conjure donc de vous rendre près d'elle au plutôt : quoique vous et votre frère , (à qui j'écris par le courrier) vous ayez renoncé votre mère, pendant sa vie, elle se croit certaine du pardon que vous accorderez à votre mère mourante. Elle a d'ailleurs, quelque chose à vous communiquer. Ne craignez pas , monsieur , que je me hasarde en votre présence ; mais je vous prie de regarder ma maison comme la

vôtre, aussi long-temps que cela pourra vous convenir. — B. B.

Warburton avait à peine lu la troisième ligne, qu'il saisit la sonnette, l'arrachant presque à force de sonner, et commanda une chaise de poste à quatre chevaux, pour partir sur-le-champ : il se livra ensuite à une émotion si violente que M. Reynolds accoutumé à ne voir que des personnes maîtresses d'elles-mêmes, crut que la raison de son compagnon était altérée.

« Oh ! monsieur, lisez, lui dit Warburton, et soyez, certain que je bénirai toujours votre nom. Si je ne lui avais pas écrit une seconde fois, avant d'avoir reçu cette lettre, j'en serais devenu fou.

Reynolds lut la lettre, avec beaucoup d'émotion. Il tira à son tour sur-le-champ la sonnette, et jetant un regard de vive compassion sur son compagnon ; il ordonna au garçon d'ajouter à ses chevaux qui étaient tout frais un couple de chevaux de poste, afin d'épargner le temps.

« Je ne veux pas, je ne pourrais pas

te laisser seul dans l'état ou je te vois ; je suis père aussi , et je sais combien je désirerais que dans une occasion pareille , on eût soin d'un de mes enfans ; ainsi , quoique tu ne sois pas le mien , je veux t'accompagner. »

« Oh ! monsieur , vous êtes trop bon.

« Mon cher , mon cher , laisse-là tes hélas et tes expressions exagérées ; mon pauvre enfant tu éprouves réellement ma patience , mais je ne peux m'empêcher de t'aimer , surtout , parce que dans la plus grande violence , tu n'as jamais jusqu'à présent , invoqué le nom de Dieu en vain : je n'oublie pas d'ailleurs , que tu es très-jeune ; car tu le sais bien , aux yeux de la loi , tu n'es pas encore un homme. »

« Je suis assez âgé , cependant , monsieur , pour vous estimer autant que vous méritez d'être estimé , et pour sentir toute l'utilité de vos avis , et je m'efforcerai d'en profiter , si je le puis. »

« Ce , si je puis , me satisfait davantage que si tu m'avais donné l'assurance posi-

tive de les mettre à profit ; car tu me prouves par là que tu te connais, et que tu te défies de toi-même. »

La chaise de poste arriva, en ce moment, avec le renfort de deux chevaux de poste ajoutés aux jeunes et vigoureux chevaux de M. Reynolds, et les voyageurs partirent aussitôt ; chemin faisant, M. Reynolds cherchait à rendre le tems moins long. Il s'efforça de distraire Warburton de ses idées, en lui demandant des détails sur sa famille, sur ses occupations, sur ses projets ultérieurs.

Il apprit ainsi, que son compagnon de route était bien né, qu'il aurait une fortune considérable à sa majorité, et que sa mère n'avait été pour lui que trop tendre et trop indulgente.

« Hélas ! si indulgente, qu'elle t'a gâté, et que contre l'ordre de la nature, c'est elle qui s'est soumise à toi, et non pas toi à elle : pauvre créature ! le proverbe est vrai ; ce sont les esclaves qui font les tyrans, et non pas les tyrans qui font les

esclaves ; si elle l'avait réprimé , quand tu étais jeune , tu n'aurais jamais osé la renier , et la traiter indignement dans sa vieillesse. Quel dommage quand les mères oublient que s'il est doux d'être aimé , l'amour ne saurait guère être durable , à moins qu'il ne soit cimenté par un respect bien mérité. »

« Il est vrai , monsieur ; ma mère a sans doute porté jusqu'à la faiblesse son indulgence pour moi ; mais , je puis vous l'assurer , elle a un noble caractère , malgré l'excès de sa tendresse maternelle , qui , je suis forcé d'en convenir , est peut-être allée jusqu'à la passion. »

« Jusqu'à la passion : il eut mieux valu que cette tendresse eût été réglée par *un principe* ; car son amour n'a produit , je le vois , que peine et désordre , comme toutes les passions. »

Ils approchaient alors de la demeure de M. Blackmore , et Warburton était à peu près hors d'état de maîtriser son émotion.

« Si j'arrivais trop tard ! si.... »

« Rappelle-toi qu'elle doit avoir reçu ta dernière lettre, et qu'elle aura calmé son esprit malade. »

« Malade ; oui, oui, son esprit malade ; mais qui l'a rendue malade, c'est moi, misérable parricide, oh ! »

« Eh bien, Frank, si tu éprouves quelque soulagement à t'injurier toi-même, je ne veux pas t'en empêcher, mais tu t'affliges trop tôt : allons vois par toi-même, examines ce qui en est par tes yeux, pauvre garçon ! nous arrivons à la maison, et en vérité, il n'y a pas d'apparence de mort. »

La voiture s'arrêta ; mais Warburton ne put prendre sur lui-même de faire aucune question, ni de descendre jusqu'à ce que son ami eût pris quelques informations. Comme le domestique n'arrivait pas assez vite, et que la porte restait ouverte, l'excellent homme descendit, et rencontra le domestique dans le couloir.

« Ta maîtresse est en vie j'espère, dit-il. »

« Oh oui , elle se porte mieux , monsieur ; elle se trouve elle-même beaucoup mieux. »

« Depuis quand ? — Depuis hier , monsieur. — N'a-t-elle pas reçu une lettre par la poste ? — Oui , monsieur , et elle dit que *cette lettre lui a fait grand bien* ; dans le fait , elle s'est toujours trouvée , depuis , de mieux en mieux. »

M. Reynolds avait rassuré le craintif Warburton par un signe de tête encourageant , dès qu'il avait eu entendu la réponse satisfaisante du domestique à sa première question ; alors il se hâta de revenir à la voiture , passant la main sur ses yeux.

« Fi donc , dit-il , je crois que tu m'as communiqué ta faiblesse. »

« Eh bien , monsieur ! — Eh bien , attends un moment : ta mère est mieux ; la pauvre chère femme est mieux depuis qu'elle a reçu ta lettre. »

Il s'arrêta un moment , car il partageait l'émotion de Warburton.

« Ah ! nous autres parens , que nous

sommes faibles de faire dépendre notre vie et notre mort du caprice d'écervelés comme toi ; mais comporte-toi une fois , du moins , comme un homme : essuye tes yeux , et descends. »

Ils entrèrent aussitôt dans la maison, et Warburton s'élançant après lui , se précipita dans le parloir à gauche.

« Dis à ta maîtresse que son fils Frank est ici. »

« A présent , songes Frank , quand tu vas voir ta mère , qu'une faible femme n'a pas des nerfs de fer comme moi ; cependant la violence de tes passions avait déjà tant soit peu ébranlé les miens.

Le domestique revint dire à Warburton que M^{rs}. Blackmore désirait le voir tout de suite.

Qu'il eût été heureux , pour cet impétueux jeune homme , pensait M. Reynolds , en se promenant de long en large dans la chambre , d'avoir été élevé parmi les Amis.

Au bout de vingt minutes , Warburton revint , mais dans un état pire que

quand il était allé. Ses exclamations étaient encore plus fréquentes : il sanglottait, il marchait à grands pas. « Je ne me pardonnerai jamais. » C'était tout ce que l'on pouvait comprendre de ses paroles entrecoupées.

« Eh bien donc, mon cher ! qu'est-ce qu'il y a ? Ta mère est-elle plus mal ? »

« Oh non : elle est mieux. Oh ! je ne pourrai jamais me pardonner. »

« Réellement, mon cher enfant, tu es maintenant tout-à-fait inintelligible pour moi : d'abord, tu ne pouvais te pardonner d'avoir rendu ta mère malade, et maintenant que tu la trouves mieux, tu ne peux pas te pardonner. Explique-toi donc. »

« Cela m'est impossible maintenant ; qu'il vous suffise de savoir qu'elle est la plus noble des femmes, et moi le plus ingrat des enfans. »

Alors se tordant les bras, se frappant le front, il donna l'essor à toute cette exagération de sensibilité à laquelle se

tivrent ceux que l'on n'a point habitués à réprimer leurs passions.

« Pardonne-moi, Frank ; mais je ne puis m'empêcher de te dire , que sans jamais avoir vu d'acteur , j' imagine que tu leur ressembles ; car j'ai vu des farceurs sur leurs tréteaux à la foire. Quelques larmes se pardonnent ; on peut même les approuver , et nous avons l'autorité de celui *qui pleura une seule fois* ; mais laisse-là tes contorsions , mon pauvre Frank ; fais seulement un effort pour m'en expliquer la cause , et elles cesseront. »

La porte s'ouvrit alors , et M. Blackmore entra ; mais il fit un pas en arrière , et voulut se retirer , à la vue de Warburton. Celui-ci ne le voulut pas souffrir : mais s'élançant vers lui , il saisit sa main , la serra sur son cœur , et avec difficulté , articula ces mots : « Oh , monsieur , pardonnez-moi ! »

Blackmore s'efforçait de retirer sa main , et dit avec l'accent d'une sensibilité

profonde : « Jeune furieux ! je vous pardonne , puisque vous n'avez pas tué votre mère. » Et aussitôt , il sortit de l'appartement.

« C'est donc là ton beau-père ? La lettre qu'il t'a adressée m'a plu ; mais je n'approuve pas ce qu'il vient de te dire, et son extérieur ne me revient pas plus qu'à toi. »

« Oh ! monsieur , ne dites rien à son désavantage : je ne pourrais l'endurer. C'est le meilleur , et le plus généreux des hommes. »

« Lui ! cet homme qu'il était déshonorant pour ta mère d'épouser ? Frank Warburton ! me parles-tu bien aujourd'hui du même homme dont tu me parlais il n'y a pas plus de deux jours ? »

Blackmore rentra pour faire ses excuses à M. Reynolds , que sa bonté envers son beau-fils , à ce que Blackmore venait d'apprendre , avait amené dans sa maison. Il lui demanda pardon de ne l'avoir pas reçu comme il méritait de

l'être : mais le dîner allait être prêt , et il espérait que M. Reynolds lui ferait l'honneur d'en prendre sa part.

« Ce sera un honneur pour moi de m'asseoir à la table du meilleur et du plus généreux des hommes. » C'est ainsi que t'appelle ton beau-fils.

« Est-il vrai ? Dans ce cas , il a un peu changé de ton. »

« Cela est vrai ; mais il est très-prompt à se servir de qualifications pompeuses et emphatiques , et comme il se déclare hors d'état de me donner des explications , peut-être voudras-tu bien le faire à sa place ; car , je suis réellement impatient de savoir ce qui en est , et d'être en état de concilier tant de contradictions. »

« Oui ; racontez tout , cher M. Blackmore , dit Frank. Ce récit serait trop pénible pour moi ; mais si vous ne vous rendez pas justice , je le ferai pour vous. »

« Il est très-désagréable d'avoir à par-

ler de soi-même ; mais s'il le faut , je le ferai ; et je dirai d'abord que l'on fait beaucoup d'embarras pour rien. Vous savez probablement, monsieur, que je dois tout à feu M. Warburton. C'est lui qui m'a élevé : il me prit pour son commis ; il m'associa à son commerce avec l'Amérique , et , quand il s'est retiré des affaires , je suis devenu le chef de l'établissement. Il est mort il y a trois ans : pendant que je réglais ses affaires , j'avais fréquemment l'occasion de voir sa veuve , et d'avoir des rapports avec elle ; et bien qu'alors je n'aie jamais pensé à lui faire ma cour , je pris pour elle un vif attachement. Ma tendresse pour elle augmenta encor mon affection pour ses enfans , que j'ai toujours tendrement aimés. »

Ici , la vive émotion qu'éprouvait M. Blackmore , le força de s'arrêter un moment ; M. Warburton lui serra la main , et M. Reynolds regarda par la croisée.

Le temps s'écoulait. Je continuais de

voir mistriss Warburton , et il était impossible qu'elle ne s'aperçût pas de cet attachement que tout le monde remarquait ; mais elle ne m'encourageait pas, et je gardai le silence. Les choses en étaient là , quand j'appris la nouvelle la plus pénible : M. Warburton avait placé la fortune de ses fils dans les mains de **** et C^e. Il l'avait fait contre mon avis , pour en retirer un plus haut intérêt, jusqu'à ce qu'il se présentât une occasion favorable de placer dans les fonds publics. A sa mort , comme exécuteur testamentaire, je voulus retirer les capitaux , préférant le placement dans les fonds publics à une garantie privée ; mais je fis de vains efforts pour les ravoir , et ces difficultés m'alarmèrent : car sans doute , pensai-je , si ces dépositaires ne peuvent rendre un dépôt comme celui-ci , il faut que leurs affaires ne soient pas en bon état. L'événement prouva que j'avais deviné ; car j'eus des avis particuliers qui m'annonçaient leur banqueroute sous peu de mois ,

peut-être même dans quelques semaines. Je communiquai ces renseignemens à mistriss Warburton. Sa dot, quoique considérable pour elle-même, se réduisait à peu de chose après un partage entre ses fils : elle fut accablée de chagrin à la vue du sort qui les menaçait ; sa douleur était d'autant plus vive, qu'elle leur connaissait l'habitude de la dépense et beaucoup d'ambition.

Eh bien, ami Blackmore, continue. Pourquoi t'arrêter ?

Parce qu'il faut maintenant que je parle de moi. La voyant si chagrine, je lui dis que je devais tout à son mari, et que tout ce que j'avais était à la disposition de ses enfans ; que si elle le trouvait bon, je remplacerais avec la moitié de mes épargnes ce que ses fils perdraient par la banqueroute dont ils étaient menacés, et que nous ferions en sorte de la leur cacher ; qu'à ma mort, ils retrouveraient le surplus de ce qu'ils auraient perdu.

« Et pas encore un mot de ton amour ? »

« Pas un mot. J'aurais regardé comme une bassesse et comme un trait de vil égoïsme de choisir un pareil moment pour exprimer mes vœux. »

Le bon Quaker se leva de sa chaise, et prenant la main de M. Blackmore, lui dit : « J'ai pour toi un respect sincère. Mais que te dit la veuve de ton ami? »

« Elle me rendit grâces, et me dit tout ce qu'elle crut devoir me dire ; mais elle avoua que ma proposition révoltait son orgueil ; elle savait que celui de ses fils ne serait pas moins blessé, quand ils sauraient m'avoir une pareille obligation : en vain je priai et je la pressai, elle tint ferme et je la quittai, réfléchissant sur la manière dont je m'y prendrais pour instruire ses fils de la perte de leur fortune. Ils étaient alors au collège. Bref, je vis qu'il se présentait pour plaider ma cause une occasion qui ne s'était point encore offerte. Je lui écrivis que si comme mistriss Warburton elle ne pouvait accepter mes offres

pour elle ni pour ses fils , il y avait un moyen de lever tout obstacle , et je lui fis la déclaration de mon amour. »

« Et elle fut écoutée ? »

« Oui ; c'est-à-dire , elle m'annonça qu'elle était trop tendrement attachée à la mémoire de son mari pour aimer un autre homme , et qu'elle avait d'abord résolu de ne jamais se remarier ; mais qu'elle voulait tout sacrifier au bonheur de ses enfans , et que , puisque j'avais promis de les regarder comme les miens , elle était prête à m'épouser. Il n'y a que dix jours que nous nous sommes mariés secrètement. C'est sa délicatesse envers moi qui l'avait décidée à cacher à ses enfans les motifs de notre mariage ; jamais elle ne les leur eut révélés , si elle ne se fût pas crue sur son lit de mort : ce fut alors que pour la tranquilliser , je la pressai de les leur dévoiler , pour se justifier aux yeux de ses enfans , si prompts à la mal juger. Je n'ai plus rien à dire ; vous savez le reste , excepté que la banqueroute de...

et compagnie, est annoncée aujourd'hui dans les papiers publics, et qu'il est à craindre que l'on n'en tire pas même cinq pour cent.

« Ami Blackmore, dit M. Reynolds, donne-moi encore la main. Je ne te dirai pas, comme mon ami Frank, tout à l'heure, que tu es le meilleur et le plus généreux des hommes; car il peut y en avoir beaucoup de tels dans le monde; mais je te dirai que je suis content de t'avoir vu, de t'avoir connu, et que, si quelques considérations particulières ne me retenaient, je désirerais cultiver ta connaissance et celle de ta famille. »

« Et ne le ferez-vous pas, monsieur; nous ôtez-vous l'espérance de vous revoir? »

« Je ne l'assure pas précisément. »

« Oh! mon cher monsieur, mon bon ami, mon mentor, votre intention serait-elle réellement que notre liaison se terminât si vite? s'écria Warburton. »

« Allons, te voilà encore avec tes hélas, et ton effervescence. Econte,

Frank, je veux être sincère avec toi. J'ai une fille, elle est de la société des Amis, et je desiré qu'elle continue d'en être. Je ne veux pas l'exposer à former un attachement hors de la société : or, tu es vraiment un très-beau jeune homme, Frank, et puisque le père ne peut s'empêcher de t'aimer, j'ai grand peur que sa fille ne t'aime encore davantage ; peut-être t'aimerait-elle trop, et l'aimerais-tu trop toi-même. Ainsi, jusqu'à ce que Rachel Reynolds soit devenue la Rachel d'un autre, ou que tu te sois marié, nous correspondrons de temps à autre, si cela te convient ; mais nous ne nous ferons point de visite ; car j'ai pour principe que des parens ne doivent jamais exposer leurs enfans au risque de former des attachemens, que les premiers seraient ensuite obligés de rompre par des motifs de conscience. Maintenant tu es au fait de tout. »

« Ce que vous m'apprenez est à-la-fois flatteur et pénible pour moi, monsieur ; mais j'espère que votre fille ne

restera pas long-temps Rachel Reynolds, et que nous pourrons nous revoir. »

« Mais monsieur, dit Blackmore, vous pourrez vous-même nous rendre quelques visites. »

« Tu as raison, et l'un de ces jours je viendrai peut-être voir ta femme, quand elle se portera mieux; mais maintenant, il faut que je me dépêche de partir; car j'ai une longue route à faire. Mais quoi donc? Qui est-ce qui nous arrive encore? »

Une chaise de poste, attelée de quatre chevaux baignés de sueur, s'arrêta à la porte; un jeune homme, sautant à bas de la voiture, entra précipitamment dans le couloir, criant au domestique : « Arriverai-je trop tard? Est-elle vivante. » Puis, aussitôt la réponse, il articula : « Dieu soit loué! » Il entra, pouvant à peine se soutenir dans la chambre, où Frank Warburton, presque aussi ému que son frère, le conduisit à un fauteuil.

Charles Warburton n'avait pas comme Frank, le don des larmes, et vraisemblablement il n'en souffrait que davantage. — Oh! Frank, que n'ai-je pas souffert depuis la réception de cette terrible lettre, dit-il, jetant en même temps un regard furieux sur Blackmore auquel il n'avait pas daigné adresser une parole.

« Vous en avez beaucoup à entendre, dit Frank, qui avait remarqué ce coup-d'œil. Ainsi passons dans une autre chambre où je vous instruirai de tout; puis, prenant son frère sous le bras, il dit à Blackmore, en passant: « Soyez persuadé, mon cher monsieur, qu'il partagera bientôt mes sentimens à votre égard. Son frère étonné, et encore à demi-irrité, se laissa conduire au jardin.

Combien le châtiment que ces jeunes gens reçoivent, en perdant leur fortune, leur était nécessaire, et qu'il leur sera utile, dit M. Reynolds! Leur vanité avoit besoin de cette humiliation.

« Quel coup-d'œil ce jeune homme t'a lancé ! Est-il permis à une créature fragile et mortelle de regarder ainsi, d'un œil menaçant, un mortel comme lui. »

« Ces deux frères, mon cher monsieur, ont leurs faiblesses ; mais au fond, ce sont vraiment des jeunes gens estimables. Souvenez-vous d'ailleurs qu'ils sont très-jeunes, et qu'on les a bien gâtés. »

« Il est bien à toi de te le rappeler. Je crois même que s'ils peuvent parvenir à triompher de leur vanité, et il me semble que Frank y a déjà réussi, ils sortiront avec honneur de cette dernière épreuve. »

Avant que Blackmore eût le temps de répondre, Frank qui venait de rentrer, lui dit que son frère désirait le voir en particulier. Le bon Quaker eut la satisfaction de voir Charles Warburton accourir à la rencontre de son beau-père, de l'air d'un homme parfaitement

réconcilié avec lui. La voiture de M. Reynolds était revenue le chercher ; mais il fit attendre, voulant dîner avec Blackmore et Frank , Charles se trouvant encore trop agité pour se mettre à table. Il attendait à chaque instant qu'on lui annonçât que sa mère était visible.

« Il faut cependant que je me retire, dit M. Reynolds, se levant à regret ; mais j'espère qu'un jour ou l'autre nous nous reverrons tous en paix , et avec amitié. Adieu , ami Blackmore : adieu , mon cher Frank : souviens-toi que si tu as jamais besoin d'un ami, tu le trouveras en moi..... Mais je t'écirai , et encore une fois adieu. »

Il partit ; les regards de Warburton suivirent sa voiture ; son cœur était plein de reconnaissance , et il avait les larmes aux yeux.

Il y eut entre eux une correspondance ; des conseils , et de l'affection d'un côté ; de l'autre , beaucoup de respect , de gratitude et de confiance.

Les deux jeunes gens avaient atteint leur majorité , sans avoir encore revu M. Reynolds ; lorsqu'un jour , à l'improviste , il se présenta chez eux , dans la maison de commerce de Blackmore , accompagné de sa fille et de son gendre.

« Eh bien , dit-il , Rachel est mariée. Je viens vous voir tous , et je l'amène avec son mari. »

Blackmore , sa femme , et ses deux fils étaient réunis , quand ils arrivèrent , et leurs hôtes furent accueillis comme ils méritaient de l'être.

« Oh ! je vois bien , monsieur , dit Frank , prenant à part M. Reynolds , que c'était pour moi que vous aviez peur , et non pas pour votre fille. Qu'elle est belle ! »

« Ha , ha , dis donc passable , répondit M. Reynolds. La vérité est que je craignais pour tous deux. »

« Eh bien ! comment vont les affaires Frank ? » — « A merveille. »

Charles et Frank avaient eu trop de

délicatesse pour accepter , même de leur beau-père , un don aussi considérable que celui qu'il voulait leur faire ; mais voyant leur fortune réduite à si peu de chose , ils résolurent sagement de se livrer aux affaires , et ils acceptèrent l'offre que leur fit Blackmore de les associer à son commerce. Sa confiance ne fut pas mal placée : instruits par leurs revers , trouvant dans la conduite et l'exemple de leur beau-père , de puissans motifs d'émulation , ils se firent remarquer , non-seulement par leur application , mais par leur habileté , et le plus heureux succès couronna leurs entreprises.

« Tout ce que j'entends dire de vous , jeunes gens , me fait plaisir , dit M. Reynolds , et je me flatte , amie Emma Blackmore , que tu te trouves une heureuse mère. »

« Je le suis en effet , et croyez que je n'oublierai jamais que , d'après le rapport de mon fils , c'est à vos sages conseils , monsieur , que je dois les premiers progrès de mon rétablissement. »

« Pas tout-à-fait, à mon avis ; car s'il n'y avait pas eu de matériaux pour travailler , tu sens bien que je n'aurais pu rien faire. Tout mon mérite , à ce que je crois , est d'avoir décidé son cœur un peu plus tôt qu'il n'eût fait de lui-même. Maintenant je voudrais voir tes fils mariés et établis. » Frank souriait avec malignité. « Y aurait-il quelque chose sur le tapis ? »

« Oui , monsieur ! votre histoire n'a pas été sans fruit pour moi , ni pour mon frère non plus à ce que je crois, vous avez épousé une des filles de votre beau-père ? et nous avons si bien fait que nous aimons les nièces du nôtre cet ; homme généreux a voulu leur donner , à cause de nous , la moitié de la fortune qu'elles attendent à sa mort. Et, puisque ni lui ni ma mère ne sont-la, j'ajouterai qu'elles sont très-bien apparentées du côté maternel ; et qu'ayant été élevées par leurs parents, elles sont vraiment accomplies.

Je ne te croirai pas sur parole, Frank : je veux en juger par moi-même. Et je

vous invite à venir passer chez moi une partie du premier mois de votre mariage, combien je me réjouis de vous voir tous unis et heureux ! car nous nous égarons du vrai sentier de la vie, du sentier du bonheur, ici bas, quand nous nous livrons à nos ressentimens, et que nous oublions le dernier et le plus attrayant des commandemens.—Aimez-vous les uns les autres.

FIN DES PROPOSITIONS DE MARIAGE.


~~~~~  
**LES ÉPREUVES DE L'AMOUR FILIAL,**

ou

**LA PESTE DE LONDRES**  
~~~~~

PRÉAMBULE.

JE dînaï il y a quelques années chez un propriétaire de campagne ; les portraits de ses ancêtres des deux sexes ornaient les murs de la salle à manger. Plusieurs de ces portraits avaient été peints par Van-Dyck , Lely et Kneller : je suis admirateur de portraits, et je saisisais toutes les occasions de contempler ceux-ci. Mais celui qui attira et fixa le plus mon attention représentait une dame dont le costume était celui du temps de Charles second, quoiqu'il fût évident qu'il n'avait pas été peint par la même main qui immortalisa les beautés de Hamptoncourt.

Mais je remarquai dans l'habillement de cette dame, une différence qui me parut un perfectionnement du costume du temps : c'était une modeste robe

brodée de feuilles de cyprès, jetée négligemment sur ses épaules d'albâtre, et au dessous du collier de perles magnifiques qui entourait son beau cou, était une grande croix de rubis.

Je pourrais, si je le voulais, décrire son habillement avec une exactitude minutieuse. Peut-être aussi pourrais-je donner une idée de la parfaite régularité de ses traits, etc. Pour peindre à l'œil la blancheur transparente de son teint, je dirais qu'il était d'un blanc de perle : mais je ne trouverais pas d'expression pour caractériser sa physionomie. Qu'il suffise de dire qu'il m'était presque impossible de détourner ma vue de ses yeux qui semblaient se fixer sur moi de la manière la plus expressive, et que je m'aperçus bientôt que mon hôte qui était à-peu-près un étranger pour moi, remarquait mon extase avec autant de plaisir que d'intérêt.

A la fin je me décidai à demander le nom de cette intéressante personne, mais je craignais de perdre l'impression

ravissante que j'éprouvais , si je venais à apprendre que cette dame dont la physionomie était si distinguée , n'était que l'une de ces beautés si célèbres de la cour licencieuse de Charles second. J'en eusse été mortifié ; car j'aimais à voir en elle une personne trop pûre pour avoir jamais respiré un air aussi corrompu. Heureusement mes craintes étaient mal fondées ; je sus que c'était une dame d'un rang élevé : son nom me restait encore inconnu : mais j'appris qu'elle avait joui d'une considération bien méritée.

Cependant mon hôte continuait de me regarder avec une expression toute particulière , voyant que jusqu'au moment de notre départ , mes yeux se tournaient toujours vers ce tableau. Et même , pendant que j'attendais ma voiture , je me glissai dans la salle à manger qui se trouvait auprès de la porte , pour regarder encore une fois ma belle favorite. Mais jusqu'au moment où il me conduisit à ma voiture , un aimable sou-

rire put seul me faire apercevoir qu'il remarquait mon engouement. « Nous nous reverrons bientôt, j'espère, me dit-il alors : car nos amis doivent revenir passer ici un jour ou deux, et ils m'ont promis de vous engager à les accompagner. Ne viendrez-vous pas ? Je me flatte de vous revoir ; ce portrait sera un aimant pour vous, et je vous ferai faire connaissance avec l'original. »

« L'original de ce portrait ! m'écriai-je ; expliquez-vous, je vous prie. »

« Non pas maintenant ; quand vous reviendrez, je m'expliquerai. » Avec cette amorce, je ne pouvais refuser, et, bien que cette seconde visite me dérangeât un peu, j'accompagnai mes amis à leur retour.

Peu de temps après notre arrivée, notre hôte me mena dans une pièce qu'il appelait son cabinet d'étude. Il s'y trouvait un portrait en pied de la dame en question, à peu près dans le costume d'une religieuse. Mais je n'anticiperai pas sur la description de ses atours, non

plus que sur celle du fond du tableau qui constituait ce qu'on appelle un portrait historique. Ce tableau avait pour pendant le portrait d'un très bel homme un peu âgé ; au-dessus de la porte on voyait peint en buste un homme du commun , en habit d'ouvrier.

« Toutes ces peintures , me dit mon hôte , ont pour objet de retracer un événement de la vie de cette dame , dont le portrait vous a causé tant d'admiration , et l'intérêt extraordinaire qu'elle vous a inspiré , m'a décidé à vous confier la relation manuscrite des événemens remarquables de sa vie , récit qu'elle a composé elle-même. Ce récit me paraît mériter d'être connu du public. Cependant , pour me conformer au desir de mes parens (qui sont ses arrières petits-enfans ,) je n'ai encore communiqué ce manuscrit qu'à des amis intimes ; mais si vous croyez que la publication de cette courte narration puisse être intéressante et utile , je vous autorise à la faire imprimer , sous la condi-

tion que vous vous engagerez à changer les noms et à supprimer toute indication qui pourrait faire reconnaître au public les vrais acteurs de cette histoire. »

« Je souscrivis à ces conditions, et je mis d'autant plus d'empressement à parcourir le manuscrit qui m'était confié, que mon hôte m'annonça qu'il avait encore à me faire voir un autre portrait de la même dame, mais qu'il ne me le montrerait qu'après que j'aurais lu son histoire.

Cette lecture accrut encore mon admiration pour la personne dont la physionomie semblait revivre et briller d'un nouvel éclat sur une toile en quelque sorte animée. Je me hasarde à publier son récit, tel qu'elle l'a composé, non, sans espoir de faire partager à mes lecteurs le vif intérêt que j'ai moi-même éprouvé.

TIN DU PRÉAMBULE.


~~~~~

## RÉCIT DE MES ÉPREUVES,

### ADRESSÉ A MES ENFANS.

---

**J**E suis née en 1642, et je n'ai pas besoin de dire à ceux à qui je m'adresse, que j'appartiens à une famille ancienne : je n'ai pas non plus besoin de leur rappeler que comme enfant d'un cadet de famille, et l'aînée de plusieurs enfans, mes espérances de fortune furent longtemps au-dessous des avantages apparens de ma naissance.

Il est encore superflu de leur dire que je vins au monde au moment où les mécontentemens de l'Angleterre étaient sur le point d'éclater par une guerre civile.

Mais peut-être me sera-t-il nécessaire d'expliquer, à ceux même qui sont au fait des opinions politiques de mon père, et qui savent combien il était attaché aux principes du parti qu'on appelle au-



jourd'hui Wigh, pourquoi à la veille de l'exécution de son Souverain, en 1649, ( la septième année après ma naissance, ) son dégoût pour l'Angleterre l'engagea à en sortir, et à aller rejoindre son frère aîné, royaliste déterminé, sur les bords charmans de la Durance.

Mon père admettait pleinement le droit que, dans son opinion, le parlement avait de déposer le Roi : mais il n'approuva jamais le jugement qui le condamnait à mort : non que son attachement à la personne du Roi fût fléchir la rigueur des principes de mon père, mais parce qu'il était intimement convaincu du droit qu'avaient à beaucoup d'indulgence les personnes appelées par la naissance à l'exercice du pouvoir souverain, et des égards que méritaient les séductions et les inconvéniens extraordinaires, inséparables de leur position. Il croyait donc que des erreurs presque inévitables dans un rang auquel celui qui les avait commises, s'était



trouvé porté, sans la participation de sa volonté, ne devaient pas être jugées avec trop de sévérité, et que cette considération eût du porter les juges de l'infortuné monarque à substituer le bannissement à la peine de mort.

Ces sentimens, sans que mon père s'en doutât lui-même, étaient fortifiés en lui par l'influence paisible et inaperçue, mais toujours puissante d'une épouse chérie, dernière fille d'un baron d'Écosse; elle était provençale du côté maternel, et catholique. Elle avait sur le droit divin des rois, et leur personne sacrée des idées que tout son amour pour son époux, et tout le respect qu'elle avait pour ses opinions n'avaient pu entièrement effacer; c'était donc avec un sentiment de joie qu'elle écoutait mon père lorsqu'il réclamait avec éloquence contre *la cruelle sentence* qui condamnait le Roi. Pour mon père; charmé de se trouver d'accord avec elle, sur un point de politique, satisfait de conten-



adorait, il ne tarissait pas sur les expressions du chagrin que lui causait l'approche de l'exécution sanglante du prince : ces discours exaltant d'un côté le sentiment d'une indignation généreuse, de l'autre, la fidélité, les présages qui annonçaient un gouvernement républicain n'inspirèrent à mon père qu'une aversion dédaigneuse, et il se hâta de s'éloigner avec sa famille, pour aller se fixer dans la Provence.

Toutefois cet exil volontaire, fruit d'une compassion généreuse plutôt que d'une fidélité dévouée, fit évanouir tout ce que mon père avait pu éprouver de respect pour le monarque et d'attachement à la cause de la royauté, et jamais depuis, son épouse bien-aimée et lui ne purent se trouver d'accord sur aucune opinion politique. Des bords de la Durance et d'une contrée de despotisme, il tournait souvent de loin ses regards d'admiration vers les rives de la Tamise, saluant avec enthousiasme la



puissance et la renommée naissante de la république anglaise.

Il goûtait cependant un rare bonheur au sein de sa famille : la beauté pittoresque de la contrée au milieu de laquelle nous vivions , avait pour lui un attrait particulier. Ma mère aimait passionnément les jardins ; elle s'adonna de préférence à la culture des fleurs. Notre jardin était un véritable bocage d'orangers dont les fruits le disputaient en beauté aux pommes des Hespérides ; mais les oranges et les raisins, indigènes en Provence , s'y trouvaient en profusion , et en les cultivant ma mère n'avait à diriger que les productions spontanées de la nature. Elle désirait vivement orner son parterre avec celles que l'art seul pouvait y faire éclore. Les jonquilles et d'autres fleurs rares étaient alors cultivées pour la satisfaction du Monarque français, le fastueux Louis XIV. Mon oncle , aussi bon qu'il était riche , parvint à lui procurer ces trésors , et



notre maison devint à la lettre un parterre embaumé des plus suaves odeurs.

Hélas! elle avait elle-même la douceur et la beauté des fragiles productions qui faisaient ses délices. A peine avais-je atteint ma dix-septième année, qu'un déclin mortel, déguisé, comme c'est l'ordinaire dans ces maladies, sous les trompeuses apparences d'une beauté toujours croissante, nous ravit cet être pur, pour un monde meilleur, me léguant la tâche pénible de consoler un père qui succombait sous le poids de sa perte, et de servir, autant que je le pourrais, de mère aux autres enfans qu'elle laissait après elle.

Il est vraiment pénible pour moi de me représenter toutes les souffrances de mon père pendant l'année qui suivit notre perte; mais un nouveau malheur le réveilla enfin de sa stupeur, pour l'intérêt de sa famille.

Mon oncle, frère aîné de mon père, et avec qui nous vivions, ne survécut



à ma mère qu'un an et demi ; mon père était son héritier ; les biens que notre oncle lui laissait en Angleterre, tant en terres qu'en argent, étaient considérables : il était indispensable que mon père y retournât pour en prendre possession.

L'espérance aussi lui murmurait tout bas qu'un changement de scène deviendrait un baume pour son cœur affligé : il désirait donc ardemment de quitter ce paradis, devenu pour lors un désert à ses yeux. Quant à moi, ce fut à contre-cœur que je commençai les préparatifs de ce voyage : ce n'est pas que je n'accueillis avec transport l'idée d'un changement qui promettait de rendre le calme au cœur de mon père ; mais le mien s'était donné à un jeune homme plus âgé que moi d'un an ou deux, fils d'un parent de ma mère, et qui vivait alors en Provence auprès d'une aïeule du côté maternel. Son père, un des royalistes les plus décidés, l'y avait envoyé de l'E-



cosse, sa patrie, pour le mettre à l'abri des dangers inséparables des guerres civiles.

Ce père venait de mourir. Les guerres civiles étaient terminées, et Delaval se préparait à retourner en Ecosse pour prendre possession de son patrimoine, lorsqu'une maladie de son aïeule le retint en France. Il ne pouvait donc pas réaliser le projet qu'il avait formé de nous accompagner jusqu'en Angleterre. L'épreuve était pénible pour tous deux; nous ne nous étions point quittés depuis plusieurs années, et nous avions la perspective de nous unir à notre retour dans notre pays natal.

Cette séparation nous affligeait d'autant plus, que mon père, quoiqu'il aimât Delaval, détestait ses opinions politiques autant que sa religion, et eût préféré de me marier à un protestant qui aurait partagé ses principes. Or, mon amant, tout modéré qu'il était dans ses opinions, et bien éloigné d'un attachement superstitieux à sa croyance, était en



même temps royaliste et catholique. Quant à moi, élevée, aussi bien que mes sœurs, dans la religion de ma mère, je me sentais naturellement inclinée à partager son dévouement pour les Stuarts. Cette disposition était fortifiée par les opinions de mon amant; ainsi, lui et moi nous appréhendions que mon père, qui n'avait jamais consenti qu'à regret à notre union, ne finît par s'y opposer, si un parti plus convenable, suivant ses idées, venait à se présenter en Angleterre.

Ma séparation d'avec mon amant n'en était pas moins inévitable : Delaval ne pouvait abandonner sa parente chérie, alors à l'extrémité; il fallait donc dire à la fois un dernier adieu à celle dont il allait avoir à pleurer la mort, et à lui-même que je laissais plein de vie, et tendrement aimé. Ce fut sur le tombeau même de ma mère que je dis adieu à mon amant : je lui renouvelai sur ce tombeau les sermens d'une éternelle fidélité. Je le pouvais, puisque l'attache-



ment de Delaval avait été sanctionné par l'approbation de cette mère vénérée.

Nous quittâmes la France en 1660 , l'année de la restauration. A notre arrivée en Angleterre , et dans sa joyeuse capitale , elle ne nous parut qu'un théâtre de fêtes et de plaisirs. Ce fut au moins l'aspect qu'elle nous offrit dans les cercles où nous parûmes. Le sombre fanatisme , la sévérité républicaine n'y avaient laissé aucunes traces , et ces sentimens étaient remplacés par les démonstrations de la satisfaction générale que faisait naître la restauration du roi. Londres ressemblait à une veuve qui , contrainte à porter le deuil plus longtemps que son inclination naturelle ne l'y disposait , s'empresserait d'en dépouiller les tristes couleurs pour se parer avec allégresse de couleurs plus riantes , et pour qui le contraste de ses nouvelles parures avec celles qu'elle aurait rejetées , serait un sujet de joie ; mais c'était d'un œil soupçonneux et mécontent , que mon père considérait



cette gaîté voisine du délire , et cette splendeur d'une cour succédant à la simplicité républicaine. De tels excès ne pouvaient lui plaire. Certaines conditions qu'il avait espéré que l'on imposerait au retour du Roi , avaient été négligées. La cour de Charles II ne lui paraissait pas un théâtre convenable pour ses filles. Il résolut donc , après sa présentation à cette cour , de se retirer dans une belle vallée du Cumberland , où une terre, qui avait appartenu à mon oncle , était située. Son intention était de s'y dévouer entièrement , dans une retraite absolue , à l'éducation de mon jeune frère , en se faisant seulement aider par un écolier de Cambridge.

Combien cette résolution de mon père me causa de joie ! le monde , ni ses scènes variées , auxquelles Delaval était étranger , n'avaient aucun charme pour moi ; mais , dans la solitude , il m'était permis de vivre pour lui , sinon avec lui. Aucun objet ne viendrait s'y placer entre l'objet de ma tendresse et



moi. Toujours est-il que mon père eût agi beaucoup plus sagement, s'il se fût déterminé à se rendre dans son bien patrimonial du comté de Surrey, où tout était préparé pour notre réception, et où il convenait beaucoup mieux qu'il fixât sa résidence.

Mais ce fut dans le Cumberland que nous nous retirâmes. Quoique les beautés de la nature ornassent en grand nombre cette habitation, mon père reconnut bientôt qu'il fallait avoir recours à l'art pour la rendre agréable.

Les rochers et les montagnes nous entouraient de tous côtés, et l'onde argentée du Derwent serpentait à travers nos pelouses verdoyantes. Les murmures de cascades naturelles frappaient l'oreille du voyageur, et leurs chutes, après quelques heures de pluie, déployaient de brillantes nappes d'eau au travers des arbres, semblables aux magnifiques torrens des montagnes : en revanche, on ne voyait qu'un petit nombre de fleurs s'épanouir dans ce



paysage , et les fruits n'y étaient ni savoureux ni abondans. Mon père entreprit d'y suppléer en faisant construire à grands frais des serres chaudes , et en tirant du continent des fleurs et des fruits. Il voulait que notre habitation en Angleterre retraçât autant que possible les charmes de la campagne des bords de la Durance ; ces projets dispendieux me paraissaient autant de preuves de l'inquiétude de son esprit ; mais je n'en regrettai point l'accomplissement : ces travaux l'occupaient agréablement, lui procuraient de l'exercice , en plein air , et lui faisaient ainsi beaucoup de bien. Cependant je ne pus m'empêcher de remarquer , pendant qu'il mettait ses plans à exécution , qu'il lui manquait le secours de l'excellent jugement, et du goût délicat de celle qu'il venait de perdre. Combien de fois , après avoir donné ses ordres aux jardiniers , [ne me demanda-t-il pas , les larmes aux yeux , si je croyais qu'elle eût approuvé ce qu'il venait de faire ?



Enfin , ses embellissemens furent achevés , et Derwent Dale , notre résidence , fut transformé en un bocage ravissant , qui ne le cédait pas à notre habitation en France. Un beau garçon , deux filles aussi belles , sans parler de moi , folâtraient sur la pelouse riante , ou gravissant les rochers sourcilleux , arrachaient mon père à la mélancolie de ses regrets , sur la perte de sa femme , pour le ramener à la délicieuse perspective du bonheur que lui promettaient les enfans qui lui restaient.

Mais les vapeurs qui fuient de la cîme des monts , les torrens qui se précipitent du haut des rochers , ne disparaissent pas plus vite que ne s'évanouirent ces douces illusions sous les yeux de mon père.

La maladie qu'ils avaient héritée de leur mère , fit bientôt briller ses funestes lueurs dans les yeux noirs , sur le teint animé de ces enfans chéris , et bientôt , trop tôt hélas , le sombre et solennel appareil de leurs funérailles ,



traversa cette pelouse enchantée qui s'enorgueillissait de leurs jeux innocens , contraste trop pénible avec notre brillante maison , et nos somptueux jardins.

Ce contraste nous devint bientôt insupportable : nous restions tous deux solitaires , taciturnes , soupirans sans cesse dans ce vallon , où retentissaient naguères les accents animés , la gaîté bruyante de l'enfance enjouée ; tandis que la nature et l'art semblaient sourire autour de nous , sous les formes variées de la belle saison , mon père et moi , revêtus des sombres atours du deuil et de la mort , nous traînions nos pas au milieu de ces scènes magnifiques , insensibles aux charmes du spectacle , au parfum des fleurs ; semblables aux statues qui ornaient nos allées , et tout aussi incapables d'en goûter les charmes , tout aussi peu susceptibles d'être émus par les beautés qui nous entouraient.

« Ceci devient insupportable , Adé-



laïde , me dit enfin mon père : je ne puis plus rester ici ; il faut absolument nous retirer dans notre bien de Surrey. »

Nous nous y rendîmes , empressés de quitter un séjour qui nous rappelait sans cesse les trésors que nous avions possédés , et dont nous étions privés pour jamais ; car , en perdant ces enfans chéris , nous avions cru perdre encore une fois leur mère. Mon père craignant que l'air trop froid du nord n'eût été nuisible à ces tendres rejetons, redoubla de surveillance pour moi , et d'inquiétude pour ma santé ; fort heureusement , cette inquiétude était mal fondée ; car , avec les yeux châains , et le teint de mon père , j'avais aussi hérité de sa constitution robuste.

La terre dans laquelle nous allions résider, était le lieu de sa naissance. Lorsque nous eûmes atteint la porte vénérable de ce manoir, nous traversâmes une file de domestiques vêtus en grand deuil ; la tristesse peinte sur leurs



visages exprimait le sentiment du malheur qui les avait forcés à reprendre ce lugubre appareil. A cet aspect, la douleur de mon père ne connut plus de bornes. Deux de ces domestiques n'avaient jamais quitté ce séjour, depuis l'émigration de mon oncle en France. Les autres, qui l'y avaient suivi, étaient revenus avec nous en Angleterre, et c'était du Cumberland que mon père les avait envoyés en avant, afin de tout préparer pour son arrivée prochaine au séjour de ses ancêtres.

Je n'ai jamais vu mon père dans un accablement plus complet que pendant cette soirée; aussi à peine étions-nous arrivés, qu'il se retira dans sa chambre. Je m'y attendais et je m'en félicitai; car il se trouvait toujours mieux après avoir donné un libre cours aux sentimens dont il était affecté. Aussi, comme cela arrivait toujours, son cœur une fois soulagé du poids qui l'oppressait, redevint capable de goûter quelque satisfaction. Au déjeuner du lendemain,



je le vis s'occuper avec plaisir de plans pour l'amélioration de sa terre , et le nouvel ameublement du château. Il témoigna aussi un vif desir de savoir si les propriétaires , et les familles qui vivaient autour de nous pourraient nous procurer une société agréable.

Mon père parut aussi se rappeler avec plaisir que nous n'étions qu'à vingt mille de Londres ; et quoiqu'il eût cherché dans la retraite un remède au chagrin que lui causait la perte de ma mère , je vis qu'il était décidé à faire des efforts pour trouver dans la société et les amusemens , l'oubli de sa douleur.

Ils'apperçut cependant bientôt qu'il ne lui était pas si facile de se faire des connaissances ou des amis parmi les gentils-hommes du voisinage. Fort de son opposition publique à la mort du feu roi, il se croyait permis de manifester librement son opinion sur la conduite du roi régnant ; or, nos voisins étaient pour la plupart Torys, et leurs opinions , ainsi que leurs discours furent aussi désagréables à



mon père, que les siens l'étaient pour eux, ainsi le commerce de visites avait à peine commencé, qu'il cessa bientôt peu-à-peu. Ils regardaient M. Falkland comme un homme dangereux et malveillant. Mon père de son côté ne croyait pas très-sûr pour lui de parler librement en pareille compagnie. Ces impressions fâcheuses accrurent son aversion pour les Torys : Delaval, après la mort de sa parente, s'était hâté de revenir en Angleterre, et de s'établir près de nous ; j'éprouvais la douleur de voir que mon père s'éloignait de plus en plus de le choisir pour son gendre, dans la persuasion que Delaval pensait comme ses odieux voisins. M. Falkland voyait en effet avec beaucoup de peine le seul enfant qui lui restait, disposé à former une union qu'il ne pouvait approuver sous aucun rapport. Car j'étais devenue une très-riche héritière, tandis que Delaval ne possédait qu'une très-petite propriété territoriale. Jusqu'alors, toutes fois, mon père le traitait toujours



avec une sorte de honté , et quoiqu'il nous défendît de penser à notre mariage, tant que le terme de notre deuil n'était pas expiré, cette loi nous semblait trop juste pour nous paraître le présage d'une opposition définitive.

Un pronostic plus alarmant était les sarcasmes que mon père nous lançait fréquemment sur notre croyance religieuse. A cette époque même, Delaval et moi, nous nous occupions sérieusement d'étudier les preuves pour et contre cette croyance : mais dès que Delaval put craindre que l'intérêt n'influât sur ses opinions, même sans qu'il s'en doutât, et que le désir de se rendre agréable à mon père ne fit naître ses hésitations, la scrupuleuse intégrité de mon amant le fit revenir sur ses pas, et il s'attacha plus fortement encor aux dogmes de la croyance à laquelle il était sur le point de renoncer.

Il en fut de même à mon égard : aussitôt que je m'aperçus que ma foi était un objet de ridicule , et que la mo-



querie, arme à laquelle il est si difficile de résister, était dirigée contre moi dans la vue de m'amener à l'abjuration de ma religion, la défiance de moi-même commença à s'emparer de mon esprit, et j'appréhendai de confondre la crainte des jugemens humains avec la conviction de ma conscience. A cette époque, Delaval et moi, nous nous livrâmes avec une ardeur nouvelle aux pratiques de notre religion, dans une petite chapelle, que mon oncle, catholique lui-même, avait fait construire dans son jardin : le bon ecclésiastique qui en desservait l'autel n'avait jamais eu la satisfaction de nous voir aussi fervens dans notre culte que nous le lui parûmes, après les attaques récentes de mon père contre une religion qu'il accusait de folie. Il avait cru bien faire en cherchant à nous en dissuader ; mais il avait mal choisi le moment. Combien de fois ne m'avait-il pas rappelé la fable du vent avec le voyageur et son manteau !

Le prêtre dont je viens de parler était



aussi un obstacle à mon changement de religion. Il avait été confesseur de ma mère , dans sa première jeunesse , après avoir été chapelain particulier de son père. Il était alors devenu chapelain de mon oncle ; quand nous émigrâmes en France en 1649 , nous l'y trouvâmes toujours attaché au service du même autel ; ses vertus , sa piété modeste , son attachement pour ma mère lui concilièrent si bien l'affection de mon père , qu'à notre retour en Angleterre , il ne put se décider à laisser ce bon vieillard loin de nous , quoiqu'il fût déjà plus qu'octogénaire ; aussi , jamais en sa présence , ne hasardait-il la moindre réflexion contre la religion catholique , et voyant approcher de jour en jour la fin de cette vie sans tache , nous reculâmes , Delaval et moi , devant l'idée de blesser par notre abjuration un cœur qui nous était si dévoué.

Mon père trompé dans l'espoir de se lier avec ses voisins à la campagne , adressa



des invitations à Londres. La tranquillité de notre nouveau séjour, si précieuse pour Delaval et pour moi, n'en était que trop souvent troublée.

En effet, quant à moi, la société de mon père, celle de mon amant suffisaient à mon bonheur; ce n'était pas seulement comme parent que j'aimais mon père après tant d'épreuves cruelles: j'étais fière de ses talens et de ses vertus; je prêtais une oreille empressée et attentive aux accens de sa rare éloquence; j'avouerais cependant que quand il la déployait sur des matières politiques, je tremblais que l'on ne répétât ses discours à des personnes en pouvoir, et qu'ils ne lui attirassent les persécutions de l'autorité: mais réellement je n'ai jamais connu quelqu'un de plus accompli que mon père bien-aimé.

Pour la beauté du corps et de la figure, il n'avait que peu ou point de rivaux; il avait à sa disposition, plus que qui que ce soit avec qui j'aie eu occasion de



converser , l'abondance et le choix des expressions ; son esprit était orné de connaissances agréables et utiles.

Il avait fait des progrès considérables dans la science de la musique , et il était excellent juge des compositions et des talens de ce genre. Son habileté à manier l'épée égalait celle des maîtres les plus consommés.

Mais hélas ! le chagrin avait déjà produit un effet sensible sur cet homme si actif , sur cet esprit si supérieur. Delaval et moi , ainsi que je l'ai déjà dit , nous ne pouvions nous empêcher de remarquer l'affaiblissement de ses facultés éminentes , en observant par quels projets frivoles il cherchait à donner le change au sentiment de ses malheurs.

Dans un sens , mon père était résigné : il était chrétien , et il pouvait répéter dans la sincérité de son cœur : « Seigneur que ta volonté soit faite : » mais il n'était pas assez avancé dans la pratique du christianisme pour endurer dans le silence d'une résignation calme les



privations qu'il venait d'éprouver; de-là une inquiétude perpétuelle, un besoin continu de secousses qui le portaient à dissiper sa fortune en bâtimens, en plantations, en constructions d'orangeries et de serres chaudes, enfin l'habitude d'attirer chez lui des hôtes qu'il recevait à grands frais. Sa maison n'était plus en effet qu'une auberge d'un ordre élevé. C'était donc toujours en quelque sorte un rendez-vous de dissipations et de débauches de table; aussi Delaval et moi, nous ne pouvions nous réconcilier avec les fâcheux effets de ce genre de vie sur le caractère et la fortune de mon père, qu'en réfléchissant que le désir d'oublier ses chagrins aurait pu lui faire adopter d'autres moyens, et le porter à se distraire de sa douleur par des ressources plus dangereuses : car, il aurait pu s'adonner réellement au vin ou au jeu.

Il est cependant un remède, cher Adélaïde, me dit un jour Delaval, en souriant, qu'il pourrait encore choisir,



et que pour mon intérêt, je préférerais de beaucoup.

« Quel est-il ? — Il pourrait aimer encore, et se remarier. »

« Eh quoi, lui répondis-je avec indignation, vous qui avez aimé et respecté mon incomparable mère, pouvez-vous désirer que son époux se remarie ? »

« Oui, pourvu qu'il lui donne un successeur digne d'elle ; car, alors, Adélaïde, je pourrais espérer de vous nommer ma femme : j'en aurais même la certitude absolue. Votre père aurait probablement plusieurs autres enfans, et vous ne seriez plus une héritière : avec la fortune indépendante que vous avez du côté de votre mère, et ma petite propriété, sans être riches, nous pourrions être très-heureux ; sur les bords de la Durance, où nous avons appris à aimer, ô vous qui m'êtes si chère !

« Sur les bords de la Durance ! voudriez-vous donc que nous quittassions



l'Angleterre, pour vivre, peut-être pour toujours, séparés de mon père? »

« Oui, mais non pas avant l'époque où vous ne serez plus nécessaire à son bonheur : non pas avant qu'il ait une femme et des enfans, Adélaïde. »

« Il peut donc arriver une époque, m'écriai-je, fondant en larmes, où je ne serai plus nécessaire à son bonheur, au bonheur de celui qui est pour moi un si aimable, si tendre, si bon père. »

Cette preuve que Delaval venait de me donner d'un amour désintéressé, ne pouvait dissiper un sentiment de peine qui se mêlait à l'impression de plaisir qu'éprouvait mon cœur. Delaval avait élevé la tempête : c'était à lui à l'appaiser, et il le pouvait seul ; je dois lui rendre justice : il employa pour guérir la blessure qu'il avait faite à mon cœur, tout ce que le plus tendre attachement put lui inspirer de consolant : A la fin, il réussit ; mais dès que je ne le vis plus, je sentis s'évanouir cet empire que je venais à peine de reprendre



sur moi-même , et quand je me retirai pour me livrer au sommeil , il me sembla qu'on me dépouillait de mes droits , de ma propriété la plus chère , l'attachement exclusif de mon père ; mais puisque j'aimais un autre que lui , pourquoi n'aurait-il pas eu le même droit ? Je fus à la fin forcée de convenir intérieurement que comme je me trouvais amplement pourvue , et que son mariage ne m'obligerait pas à chercher un asyle , ni des moyens d'existence , je n'avais nul droit de m'affliger , s'il venait à contracter une seconde union , pourvu que son choix fût digne de lui. D'ailleurs , en pensant qu'un pareil événement serait immédiatement suivi de mon mariage avec Delaval , je me réconciliai enfin avec la probabilité de cet événement , dont l'idée m'avait d'abord si cruellement accablée.

Nous étions alors dans l'année 1662. On parlait des préparatifs qui se faisaient dans la capitale , pour la réception de la reine-mère Henriette-Marie,



qui , accompagnée du comte de Saint-Alban , et d'autres personnes , arrivait pour rendre une visite à son fils.

J'entendis raconter cette nouvelle , qui n'avait en apparence aucune importance pour moi , avec une tranquillité parfaite , sans battement de cœur , sans frémissemens. Aucun pressentiment ne fit pâlir mon visage , ne remplit mes yeux de larmes. Il n'existe donc réellement rien qui ressemble aux présages : sans quoi , la nouvelle de cette arrivée qui devait m'être si fatale , n'aurait pu frapper mon oreille , sans me jeter dans un trouble insurmontable.

La reine-mère arriva enfin à Londres : à sa suite, au moins en apparence, arrivait une madame Duvernais, sa fille, et le marquis de Méroville, frère de la dame. Ces personnes étaient munies de lettres de recommandation pour mon père; ces lettres leur avaient été données par un Anglais de nos amis qui avait connu cette famille dans l'étranger, et qui avait reçu des honnêtetés du mar-



quis. Cet ami hélas ! ne crut pas pouvoir mieux les reconnaître, qu'en procurant à ces voyageurs les moyens de s'introduire auprès de mon père et de moi.

Une lettre à mon père annonçant la lettre de recommandation que nous n'avions pas encore reçue, était remplie des éloges de la beauté, de la grâce, des talens de la mère et de la fille. Monsieur Duvernais n'était pas de la partie, disait-on, à cause d'un emploi à la cour qui ne lui permettait pas de s'absenter.

Je fus frappée de l'expression de plaisir qui brilla sur le visage de mon père, pendant qu'il lisait cette lettre, et de l'air de satisfaction avec lequel il me chargea de faire préparer les meilleurs appartemens pour ces hôtes étrangers ; « car, me dit-il, Adélaïde, je les inviterai à venir directement ici ; et, ajouta-t-il après un moment de silence, je crois qu'il sera plus honnête de me rendre moi-même à Londres, et de les amener ici avec moi. »

« Irai-je avec vous, monsieur, lui dis-je ?



«Non, cela n'est pas nécessaire ; mais je veux que Delaval m'accompagne, parce que vous n'avez pas de chaperon en mon absence, Adélaïde, et j'espère revenir sur-le-champ avec mes hôtes, s'il est possible.»

«Lorsque nous fûmes seuls, Delaval et moi, je lui trouvai un air pensif ; je lui en demandai la cause, et il me répondit : d'abord il m'en coûte de vous quitter ; en second lieu, l'idée de voir venir ici ces étrangers ne me rit point ; l'ami de votre père qui les lui recommande est, à ma connaissance, un étourdi, et, je ne crains pas de le dire, il y a de la part de votre père une étourderie égale à inviter des personnes qui lui sont inconnues à s'établir dans sa maison et à vivre sous le même toit que sa fille. L'infortuné, je vois qu'il recherche avec empressement tous les moyens qui peuvent distraire son cœur de ses chagrins ; mais je suis sûr que si l'atteinte destructive de la souffrance ne lui avait pas fait perdre quelque chose de sa délicatesse



et de sa prudence ordinaires , il ne se serait pas si promptement décidé à offrir à des Français , quoique de qualité, un asyle dans sa maison à une époque difficile et périlleuse comme celle où nous vivons. »

J'abondai entièrement dans le sens de Delaval : ses observations me parurent d'un triste présage , et je l'assurai que j'attendrais avec inquiétude le moment où il m'informerait de ce qu'il pensait des hôtes qu'on nous annonçait.

Le lendemain , la lettre de recommandation nous parvint incluse dans une lettre des plus agréables de madame Duvernais , et mon père enchanté partit le jour suivant pour Londres avec Delaval , dans sa voiture de voyage attelée de quatre chevaux. Avec quel empressement j'attendais une lettre de Delaval ! Elle arriva ; mais , hélas ! elle ne m'apprenait rien. Mon père ne l'avait pas engagé à l'accompagner dans sa visite aux dames et à M. de Mérinville , et il craignait de ne les voir qu'au moment où l'on serait



sur la route de notre résidence; « et pendant le voyage même, ajouta-t-il, je ne les verrai guère; car j'ai appris que je devais monter un jeune cheval de main que votre père vient d'acheter pour vous; ainsi, suivant toute probabilité, je ne pourrai rien vous dire de vos hôtes avant que vous les ayez vus. »

C'était peut-être une faiblesse de ma part; mais j'avais vu avec peine mon père partir pour Londres avec un train brillant pour en amener ces étrangers dans son propre équipage, précédé d'un coureur et suivi de deux piqueurs. Si ce n'étaient pas des personnes d'honneur et de probité, cet étalage d'opulence pouvait leur suggérer des projets auxquels sans cela ils n'eussent peut-être pas pensé. Je savais qu'en France les personnes du plus haut rang voyageaient seules avec un train pareil à celui de mon père; mais je me reprochai aussitôt ces soupçons comme indignes d'eux et de moi, et je m'efforçai de les bannir de mon esprit.



Je reçus le même jour une lettre de mon père, qui m'annonçait son retour pour le lendemain, « avec des hôtes, me marquait-il, qu'un monarque même se serait fait honneur d'accueillir; des hôtes qu'il s'estimait heureux de pouvoir soustraire à l'air empoisonné et à la détestable influence de la cour de Charles Stuart. »

Je m'occupais à méditer tristement sur cette lettre qui n'était que trop significative, quand notre bon ecclésiastique entra et me demanda avec empressement quel jour mon père serait de retour, et qui étaient ces hôtes que nous attendions?

Je le lui dis. — Sont-ils catholiques, me dit-il? — Sans doute, répliquai-je, puisqu'ils viennent à la suite de la reine.

« *Bon!* » Ce fut sa seule réponse; car être catholique était à peu près tout pour lui. Il se retira satisfait, mais je ne partageais guère sa satisfaction.

Je ne concevais pas comment mon père pouvait parler avec tant d'enthou-



siasme d'étrangers qu'il ne connaissait que depuis deux jours, et je comprenais encore moins pourquoi il se félicitait de les avoir soustraits à la contagion de la cour; car s'ils étaient de la suite de la reine, comment croire qu'ils n'eussent pas reçu l'ordre d'y paraître, ou qu'ils eussent pu s'en dispenser?

La journée du lendemain fut longue et pénible pour moi; mais le jour suivant, tandis que j'attendais l'arrivée de nos voyageurs partis de Londres, je fus agréablement surpris de trouver Delaval dans la salle du déjeuner, et, quoiqu'il eût l'air sérieux, je ne ressentis d'abord que la joie de le voir. Bientôt, cependant son air rêveur me rappelant à moi-même, j'en conclus qu'il avait quelques tristes nouvelles à m'apprendre, et je le conjurai de ne pas me tenir en suspens.

« Quoique je me sois levé de bonne heure, pour les devancer, j'aurai bien peu de chose à vous dire, quand je vous aurai appris que j'ai vu ce Français, ces



Françaises, et qu'ils ne me plaisent pas.»

«En vérité !» — C'est-à-dire, que je ne puis les voir de bon œil : je soupçonne la mère et la fille d'être aussi artificieuses que belles : et ce Mérinville (beau, adroit, insinuant) sera, ô ma chère Adélaïde..... Oui, Mérinville sera bientôt votre amant déclaré !

«Eh bien, quand cela serait, qu'en arriverait-il ?

«Qu'en arrivera-t-il?... Que votre père sera peut-être porté à favoriser ses projets ; non pas, parce que c'est un marquis que l'on dit avoir de la fortune, et appartenir à une très-ancienne famille de Bretagne : mais ce qui aura plus de poids auprès de votre père, ce qui l'éloignera davantage de moi, c'est que Mérinville déclare être venu ici, dans l'intention formelle d'abjurer les erreurs de la foi catholique, et qu'il s'annonce en même-temps pour ennemi du despotisme, dans sa patrie.

«Laissez-le dire, répondis-je tendrement. Il n'aura pas le pouvoir de me



faire abjurer mon amour pour vous ,  
 Delaval je ne me marierai jamais contre  
 mon gré, pas plus que je ne me marierai  
 contre le gré de mon père. Ainsi, si c'est  
 la crainte d'être sacrifié par moi qui  
 vous inquiète , bannissons , je vous en  
 conjure , cette appréhension de votre  
 cœur.... mais maintenant , faites-moi le  
 portrait de ces dames.

«Je ne saurais. Votre père me présenta  
 à elles ; quoiqu'il m'eût parlé de leurs  
 charmes le lendemain de sa première  
 visite, et surtout de la grâce de madame  
 Duvernis avec un enthousiasme que je  
 croyais fort exagéré, je fus forcé de re-  
 connaître qu'il leur avait à peine rendu  
 justice. Madame Duvernis , a un tel air  
 de jeunesse qu'on la prendrait pour la  
 sœur aînée de sa fille: ses yeux sont noirs,  
 et brillans , et son regard est pénétrant  
 et scrutateur ; ses traits sont réguliers ,  
 sa bouche et ses dents sont parfaites ,  
 sa figure noble et imposante : la forme  
 de ses bras est admirable. Mais le plus  
 grand, le plus dangereux de ses charmes,



est, à mon avis, celui de ses manières, tout à la fois gracieuses et pleines de dignité, annonçant le respect pour soi-même, et cependant insinuant. Si l'on pouvait, ce qui m'a été impossible, écarter l'idée que chaque regard, chaque geste, chaque mot est le produit d'un art consommé, je ne pense pas qu'il fût au pouvoir d'aucun homme dont le cœur serait libre de résister à son ascendant, si elle avait entrepris de le séduire.

« Mais, vous croyez-vous, vous-même en sûreté, Delaval ? »

« Si je me crois en sûreté, Adélaïde ! croyez-vous donc possible qu'un homme qui vous aime, et qui est aimé de vous, redoute la séduction d'aucune autre femme, et surtout d'une femme mariée ? »

« Allons, allons, en voilà bien assez sur la mère : venons maintenant à la fille, s'il vous plaît. »

« Au premier coup d'œil la jeune Adrienne est vraiment très-jolie ; très-agaçante, jusqu'à ce que sa mère, qui ne croyait pas que je l'eusse remarquée,



l'eût réprimandée par un regard très-significatif, je fus l'objet de toutes ses *agaceries*. Mais la demoiselle prompte à saisir l'avis, détourna sur-le-champ les yeux d'un autre côté ; et pendant tout le reste de la visite , réserva pour votre père trop crédule , toute la douceur de ses regards.

« Pour mon père ! — Oui , soyez-en persuadée : soyez sûre qu'on a des vues sur lui. Mais le danger n'est pas grand : il ne regarde toutes les attentions d'Adrienne que comme celles d'un enfant aimable ; j'ai remarqué avec un vrai plaisir la noble et franche simplicité , l'air paternel avec lequel il reçoit ses caresses : votre père est encore trop jeune pour se laisser prendre dans les filets d'une coquette de quinze ans : s'il avait dix ans de plus, ce serait tout autre chose. Quoiqu'il en soit , je voudrais bien que Neville n'eût pas été assez faible pour leur donner des lettres de recommandation , et que votre père eût pris le temps de les connaître tous les trois ,



avant de les inviter ici : sans doute le frère et la sœur ont dressé leurs batteries pour s'emparer de l'esprit de M. Falkland dont la loyauté et la confiance les encourage , et je les crois très-capables de réussir. Son admiration pour madame Duvernis , ne dégénérera certainement pas en passion criminelle : mais leur ascendant n'en sera pas moins dangereux, Adélaïde, tandis que le rusé Mérinville, flattera la passion de M. Falkland pour le prosélytisme, en l'engageant dans des discussions, d'où le marquis , aura toujours grand soin de sortir vaincu , la sœur gagnera le cœur de votre père , par son habileté rare comme cantatrice, et à l'aide de ses talens consommés, sur divers instrumens : je le répète donc, je voudrais qu'on ne les eût jamais introduits auprès de M. Falkland.

Les voyageurs arrivèrent à l'heure du dîner : je les reçus avec un embarras que Delaval chercha en vain à dissiper ; cet embarras s'accrut encore cruellement , quand mon père en entrant, lui



lança un regard sévère qui semblait lui reprocher de les avoir devancés pour me voir avant eux.

« Je fis donc très-mal les honneurs de leur réception , mais il était impossible que la fille de M. Falkland ne réussît pas auprès d'hôtes aussi déterminés à la flatterie : j'entendis madame Duvernys dire à part à mon père : « Vous ne m'en avez pas dit assez ; qu'elle est belle , qu'elle est remplie de grâces ! ah vous êtes vraiment un heureux père ! A ma grande surprise , madame Duvernys s'exprimait en anglais , et très bien : l'imperfection même de son accent semblait en elle une grâce de plus. Mes oreilles n'avaient jamais été frappées du son d'une voix aussi douce et aussi persuasive : Delaval ne m'avait pas prévenue de ce genre de séduction , selon moi , l'un des plus puissans , et , il faut bien l'avouer , avant qu'on eût enlevé le premier service , sa voix , sa beauté , ses grâces et ses flatteries avaient exercé sur moi un pouvoir magique : j'en étais dans un enchan-



tement complet. Sans doute je croyais avec plaisir à la bonne foi de Delaval, quand il exprimait une opinion si défavorable à cette femme charmante; j'étais satisfaite de voir qu'elle n'avait pas pu lui plaire, mais je n'en étais pas moins mortifiée de son manque de goût. Adrienne quoique très-jolie, me parut peu spirituelle, et quoique pleine d'artifice, sans moyens pour le dissimuler. Il n'en était pas de même de sa mère : persuadée, d'après ma confiance dans la prévention de Delaval que ces traits si doux et qui paraissaient si naturels dans madame Duvernais, étaient tout aussi factices que ceux d'Adrienne, je ne pus m'empêcher de comparer l'une à une rose, et l'autre à un bouton de rose artificiel. La rose est quelque fois imitée de manière à tromper les yeux, et l'erreur ne se dissipe que par l'examen du bouton, copie moins fidèle de la nature; de même si l'art de la fille n'avait pas été si facile à remarquer, on aurait pu croire que tout chez sa mère était naturel. Mais, comme je



viens de le dire, le bouton trahissait la rose. Ce n'était pas toutefois sans effort que je permettais à mon jugement de rectifier les impressions de ma sensibilité et même de mon goût ; pendant que j'étais en extase devant cette sirène, et que j'écoutais toute émue, ses accens enchanteurs, mon père me regardait d'un œil charmé.

Une fois, après m'avoir considéré quelque temps, elle se tourna vers mon père, et lui dit à voix basse : « *En vérité, c'est la ressemblance la plus parfaite que j'aie jamais vue.* » Mon père parut flatté : Adèle, me dit-il, madame Duvernais prétend que vous êtes mon image vivante.

« J'en suis charmée, monsieur, répliquai-je : car il est glorieux pour moi de vous être comparée. Je pouvais en effet en être glorieuse : mon père, comme je l'ai observé, était un des plus beaux hommes de son temps.

« Comment avez-vous appelé mademoiselle Falkland, dit madame Duvernais d'une voix altérée ? — « Adèle, son



nom est Adélaïde : mais je l'appelle Adèle, pour abrégé.

Adèle, répéta cette dame : j'espère qu'avec le temps il me sera permis à mon tour de l'appeler ainsi. J'ai eu une fille, presque aussi belle et qui portait ce nom ! elle porta alors son mouchoir à ses yeux. « Si ce peut être une consolation pour vous, ma chère dame, appelez-la Adèle, votre fille Adèle. — Je vous remercie, répondit-elle, en jetant sur lui un regard enchanteur ; ce serait en effet un bonheur pour moi, d'être au moins en idée, la mère de votre fille. » Je ne comprenais pas, ni mon père non plus, le double sens de ces paroles : la flatterie fut donc perdue pour lui : mais la vérité était que madame Duvernis, très-malheureuse en mariage, eût regardé comme un rare bonheur le titre de mère de miss Falkland, ou plutôt celui d'épouse de son père. Mais j'y fus trompé, et je pris tout le compliment pour moi : de Mérinville ne pouvait laisser échapper l'occasion de m'en adresser un.



Je conçois très-bien, Angélique, s'écriait-il dans sa langue, avec une sensibilité affectée, que vous regardez comme un bonheur d'être la mère de mademoiselle, mais je sens que ce serait un malheur pour moi de n'être que son oncle. — Je m'en suis déjà aperçue, mon frère, repliqua-t-elle en souriant avec finesse, tandis que Delaval et moi nous nous regardions d'un air inquiet à la vue du plaisir que mon père paraissait prendre en les écoutant.

La petite Adrienne s'ennuyait d'être reléguée au fond du tableau; elle se leva donc, et passant du côté de la table où était mon père, elle se fit une place sur le coin de son fauteuil, lui prit la main, et s'entoura d'un de ses bras, en le regardant de l'air le plus tendre.

« Petite folle, dit mon père. *Mais c'est une passion; absolument : c'est une passion,* » dit à demi voix, et comme si par mégarde elle eût exprimé tout haut sa pensée, la mère d'Adrienne en la regardant. Quelle folie ! dit mon père en riant, et



sans s'apercevoir de leurs desseins. Delaval ne put voir sans une vive indignation, tout ce manège, quoiqu'il ne parût pas réussir; la jeune personne lui avait fait à la dérobée quelques tendres agaceries; il voulut contrecarrer ces manœuvres, et prouver ainsi au frère et à la sœur qu'il n'était pas dupe. S'approchant donc d'Adrienne; il lui prit la main qu'elle avait libre, et lui dit tout bas qu'elle le mettait à une trop rude épreuve en prodiguant à un autre en sa présence des marques de tendresse. Elle se laissa prendre à l'amorce de même que la belle femme de la fable redevint chatte à la vue d'une souris, ainsi, la jeune Adrienne, oublia qu'elle devait faire l'amour à un homme d'un âge mûr, dès qu'elle entendit un jeune homme lui adresser un tendre compliment; pour le moment le naturel l'emporta sur l'art. Adrienne oublia ses instructions; les regards de Delaval devenaient par degrés plus tendres, il lui serrait plus fréquemment la main: s'éloignant de mon père, elle s'approcha de



plus en plus du fauteuil de mon amant , et finit par s'y asseoir à côté de lui.

Delaval avait atteint son but : il avait démasqué l'hypocrisie ; mais il eût mieux valu pour lui n'avoir pas tenté cette entreprise. Je lus dans les yeux du frère et de la sœur la colère que leur inspirait ce petit manège ; je les vis dès cet instant ennemis déclarés de celui qui avait pénétré leurs projets , et qui leur prouvait ainsi qu'il les avait devinés. Point de doute qu'ils ne se décidèrent dès-lors à écarter un observateur trop clairvoyant.

Je remplirais des volumes , si je m'attachais à rendre compte de tous les moyens par lesquels la femme la plus adroite dans l'art de séduire , parvint à se rendre maîtresse de l'esprit de mon père. Une fois installés au château , il ne fut plus question du départ de ces étrangers ; on les aurait crus de la famille. Pour abréger , je passerai rapidement sur les deux premiers mois de leur séjour , pendant lesquels cette



femme , d'une habileté rare , eut le temps de déployer ses talens divers , et j'arrive au jour fatal où , pour la première fois , de Mérinville osa me faire la déclaration de l'ardent amour dont il se prétendait enflammé pour moi , en se prévalant de l'autorisation de mon père. « C'est faux m'écriai-je , transportée hors de moi par une assertion dont mon cœur était trop affligé pour que je voulusse y croire , tant qu'il ne me serait pas impossible d'en douter. Mon père ne peut avoir fait un acte d'autorité aussi cruel , aussi peu convenable à son honneur ; car , il sait que mes affections et ma main sont engagées à un autre depuis ma plus tendre jeunesse , du consentement et à la vive satisfaction de ma mère chérie , maintenant l'une des saintes qui habitent le ciel , et de son agrément à lui-même. « Mais vous n'ignorez pas , belle Adélaïde , que jamais cette union n'a obtenu l'entière approbation de votre père , et puisqu'il m'accorde assez d'estime pour m'auto-



riser à solliciter votre main , n'est-il pas naturel qu'il se décide à éloigner celui dont il n'a jamais agréé les prétentions. »

« Naturel , naturel ! Que mon père veuille me ravir à un homme qu'il connaît depuis long-temps , pour me donner à un inconnu , à un étranger , à un homme qu'il n'a vu que d'hier ; non , il faudrait croire aux sortilèges et aux philtres , pour expliquer une pareille prévention. »

« Si les sortilèges et les philtres ont sur lui tant de pouvoir , puissent-ils , adorable Adélaïde , agir aussi puissamment sur vous , s'écria-t-il ; car , jamais , jamais , je ne renoncerai à mes espérances , à mes prétentions ; jamais je ne cesserai de les faire valoir. »

« Et jamais je ne vous écouterai , dis-je , en cherchant à m'éloigner de l'allée où il m'avait rencontrée ; mais , saisissant ma main , et me retenant de force , il tomba à mes pieds , tandis que je faisais de vains efforts pour me dégager et



m'échapper. Au moment même Delaval parut ; me voyant retenue avec violence , il accourut vers de Mérinville , lui ordonna de me laisser libre , et au même instant , me délivrant de ses mains , il me reçut faible et tremblante dans ses bras. »

« Je rendrai compte de cette intervention impertinente à M. Falkland , monsieur , dit le marquis , en jetant sur Delaval un regard où se peignait la haine. »

« J'aimerais mieux vous en rendre compte à vous-même , monsieur , dit Delaval. »

« Il vous apprendra , monsieur , continua le marquis , comme s'il ne l'eût pas compris , qu'il ne vous appartient pas d'usurper ses droits , le droit qu'il a de disposer de sa fille. »

« Et je lui répondrai , monsieur , que les miens aussi sont sacrés , que la main de sa fille m'appartient , et qu'il y aurait autant de honte à violer sa foi , que de tyrannie à vouloir séparer deux cœurs



engagés l'un à l'autre par les plus tendres liens , même avant qu'ils connus-  
sent la nature des sentimens qui devaient  
les unir.

Pendant toute cette scène, nous avions  
été , sans nous en douter , écoutés par  
Angélique : elle court sur-le-champ  
chercher mon père , elle le supplia , en  
versant des larmes de crocodile , de se  
hâter d'accourir pour prévenir quelque  
malheur , le marquis étant si transporté  
de colère d'avoir entendu Delaval accu-  
ser mon père de bassesse et de tyrannie ,  
qu'elle redoutait un événement funeste.  
Malheureusement quand mon père  
arriva , accablée par la crainte de l'ave-  
nir , et par ma douleur actuelle , j'étais  
encore appuyée sur l'épaule de mon  
amant ; à cette vue , mon père s'élança  
vers lui , et si Angélique ne se fût jetée  
entr'eux , je crois qu'il eût frappé le mal-  
heureux Delaval ; mais elle retint le coup  
prêt à tomber sur lui : devinant ce  
qui se passait dans l'âme de mon père ,  
je m'arrachai des bras de mon amant ,



mais ce fut pour m'y précipiter ensuite de nouveau avec toute la frénésie du désespoir, tandis que mon père prenant un air plus calme, et d'un ton qui annonçait une détermination bien prise, me déclara solennellement qu'il me donnerait sa malédiction si jamais j'épousais Delaval; se tournant alors vers lui, il lui ordonna de sortir de sa maison et de ne jamais reparaître devant lui, ni devant moi.

Jamais je n'oublierai le regard de désespoir que Delaval jeta sur moi en ce moment; mais il vit que toute prière, toute remontrance lui seraient plus nuisibles qu'utiles, et il se disposa à obéir en silence; je ne pus avoir le même sang-froid: je l'entourai de mes bras, comme si la violence seule eût pu m'en séparer, mais avant qu'on eût eu le temps d'employer la force pour m'en arracher, tandis que mon père semblait lui-même effrayé du désespoir auquel il me voyait livrée, je ne cessai de tenir mon amant étroitement embrassé, et lui prenant la main, « adieu,



donc ! » lui dis-je d'une voix entre-coupée de sanglots.

« Adieu , adieu , chère Adélaïde ! répéta-t-il , en faisant un pas pour s'éloigner.

« Dites votre épouse ! » m'écriai-je en rassemblant toutes mes forces : « je serai votre épouse , ou je ne serai jamais celle de personne ! »

« Emmenez-la sur-le-champ ! cria mon père à Mérinville ; celui-ci s'avança vers moi pour me prendre le bras , mais Delaval le repoussant rudement , lui saisit la main , la serra fortement et lui dit : Vous m'entendez , monsieur ? je serai dans le voisinage , et au même instant , il s'éloigna. Plus tremblante que jamais des nouvelles alarmes que je concevais alors , je fus obligée d'accepter le bras que m'offrit Angélique.

« Faites bien attention , M. de Mérinville , dit mon père , que je ne veux pas de duel pour ma fille. Laissez vivre ce jeune insensé , et qu'il boive dans la coupe amère du repentir. C'est la seule



punition que méritent son impertinence et sa présomption. Je vous déclare, monsieur, que je me regarderai comme personnellement insulté, si le nom de miss Falkland est jamais cité comme ayant été l'occasion d'une querelle, d'un duel, entre deux jeunes étourdis. »

« Je vous obéirai, monsieur, répondit le marquis, quoi qu'il puisse m'en coûter; mais je vous prie de croire que je ne puis vous donner une preuve plus forte, plus difficile, de mon attachement et de mon respect pour vous et pour mademoiselle votre fille.

Mon père crut qu'il parlait ainsi pour calmer nos craintes et nos inquiétudes; car il regardait comme impossible qu'un homme bien né, un marquis, pût dévorer l'humiliation d'avoir été frappé par un rival, sans vouloir en tirer vengeance; j'étais dans la même opinion, et ayant obtenu la permission de me retirer dans mon appartement, dès que nous fûmes rentrés au château, je me trouvai tellement agitée d'inquiétudes, et la tête si



brûlante, que je fus obligée de me mettre au lit où je restai toute la journée, ayant inutilement recours à la prière pour calmer ma terreur, et recommandant Delaval à la protection du ciel dans les dangers dont je le croyais menacé. Je repris pourtant un peu de courage en voyant l'air de tranquillité de madame Duvernais qui, avec tous les dehors de l'intérêt, vint plusieurs fois dans la journée s'informer de ma santé, regrettant, me dit-elle, « que le bonheur de son frère fût *incompatible* avec celui de M. Delaval, intéressant jeune homme qui lui inspirait la plus vive compassion, et qu'elle plaignait de toute son âme. »

Le lendemain matin je me levai de bonne heure, et je cherchai Manrell, c'était le sommelier de mon père, ancien et fidèle serviteur qui était à son service dès avant ma naissance ; je savais qu'il voyait avec alarme et inquiétude tout ce qui se passait depuis quelque temps ; je désirais apprendre de lui si Delaval était encore dans la maison qu'il



avait louée dans le village, et s'il avait existé quelque communication entre lui et le marquis.

Il prit des informations, et vint me dire que Delaval y était toujours, mais qu'il n'avait reçu directement ni indirectement aucunes nouvelles de M. de Mérinville : il y resta trois jours, attendant inutilement un cartel du marquis, et voyant qu'il n'en arrivait point, il partit pour Londres, après m'avoir écrit une lettre d'adieu dont il chargea le vieux Manrell.

Adrienne et sa mère passaient dans le vestibule à l'instant où il me la remit ; elles s'empressèrent sans doute d'en aller instruire mon père, car quelques instans après il me fit appeler. « Vous venez de recevoir une lettre, me dit-il ; Delaval aurait-il été assez hardi pour vous écrire, après que je lui ai formellement défendu de songer à vous, d'avoir avec vous aucune communication ? »

« Oui, répondis-je, il a été assez hardi pour m'écrire une lettre d'adieu. »



« Montrez-la moi, » me dit mon père.

Je la lui remis de bien bon cœur; car Delaval y déplorait dans les termes les plus touchans le malheur qu'il avait eu d'encourir la disgrâce de mon père, d'un homme qu'il aimerait et qu'il respecterait toujours; ajoutant qu'un nouveau chagrin pour lui était de se voir sacrifié à un homme qui n'avait pas assez de courage ni d'amour pour risquer sa vie en demandant satisfaction à un rival qui l'avait insulté. Il donnait alors des regrets à ma mère, disant qu'il n'aurait pas cru que ceux que lui avaient inspiré sa perte pussent encore s'augmenter; qu'il en éprouvait pourtant de plus vifs que jamais; car si cette excellente mère eût vécu, l'amitié dont elle lui avait donné tant de preuves lui eut garanti qu'elle aurait employé sur son époux toute l'influence que lui donnaient sa tendresse et ses vertus, pour obtenir de lui qu'il ne révoquât point un consentement accordé depuis long-temps à une union à laquelle sa fille voulait bien attacher son bonheur.



Après avoir remis cette lettre à mon père , je sortis pour la lui laisser lire en liberté , espérant que ses réflexions nous seraient favorables : mais hélas ! cet espoir fut déçu. Madame Duvernès arrivant au même instant, sa présence, et sans doute aussi ses réflexions malignes détruisirent l'impression favorable que la lettre de Delaval aurait pu produire. Je ne tardai même pas à en avoir une preuve indubitable. Elle était encore avec mon père quand il me fit dire qu'il désirait me voir.

« Si vous entretenez une correspondance avec M. Delaval, miss Falkland, » me dit-il d'un ton sévère , vous éludez la défense que je vous ai faite de le voir. Mais pour qu'il ne vous reste aucune excuse , je vous défends formellement de lui écrire et de recevoir de lui aucune lettre. Et quel a été l'agent de cette correspondance s'il vous plaît ? Il n'y a eu d'autre correspondance que cette lettre, mon père , et c'est Manrell qui me l'a remise. »



Mon père le fit venir sur-le-champ.

« Comment pouvez-vous, Manrell, lui dit-il, être l'agent d'une correspondance que je désapprouve, vous ne pouvez l'ignorer? »

— « Je ne suis pas agent d'une correspondance, monsieur; je connais trop mes devoirs pour rien faire qui vous déplaît, et M. Delaval ainsi que miss Falkland sont incapables d'exiger de moi rien qui y soit contraire. Ce pauvre jeune homme m'a dit que c'était une lettre d'adieu pour miss Adélaïde, et que c'était la dernière qu'il lui écrirait, car je vous estime trop, Manrell, me dit-il, pour vous faire manquer à vos devoirs envers le meilleur des maîtres, en vous engageant à une démarche qu'il pourrait désapprouver: mais il peut voir cette lettre; tout le monde peut la voir. »

Mon père était presque honteux. Mais madame Duvernais dit en ricanant qu'il n'était pas bien difficile à M. Delaval d'abuser de la simplicité de ce bon vieillard.



« Abuser ! Delaval abuser de la simplicité de qui que ce soit ! osez-vous bien parler ainsi de lui en ma présence, madame ? » m'écriai-je , le visage en feu , et les yeux étincelants d'indignation.

Avant qu'elle eût pu me répondre , mon père s'avança vers moi , en faisant signe à Manrell de se retirer. « Adèle, me dit-il d'un ton ferme et distinct, songez à vous modérer, et n'adressez ni de pareils discours, ni de semblables regards à une dame que j'honore et que je respecte , et envers qui les lois de l'hospitalité vous défendent de manquer d'égards.

— « Et pourquoi, monsieur, cette dame ose-t-elle accuser en ma présence l'homme que j'aime et que j'estime, l'homme que la meilleure des mères m'a appris à aimer et à estimer ? Pourquoi l'accuse-t-elle d'une bassesse dont il est incapable ? »

— « Vous vous oubliez, Adèle ! retirez-vous dans votre appartement. Votre caractère est bien changé, mon enfant ! »



« Plût au ciel, monsieur ; m'écriai-je en fondant en larmes , qu'il n'y eût ici d'autre changement que celui de mon caractère ! ô ma bonne mère , si tu vivais encore , Delaval ne serait pas chassé de chez toi , et il ne serait pas défendu à ta pauvre fille de le voir ! »

Je vis que le nom de ma mère avait fait quelque impression sur mon père , mais elle ne dura qu'un instant. Il me rendit la lettre de Delaval. Elle est bien écrite, me dit-il , et avec beaucoup d'artifice ; le jeune Tory sait ce qu'il fait ; mais je lui pardonne parce que c'est la dernière.

« De l'artifice ! m'écriai-je : mais cette idée ne part pas de votre cœur, mon père, elle vous a été suggérée , ajoutai-je en jetant les yeux sur madame Duvernais.

— « Sortez d'ici à l'instant ! me cria mon père , avec une violence qui me fit trembler ; et habituée à l'obéissance, je me retirai sans lui répondre, en versant



des larmes de dépit et de désespoir. »

Il nous arriva dans cette matinée plusieurs visites de Londres , et trois jours de gaieté succédèrent à cette terrible journée. Nous eûmes même un bal que je fus forcée d'ouvrir avec l'odieux marquis, et mon père, à mon grand regret, dansa lui-même avec madame Duvernais , et même avec Adrienne.

Après le départ de la compagnie, je me retrouvai dans l'état de contrainte qu'elle avait suspendue un moment. J'évitais, autant qu'il me l'était possible de me trouver avec les trois étrangers qui semblaient s'être installés au château à perpétuité ; mon père était tellement occupée à écouter madame Duvernais chanter ou jouer de quelque instrument , à la regarder dessiner , à l'accompagner dans les promenades qu'elle faisait tous les jours sur le cheval qui m'avait été destiné, qu'il m'était souvent permis de jouir du seul plaisir qui me restât, celui de la solitude, et je pouvais me livrer à ma rêverie mélan-



colique, sans crainte d'interruption, soit dans mon appartement, soit dans le parc.

Un jour que je me promenais dans une allée qui n'était séparée de la route que par une haie, je vis tomber à mes pieds une pierre enveloppée dans un morceau de papier. Je ne pus douter que ce message ne me fût destiné, et ayant ramassé le papier, je vis que l'écriture m'en était inconnue; mais après l'avoir lu je ne doutai pas un instant qu'il ne me fût envoyé par Delaval.

On y disait qu'Angélique et son frère étaient des espions du gouvernement à qui l'on avait rapporté les propos imprudens que mon père se permettait sans cesse contre le roi et ses ministres, et qui le soupçonnait de mauvaises intentions; que s'il n'achetait pas leur discrétion en épousant Adrienne, il était vraisemblable que sa liberté se trouverait incessamment en danger, que Mérinville était véritablement marquis, et d'une ancienne famille, mais qu'ayant



dissipé sa fortune au jeu , et n'étant lié qu'avec des hommes perdus, rebut de la société, il s'était associé à de faux monnoyeurs , et avait été obligée de fuir de son pays pour ne pas porter sa tête sur un échafaud; que madame Duvernis, sa sœur, n'était que la fille naturelle de son père; et qu'on m'enverrait son histoire dès qu'on aurait pu se la procurer, pour que je la communiquasse à mon père, afin qu'il se tînt sur ses gardes. »

Je n'essayerai pas de peindre tous les sentimens qui m'agitèrent, en lisant cette lettre. La crainte et l'espérance s'emparaient tour-à-tour de mon cœur; mais j'étais si sûre du dévouement chevaleresque de mon père pour madame Duvernis, que je ne doutai pas que si mon correspondant continuait à garder l'anonyme, tout ce qu'il pourrait écrire ne fût regardé avec un souverain mépris.

Je sentais pourtant que je ne goûterais pas un instant de tranquillité avant d'avoir fait part à mon père de ce que



je venais d'apprendre : mais avant de me déterminer à cette démarche, je résolus de consulter le bon vieux prêtre. Il avait d'abord été séduit par les manières des trois étrangers. Il avait vu avec plaisir les deux dames remplir avec exactitude les devoirs de la religion ; mais elles n'avaient pu s'imposer longtemps cette contrainte, elles avaient fini par s'en dispenser tout-à-fait , et il ne pouvait plus voir que de l'hypocrisie dans leurs premières démonstrations de piété. Il avait remarqué avec chagrin l'ascendant qu'elles avaient pris sur mon père, et il leur attribuait avec raison le bannissement de Delaval dont il était presque aussi inconsolable que moi.

Après avoir lu cette lettre , et y avoir mûrement réfléchi, il me conseilla de ne la montrer à mon père que lors que j'aurais reçu la seconde qui m'était annoncée , afin d'avoir à lui offrir à la fois plus de motifs de conviction. Il ne douta pas qu'elle n'entrât enfin dans son esprit, et versa des larmes de joie dans l'espoir



de voir incessamment démasqués tout-à-fait ces ennemis de notre bonheur domestique. Je m'efforçai, mais en vain, de me livrer aux mêmes espérances. L'extrême vieillesse, comme la première enfance, croit aisément tout ce qu'elle désire, tandis que l'amélioration devient le partage de l'être qui compte assez d'années pour avoir déjà reçu quelques leçons de l'expérience, et à qui l'âge ne les a pas encore fait oublier. Le digne octogénaire était assez vieux pour se flatter de voir arriver ce qu'il souhaitait, et la fille de vingt ans était assez jeune pour craindre de ne pas voir ses vœux les plus ardens s'accomplir.

Une semaine s'écoula, et je ne reçus pas la lettre qui m'avait été annoncée, quoique je me promenasse tous les jours plusieurs fois dans l'allée où l'on m'avait jeté la première. J'en étais d'autant plus contrariée que l'odieux marquis ayant remarqué ma promenade favorite venait m'y joindre presque tous les jours, et



me persécuter de ses protestations d'amour.

Enfin, au commencement de la semaine suivante, un matin que je me promenais seule dans cette allée, un léger bruit que j'entendis dans la haie me fit tressaillir, et au même instant je vis tomber devant moi une pierre couverte de papier comme la première fois. Je la ramassai avec empressement, et je commençais à lire ce qu'on m'écrivait, quand je me sentis saisir le bras : je me retournai, et je vis le détestable Mérinville.

« Est-ce ainsi, me dit-il d'un air ironique, que mademoiselle Falkland obéit à son père ? Croit-elle lui prouver son respect en recourant aux ruses et aux stratagèmes pour entretenir une correspondance qu'il lui a interdite ? »

— « Que voulez-vous dire, monsieur ? »

— « Que je vous ai vue ramasser la pierre que ce papier enveloppait, et



qu'on vous a jeté à travers la haie , et que je suis convaincu que c'est une lettre de votre amant.

— « Votre opinion , monsieur , m'est fort indifférente. »

— « Cela est possible , mademoiselle ; mais celle de M. Falkland ne vous le sera probablement pas autant , et je vais sur-le-champ l'instruire de ce que je viens de voir. »

— « Allez , monsieur , allez ! je vous accompagnerai : je désire que mon père voie ce papier ainsi qu'un autre que j'ai reçu de la même manière ; car les renseignemens qu'ils contiennent peuvent servir à le mettre sur ses gardes , et j'espère qu'ils ne lui seront pas inutiles. »

Je le regardais fixement en lui parlant ainsi , et quoique personne ne sût se posséder comme lui , je le vis changer de couleur , en dépit de lui-même.

« Je plaisantais , mademoiselle , me dit-il : je suis bien loin de vouloir vous exposer au courroux de monsieur votre



père : vous pouvez compter sur mon honneur.

« Sur votre honneur ! répétais-je, en jetant sur lui un regard qui peignait le plus profond mépris. Je repris alors le chemin de la maison, et il me suivit en silence.

Mon père était seul, et Mérinville semblait ne savoir s'il devait rester où nous laisser. Je l'invitai à ne pas se gêner, et il resta.

Mon père parcourait d'anciennes lettres dans le dessein d'en brûler quelques-unes. Il venait probablement d'en lire une de ma pauvre mère ; car il avait les yeux humides, et la manière dont il me regarda annonçait plus d'affection qu'il ne m'en témoignait depuis quelque temps.

Il leva les yeux en entendant ouvrir la porte, et me voyant pâle et tremblante, car la tâche que j'entreprenais me causait des palpitations violentes, il attribua mon agitation aux assiduités du marquis qu'il savait que je ne pouvais souffrir.



et me tendant la main ! « Ma chère enfant, me dit-il, pourquoi donc cette agitation ? que vous est-il arrivé ? M. de Mérinville, je vous ai permis de faire la cour à ma fille, de chercher à lui plaire ; je désire que vous y réussissiez, mais je ne veux pas qu'elle soit persécutée ; je ne souffrirai jamais qu'elle épouse un homme dont les principes ne me conviennent pas ; mais jamais je ne la contraindrai à en épouser un qu'elle n'aime point. »

Quelle joie j'éprouvai en l'entendant parler ainsi ! je me précipitai dans ses bras, et je l'embrassai tendrement en m'écrivant : « je retrouve donc mon bon père ! je craignais.... »

— « Que craigniez-vous, mon enfant ? »

— « D'avoir perdu son amitié pour toujours. »

— « Quelle folie ! dit mon père en se détournant ! je vois ce que c'est, Adèle ; vous vous êtes laissée prévenir ; vous avez conçu d'injustes soupçons,



je sais qui vous les a donnés ; mais nous en parlerons une autre fois. Quels sont ces papiers que vous tenez à la main ? »

— « M. le marquis vous dira, mon père, que ce sont des lettres d'amour. Mais lisez-les, et vous en jugerez vous-même. »

Je lui donnai la première lettre, et pendant qu'il la lisait, je lus la seconde dont je n'avais pu finir la lecture. J'examinais cependant sa physionomie; je le vis tressaillir, froncer le sourcil et montrer de l'agitation.

La seconde lettre disait qu'on n'avait pas encore pu se procurer l'histoire bien authentique de la sœur, mais qu'on espérait l'avoir incessamment : que pour le frère, il n'existait aucun doute que ce ne fût un homme perdu de réputation; qu'il était accusé d'avoir fabriqué et mis en circulation de la fausse monnaie, de complicité avec M. de Pomenars, gentilhomme breton; qu'obligé de quitter la France, sa sœur qui lui était fort attachée avait résolu de l'accompagner avec



se fille, et avait, à force d'intrigues, obtenu leur passage sur un des bâtimens à la suite de la reine, sans avoir jamais fait partie de cette suite; qu'à bord de ce bâtiment, ils avaient fait connaissance avec quelques espions du gouvernement anglais qui, apprenant qu'ils avaient une lettre de recommandation pour M. Falkland, le lui avaient représenté comme un homme suspect de projets criminels contre les Stuarts; comme un Presbytérien, secte contre laquelle on accumulait alors les accusations de complots et de conjurations; que le frère et la sœur avaient promis de ne rien négliger pour s'insinuer dans la confiance de M. Falkland, d'épier sa conduite, et de rendre un compte exact de ses propos et de ses actions, probablement avec la réserve mentale qu'ils ne trouveraient pas plus d'avantage à suivre quelque autre plan: mon correspondant ajoutait qu'il tenait ces détails d'un homme qui avait entendu une conversation entre ces étrangers et un espion, qui ne se méfiaient pas de



lui, parce qu'ils parlaient en français et qu'il avait feint de ne pas connaître cette langue; qu'enfin cette seconde lettre serait suivie d'une troisième qui contiendrait l'histoire de madame Duvernis dont le mari n'était guères plus estimable que le marquis. »

Tandis que nous lisions ces lettres, Adrienne et sa mère entrèrent le sourire sur les lèvres. La fille courut à mon père et passa son bras sous le sien, mais il la repoussa en lui disant : « laissez-moi, mon enfant, laissez-moi, je suis occupé. » Et ayant salué madame Duvernis sans lui parler, il continua sa lecture. Pendant ce temps, je vis Mérinville annoncer à sa sœur par un coup d'œil que leurs affaires n'allaient pas bien. Elle n'en fut pas déconcertée. Jamais je ne lui vis un air qui indiquât plus de candeur et d'innocence. Mon père interrompait sa lecture à chaque instant pour lever les yeux sur elle, et son air ouvert et ingénu lui semblait sans doute une réfutation suffisante de ce qu'il lisait. Enfin le feu lui



monta au visage , ses yeux s'enflammèrent d'indignation , il chiffonna les deux lettres dans ses mains , et les jetant à terre avec violence. C'est un tissu de calomnies aussi basses qu'impudentes ! s'écria-t-il : mais j'en connais la cause et l'auteur. Dites - moi en conscience , Adèle , ajouta-t-il en affectant plus de calme , quoique ces écrits ne soient pas de la main de Delaval , ne croyez-vous pas que ce soit lui qui les ait dictés ? »

« Je le crois, répondis-je avec fermeté, et c'est pourquoi j'y ajoute foi, parce que je sais qu'il entre dans ses principes de ne croire le mal de qui que ce soit, que lorsqu'il lui est impossible d'en douter. »

« Infâme calomniateur ! s'écria-t-il ; avec un redoublement de colère : misérable assassin de la réputation de l'innocence et de la beauté ! mais apprenez , miss Falkland , qu'au lieu de m'engager à *me tenir sur mes gardes*, ces lettres redoublent ma confiance , en me montrant la bassesse des moyens qu'on est



forcé d'employer pour nuire à des personnes à qui j'ai accordé toute mon estime. Vous voyez-vous même d'ailleurs que, malgré l'acharnement avec lequel cet écrivain anonyme cherche à noircir le marquis, il n'ose rien avancer contre cette dame respectable, si ce n'est l'accusation ridicule d'être l'espion du gouvernement. »

« On m'accuse d'espionnage ! s'écria madame Duvernis, en feignant le plus grand étonnement. »

— « Oui, et votre frère d'avoir été forcé de s'expatrier pour avoir fait de la fausse monnaie. »

Le frère à ces mots se récria encore plus haut que la sœur, et madame Duvernis fondant en larmes, dit que cette calomnie partait de trop bas pour l'atteindre ; et qu'elle n'était pas surprise qu'un cœur aussi généreux que celui de M. Falkland refusât de la croire et s'en indignât. « Mais ce qui m'est le plus sensible, ce qui m'est plus difficile à supporter que la calomnie, c'est de voir



votre fille ajouter foi à d'aussi horribles imputations. »

« Calmez-vous, ma chère dame, dit mon père en s'approchant d'elle avec empressement et en lui prenant la main avec tendresse, tandis qu'Adrienne me regardait d'un air de dédain. Se tournant alors vers moi, Adèle, me dit-il, n'avez-vous pas honte de vous même ? faites à l'instant à cet ange des excuses de vos soupçons injurieux ; faites-les sur le champ, je vous l'ordonne. »

« Je ne le puis, monsieur, lui répondis-je d'une voix tremblante, parce que je ne suis pas convaincue que les accusations soient fausses. Prenez des informations, et si ce sont des calomnies, alors.... »

La terreur me coupa la parole, en voyant, l'emportement auquel mon père se livra. « Fille ingrate ! s'écria-t-il, d'une voix que l'excès de sa colère rendait presque inintelligible, fille rebelle et insensible, faites à l'instant ce que je



vous commande , ou je vous chasse de la maison paternelle comme une fille désobéissante et maudite. »

Je ne sais comment ces mots horribles ne me privèrent pas du sentiment et de la raison. Le secours du ciel me soutint sans doute , et je lui répondis d'un voix faible et entrecoupée : « Chassez-moi ! chassez la fille de votre Adélaïde ! Privez-la du toit comme de l'amour paternel , parce qu'elle refuse de dire ce qu'elle regarde comme un mensonge , de s'humilier quand elle ne l'a pas mérité. Et sans attendre de réponse , me tournant vers un portrait en pied de ma mère où elle était représentée entourée de ses enfans , et qui depuis sa mort avait toujours été couvert d'un rideau , j'ouvris tout-à-coup le voile qui le couvrait , et me prosternant devant cette image , ô ma mère , m'écriai-je , mère si souvent regrettée plaidez ma cause dans le cœur d'un père , et ne permettez pas qu'il me retire sa tendresse



parce que, suivant les préceptes que vous m'avez enseignés , je refuse de me souiller d'un mensonge. »

Mon pauvre père qui ne s'attendait point à un pareil appel, ne put y résister. Il se laissa tomber sur une chaise, appuya sa tête sur ses mains, et parut vivement agité.

Le bon vieux prêtre qui était entré au commencement de cette scène sans qu'on eût fait attention à lui et qui avait entendu tout ce qui s'était passé , s'approcha de moi en ce moment : « Relevez-vous , ma chère enfant , me dit-il , en s'efforçant de me soutenir ; relevez-vous. L'image de votre bienheureuse mère , de ses chers enfans , vos prières , celles d'une fille chérie , ne peuvent manquer de parler au cœur d'un père. »

A l'instant mon père tressaillit, se leva vivement , s'écria : Adèle ! me tendit les bras , et je m'y précipitai en pleurant.

« De pareilles scènes n'ont pas besoin de témoins ! dit le bon vieillard en jetant un coup-d'œil expressif sur les trois



étrangers. Ils n'avaient guères envie de me laisser maîtresse du champ de bataille, mais il n'osèrent s'opiniâtrer à y rester, ils sortirent d'un air de dépit, et le vieux prêtre en les suivant, entendit Angélique dire à son frère : Quelle scène ! mais elle a été jouée à merveille par la petite. »

Il se passa quelques temps avant que mon père fût en état de parler, et les premiers mots qu'il prononça furent pour me prier de couvrir du rideau un portrait qui rouvrait toutes ses blessures. Je m'empressai de le satisfaire, et il reprit bientôt assez de tranquillité pour essayer de me désabuser sur ce qu'il appelait les calomnies de Delaval. Je convins qu'il n'était pas impossible qu'il eût été trompé par ceux de qui il tenait les informations qu'il nous avait transmises; mais je rejetai avec indignation l'idée qu'il eût voulu nous tromper sciemment, et je soutins qu'il ne méritait aucune des épithètes que mon père lui avait prodiguées.



— « Je le crois, mon enfant, je le crois. La colère m'a emporté trop loin. J'avoue que je n'ai jamais eu la moindre raison pour douter de l'intégrité de Delaval. Ce qui m'a toujours déplu en lui, c'est sa religion, ce sont ses opinions politiques. »

— « N'est-il pas d'accord sur ces deux points avec ces étrangers que vous chérissiez tant ? »

— « Non, non ! pas tout-à-fait. D'abord Mérinville n'est pas catholique. Mais j'avoue que je ne lui crois aucune religion, et je conviens que je ne suis pas fâché qu'il ne vous ait pas plu ; car j'aurais eu quelque regret à voir ma fille épouser un athée déclaré. Quant à madame Duvernis et à sa fille, elles sont pieuses, très-pieuses, et je les ai déjà presque déterminées à embrasser le protestantisme ; et pour leurs opinions politiques, ils en ont tous bien changé depuis les conversations que nous avons eues ensemble à ce sujet. »

« Hélas ! pensais-je, l'enchanteresse et



l'enchanteur ont attaqué mon père du côté où il est le plus vulnérable. Le désir de faire des conversions religieuses et politiques est ce qui l'a perdu ! »

« Je vois, Adèle, continua-t-il, que vous avez d'injuste préventions contre cette femme véritablement aimable, et c'est la faute de Delaval qui a conçu des alarmes ridicules. Il s'est imaginé qu'on avait fait la leçon à Adrienne, qu'on lui avait recommandé de feindre de s'être prise de belle passion pour moi : il a pensé que je serais assez fou pour épouser une enfant. Qu'a-t-il fait ? il a tâché de s'insinuer lui-même dans son cœur, et je sais que lors qu'il se trouvait seul, il n'oubliait rien pour lui faire accroire qu'il l'aimait, et pour s'emparer de toutes ses affections. Je sais qu'Adrienne prend pour de l'amour, le sentiment qu'elle éprouve pour moi ; elle en a même persuadé sa mère. Mais je connais son cœur mieux qu'elles ne le connaissent elles-mêmes. Sans doute elle m'aime, parce que je suis bon et complaisant, et qu'elle



avait un père grondeur et bourru. Mais ce n'est que de l'amitié, et Angélique ainsi qu'Adrienne finiront pas se convaincre que cette prétendue passion n'en est pas une. Cependant elle a empêché le succès que Delaval se promettait. »

— « C'est une erreur, mon père. Soyez bien sûr que Delaval n'a jamais eu aucun projet sur le cœur d'Adrienne. »

— « Laissons cet objet de côté ; toute discussion serait inutile, car c'est un sujet sur lequel aucun de nous ne pourrait changer l'opinion de l'autre. Au surplus je pardonne à Delaval. Il a eu la faiblesse de croire que j'épouserais Adrienne, il a craint que je n'eusse une seconde famille, que vous ne fussiez plus une héritière, et c'est ce qu'il voulait empêcher. »

« Oh ! mon père, m'écriai-je, comme vous jugez mal le plus désintéressé des hommes ! il a souhaité, ardemment souhaité de vous voir contracter un second mariage pour être plus sûr d'obtenir ma main quand je ne serais plus une héritière, et si vous faisiez un choix convenable, il



en serait enchanté. Mais bien certainement il ne peut désirer que vous épousiez Adrienne. »

— « Je suis bien loin de le désirer moi-même, Adèle, soyez en bien sûre. Adrienne est fort inférieure à sa mère; car Angélique malgré la calomnie qui la poursuit est aussi honnête, aussi vertueuse qu'elle est belle. Le fait est certain, malgré les bruits scandaleux qu'a fait courir son séjour dans ce château. »

— « Je ne doute pas qu'elle ne soit vertueuse; si elle ne l'était pas, mon père ne souffrirait pas qu'elle restât sous le même toit que sa fille. Il ne me faut pas d'autre preuve de son innocence sur ce point. »

« Cette confiance en moi n'est que ce que je mérite, mon enfant. Mais je crains que le voisinage ne soit pas si bien disposé. »

— « Cela est possible, et je regrette que mon père s'expose à des soupçons d'une pareille nature. »

— « J'en suis aussi fâché. Mais le



séjour de cette femme charmante dans ma maison m'a procuré tant de consolations, que je ne puis me résoudre à m'en priver. »

— « Mais le soin de votre réputation, mon père, ne doit-il pas marcher avant tout? »

— « Sans doute, et puisque nous en sommes sur ce sujet, Adèle, je vous dirai qu'il dépend de vous en grande partie de faire cesser ces propos calomnieux. Depuis deux mois vous ne sortez plus, vous ne voyez personne; de là on prétend que je vous tiens renfermée, parce que mon intimité avec madame Duvernis vous déplait, et que je crains que vous ne parliez, que vous ne fassiez des plaintes. Je voudrais donc que vous allassiez faire quelques visites chez les voisins, et si vous vouliez prendre Adrienne avec vous, et la traiter en amie, cela ferait taire.... »

— « N'en dites pas plus, mon père : demain matin, je sortirai avec Adrienne. »



« Vous êtes une excellente fille , dit mon père en m'embrassant sur le front, et.... »

Ici nous fûmes interrompus par un message de madame Duvernès qui faisait prier mon père de passer un instant dans son appartement. Il s'y rendit sur-le-champ, après m'avoir dit de l'attendre.

Il ne tarda pas à revenir , et je remarquai qu'il avait l'air fort embarrassé. « Adèle, me dit-il, vous devez me croire quand je vous dis que je ne voudrais pas que vous oubliassiez ce que vous vous devez , plus que je ne voudrais oublier ce que je me dois à moi-même ; que tout ce qui pourrait vous dégrader , me dégraderait moi-même. Par conséquent je ne vous engagerais pas à dire à Angélique que vous êtes fâchée de ce qui s'est passé , et que vous n'avez parlé comme vous l'avez fait que par ressentiment de la manière dont j'avais parlé de Delaval, si je pensais que votre dignité fût compromise le moins du monde, en agissant ainsi. »



« Mon père, lui dis-je, après un moment de réflexion, et d'un ton fort ému, je vous en conjure, ne me demandez pas le seul sacrifice que je ne puis vous faire. Je sacrifierais tout à vos désirs excepté la vérité, et le respect que je me dois à moi-même et dont vous m'avez toujours donné l'exemple. Je ne puis faire d'excuses à madame Duvernis, parce que je ne crois pas lui en devoir; je pense que c'est elle qui m'en doit au contraire, pour avoir tant de fois nui dans votre esprit à mon cher Delaval.

Avant que mon père eût pu me répondre, madame Duvernis entra dans la chambre, et comme si elle eût entendu ce que je venais de dire, elle me fit d'un ton moitié riant, moitié sérieux, mais d'un air amical, des excuses de ce qui s'était passé, et me témoigna le désir de vivre en bonne intelligence. Par égard pour mon père, je saisis la branche d'olivier qu'elle me présentait, nous nous serrâmes la main, et la paix fût rétablie. Adrienne vint nous rejoindre,



nous parlâmes des visites que nous devions faire le lendemain, et elle en parut plus enchantée que l'occasion ne semblait l'exiger.

La soirée se passa assez bien. Madame Duvernais avait vu par l'émotion que la scène du matin avait causée à mon père, et par la tendresse qu'il m'avait témoignée, que son empire n'était pas encore assez fermement établi pour la dispenser d'avoir des ménagemens envers moi. Elle commençait d'ailleurs à s'apercevoir que son projet de dominer mon père par le moyen de sa fille était à-peu-près manqué, et déjà elle avait recours à d'autres plans.

Mon amour-propre, peut-être pourrais-je dire mon amour filial, fut pourtant encore blessé ce soir par mon père, comme il l'avait déjà été en plusieurs occasions semblables. Autrefois il aimait à m'entendre chanter et jouer de la guitare, il m'encourageait par ses louanges, et me donnait des avis dont je tâchais de profiter. Maintenant je ne pouvais ni



chanter, ni jouer à son gré, il comparait ma voix et mon exécution avec celle de madame Duvernis, me disait qu'il fallait prendre des leçons d'elle et m'efforcer d'en approcher, et je me trouvais avoir ainsi perdu un des moyens de contribuer à l'amusement de mon père.

Le lendemain matin j'allai en voiture avec Adrienne faire quelques visites dans le voisinage. Mais après avoir fait annoncer nos noms à la porte, partout le domestique venait nous dire pour toute réponse : « Ma maîtresse recevra miss Falkland avec bien du plaisir, mais elle est indisposée et ne peut voir d'étranger. » J'étais obligée de laisser Adrienne dans la voiture, et quand j'entrais dans le salon, j'y trouvais souvent nombreuse compagnie, et pas une trace d'indisposition.

Une dame plus communicative que les autres, me dit qu'elle était enchantée de voir que je n'étais pas encore tout-à-fait sous les verroux, et que l'officier commandant de mon père (cette mal-



heureuse Française dont il faisait sa société) ne m'eût pas entièrement interdit de voir la bonne compagnie, jouissance dont elle s'était privée par sa conduite.

Je fus d'abord trop confuse, trop choquée, trop indignée, pour pouvoir répliquer, mais quand je repris mon sang-froid; ma tendresse filiale me donna la force de répondre avec énergie à une imputation calomnieuse pour un père aussi chéri que révéré; j'assurai cette dame que de tels bruits étaient injurieux à madame Duvernis, que j'étais convaincue qu'elle n'avait rien à se reprocher, et que s'il en était autrement, mon père avait trop de délicatesse pour souffrir que sa fille vécût avec une femme suspecte; que j'étais sûre au contraire qu'il la regardait comme un des êtres les plus irréprochables qui pussent exister, et qu'il n'avait pour elle que des sentimens que peut avouer la vertu la plus sévère.

— « Mais vous conviendrez que les



apparences sont contre eux, et qu'elles justifient les propos qu'on tient dans le monde. »

— « Souvenez-vous, madame, que la fille de madame Duvernais est avec sa mère, et qu'elles sont toutes deux sous la protection du frère de cette dame. »

— « Oui, mais quel est ce frère? un homme perdu de réputation, qui n'oserait se montrer dans son pays. Non, non, ma chère Adélaïde, les apparences parlent, elles parlent fortement. »

Que pouvais-je répondre? je parlai de choses indifférentes, et j'abrégeai autant qu'il me fut possible, une visite qui m'exposait à entendre des observations si désagréables sur un père dont la réputation et les vertus étaient sacrées à mes yeux, et que je connaissais incapable de concevoir une passion criminelle pour la femme d'un autre.

C'était heureusement ma dernière visite. Quand je me retirai, la même dame en me faisant ses adieux me fit ses excuses de n'avoir pas reçu made-



moiselle Duvernais , en me disant que je devais sentir qu'on ne pouvait recevoir la fille d'une femme qui se montrait sous un jour au moins si équivoque.

Lorsque rejoignis Adrienne, je trouvai un jeune homme d'une fort jolie figure assis près d'elle dans la voiture. Elle me le présenta d'un air un peu embarrassé, sous le nom de M. Desborough ; elle me dit que sa famille avait fait la traversée avec lui sur le même bâtiment, et qu'ils avaient fait route ensemble jusqu'à Londres.

Je trouvais fort étrange que personne n'eût jamais prononcé le nom du jeune homme, et tandis que je réfléchissais si je devais l'inviter à nous accompagner au château, il baisa la main d'Adrienne et disparut.

« Votre dernière visite a été bien courte, me dit Adrienne. »

Cette observation me surprit, car elle avait été fort longue, et je ne pus m'empêcher de répliquer. « La compagnie que vous aviez en a sans doute abrégé la



durée pour vous, car c'est la plus longue que j'aie faite. »

Elle rougit et changea de conversation.

Pendant que nous retournions au château, je crus voir plusieurs fois des traces d'inquiétudes sur le visage d'Adrienne; on aurait dit qu'elle voulait entamer quelque sujet intéressant pour elle, et qu'elle n'en avait pas le courage. Comme je craignais qu'elle n'eût envie de me prier de ne point parler du jeune Desborough, je redoublai d'efforts pour entretenir la conversation afin de ne pas lui laisser le temps de se préparer à entrer en matière, et je me trouvais fort heureuse quand nous arrivâmes, d'avoir échappé au danger d'une telle demande.

Nous venions à peine d'entrer, que mon père me fit dire de passer dans sa bibliothèque, et il m'ordonna de lui raconter en détail et sans rien lui déguiser tout ce qui s'était passé dans chacune de mes visites. Je lui obéis en ménageant



sa délicatesse autant que je le pus sans blesser la vérité.

Le refus général qu'on m'avait fait de recevoir Adrienne, le remplit d'étonnement et d'indignation, plus encore à cause de madame Duvernais que pour lui-même. Mais quand je fus forcée d'avouer que j'avais eu à défendre sa propre réputation injuriée, je vis que cette circonstance faisait une blessure profonde à son amour-propre, et qu'il sentait vivement combien il était humiliant pour un père d'avoir besoin pour défendre son honneur, de tous les efforts de sa propre fille.

A mon grand soulagement cependant, il convint qu'il était nécessaire de ménager les apparences, et que puisque la présence de son frère et de sa fille ne paraissaient pas aux yeux du monde une sauve-garde suffisante pour l'honneur de madame Duvernais, il était à propos, à moins qu'on ne trouvât une dame respectable et d'un âge mûr pour résider au château, qu'elle allât se loger



avec sa famille dans une maison peu éloignée, afin qu'on pût continuer à se voir tous les jours. Je n'osai pas lui dire que le seul moyen de faire taire la calomnie, serait de les faire repartir pour Londres.

Je ne vis ni Mérinville ni madame Duvernis avant le dîner; le dépit de celle-ci en apprenant que sa fille n'avait été reçue nulle part avait laissé sur sa figure des traces qui furent très-visibles pour moi, quoiqu'elle s'efforçât de les dérober à l'aide du sourire charmant dont elle avait toujours soin de se parer en présence de mon père. Mais de même qu'une fêlure dans l'émail laisse apercevoir la couleur de la pâte qui compose l'intérieure de la porcelaine, de même les sourcils froncés et les yeux étincelans d'Angélique, quand elle n'adressait pas la parole à mon père, laissaient voir la fureur sous le vernis des graces dont elle savait toujours se parer.

Elle me fit pourtant quelques ques-



tions sur nos courses de la matinée, et il était évident qu'elle aurait désiré que j'eusse guéri les blessures de son amour-propre, en imaginant quelque prétexte spécieux pour justifier le refus qu'on avait fait partout de recevoir Adrienne. Mais moi qui n'avais pas outragé la vérité pour le meilleur de mes amis, je ne pouvais être tentée de le faire pour plaire à une femme que j'avais le droit de regarder comme mon ennemie.

Elle prit alors le parti de se donner à elle-même les consolations que je lui refusais.

« Je n'ai été nullement surprise, dit-elle, qu'Adrienne n'ait été reçue nulle part ce matin. Il n'était pas naturel que la fille fût accueillie par des gens à qui la mère n'a pas daigné rendre une visite. Mais la pauvre enfant a dû biens'ennuyer, miss Falkland, pendant qu'elle restait à vous attendre dans la voiture? »

« Pas toujours, madame, lui répondis-je; le temps lui a quelquefois paru



assez court, et en finissant ma dernière visite, je l'ai trouvée en agréable compagnie.

« Vraiment ! reprit la mère en jetant sur sa fille un regard de surprise, d'inquiétude et de colère ; elle ne m'en a rien dit. Et qui donc pouvait être avec vous, mademoiselle ? »

Adrienne ne répondit point.

— « Aurez-vous la bonté de me le dire, miss Falkland ? »

— « C'était un fort beau jeune homme, un M. Desborough, votre compagnon de voyage, à ce que je crois. »

Si les regards pouvaient anéantir, ceux de son oncle et de sa tante auraient anéanti Adrienne. Son air semblait pourtant annoncer une sorte d'assurance mêlée de confusion que je ne pouvais expliquer ; mais comme mon père, qui avait quitté la salle à manger avant que cette conversation commençât, entra en ce moment, la sérénité reparut sur tous les visages, et Adrienne, comme pour faire sa paix avec sa mère,



alla s'asseoir, comme elle le faisait souvent, sur un coin de la chaise de mon père, et fit toutes ses minauderies ordinaires pour donner cours à la fable de son amour pour lui.

Mais un événement qui arriva la nuit suivante donna une preuve assez évidente du défaut de principes et de l'hypocrisie de la mère et de la fille, quoiqu'elle ne pût encore ouvrir les yeux de mon père; car tandis que madame Duvernais persistait vainement à tâcher de le convaincre qu'Adrienne était éprise de lui, celle-ci, tout en paraissant agir comme le désirait sa mère, suivait les conseils d'une véritable passion dont sa mère était instruite et qu'elle désapprouvait, et elle disparut pendant la nuit avec M. Desborough, suivant le projet qu'ils en avaient formé, et pour l'exécution duquel il l'avait avertie la veille que tout était préparé.

On ne s'aperçut de son absence que le lendemain matin, et le désespoir de la mère, quoique justement punie de sa



duplicité par celle de sa fille , était véritablement pénible à voir. Je ne pus m'empêcher d'approuver l'intérêt que mon père témoigna prendre à son chagrin. Il ne put cependant résister au besoin de lui dire avec une sorte de triomphe : « Eh bien, ne vous avais-je pas dit qu'elle ne m'aimait point ? » L'idée que madame Duvernis avait voulu le tromper à cet égard , ne se présenta seulement point à son esprit ; car son caractère plein de noblesse et de franchise ne pouvait s'abaisser au soupçon.

La détresse d'Angélique n'avait pas seulement pour cause le chagrin de voir entièrement détruit le premier de ses projets sur mon père , quoique depuis quelque temps elle doutât de sa réussite ; elle craignait encore que Desborough n'eût pas dessein d'épouser Adrienne. Tandis que mon père et Mérinville étaient partis pour courir après les fugitifs, la vue d'une mère désespérée m'attendrit au point de me faire oublier tous mes griefs contre elle, et je lui pro-



diguai tous les soins et toutes les consolations qui étaient en mon pouvoir, jusqu'à ce qu'elle eût reçu une lettre qui lui annonçait le mariage de sa fille. Alors son affliction commença à se modérer, et elle aurait eu tort d'en conserver une bien grande; car quoique Desborough ne fût pas riche, il suivait une profession honorable et lucrative, était d'une naissance honnête, et je la trouvais plus heureuse qu'elle n'avait mérité de l'être par sa conduite, et qu'elle n'avait droit de l'espérer.

Après le retour de mon père et de Mérinville, celui-ci nous informa qu'il se trouvait obligé d'aller à Londres pour quelques semaines, et que les convenances ne permettant pas à sa sœur de rester sans lui au château, il serait nécessaire qu'elle le suivît.

Mon père ne pouvait s'aveugler assez sur le décorum pour ne pas admettre la nécessité du départ de la sœur en pareil cas, et il dit au marquis, avec un air de regret pénible, « S'il faut absolu-



ment que vous alliez à Londres, mon cher Mérinville, je sens, je reconnais qu'il est indispensable qu'Angélique vous y accompagne. »

O mon digne, mon tendre père ! comme je fus fière d'être votre fille en voyant la victoire que vous remportiez sur vous-même en ce moment ! Mais je remarquai que la sœur et le frère parurent déconcertés. Ils ne s'attendaient probablement pas à un consentement si prompt ; ils craignirent que l'influence d'Angélique ne fût sur son déclin, et ils eurent dans la soirée une longue conférence tête à tête.

On ne parla plus du départ projeté que dans la soirée du jour suivant. Il fut fixé à la fin de la semaine, et je me retirai dans mon appartement en rendant des actions de grâces à la Providence qui allait, au moins pour quelque temps, me délivrer des ennemis de mon repos domestique.

La journée du lendemain avait été



très-chaude , et le bon vieux prêtre, dont la santé s'affaiblissait chaque jour, s'était trouvé fort mal. Un orage qui avait eu lieu pendant la soirée n'avait pas rafraîchi l'atmosphère, et la chaleur était encore étouffante pendant la nuit. Ne me sentant pas de dispositions au sommeil, j'étais à lire dans ma chambre quand j'entendis frapper doucement à ma porte. Je tressaillis; l'horloge venait de sonner deux heures; tout le monde devait être couché dans le château, et je ne concevais pas qui pouvait venir frapper à ma porte à une pareille heure. Je crus d'abord m'être trompée, et je prêtai une oreille attentive pour écouter si le même bruit se ferait entendre une seconde fois. On frappa de nouveau, et ce dernier coup fut suivi d'une espèce de gémissement. Quoiqu'effrayée, et ne sachant à quoi je devais m'attendre, j'eus le courage d'ouvrir ma porte, et je vis le bon vieillard pâle, défiguré, ayant surtout les traits l'empreinte de la mort,



et jetant sur moi un regard d'horreur et de compassion.

« Ma chère enfant , me dit-il , je suis mourant.... Je n'ai pas un instant à perdre.... ; mais j'espère vivre assez pour vous dire.... J'ai entendu par hasard.... »

A ces mots la parole lui manqua , ses jambes refusaient de le soutenir , et je n'eus que le temps de le faire asseoir sur mon lit. « Homme criminel , dit-il alors ! femme encore plus coupable ! » Ici une convulsion le saisit ; ses lèvres s'agitaient encore , mais sans pouvoir articuler , et je prévis que ses derniers instans approchaient. Il tournait les yeux vers un coin de ma chambre , en soulevant sa main pour l'avancer du même côté. Je compris ce qu'il désirait , et j'allai lui chercher un petit crucifix qui était sur mon oratoire ; il le prit d'une main tremblante , le porta à ses lèvres , leva les yeux au ciel , et les ferma pour jamais.

Bien des années se sont écoulées depuis ce temps , bien des événemens ont



agité ma vie , mais jamais je n'oublierai l'impression terrible , l'agonie douloureuse que j'éprouvai en ce moment.

Mes sens m'abandonnèrent , et je tombai sans mouvement sur le corps de l'être dont le souvenir était si intimement lié avec tout ce que j'avais aimé dans mon enfance , et que je chérissais lui-même bien tendrement. Quand je revins à moi , je ne pouvais me persuader qu'il n'existât plus ; je l'appelais , je le conjurais de me répondre ; mais quand mes regards se portèrent sur ses yeux fixes et éteints , je ne pus plus douter de l'affreuse vérité , et je poussai des cris perçans qui rentirent dans toute la maison.

Mon père fut le premier qui accourut à mes cris , et il fut presque muet d'étonnement et de terreur en voyant sur le lit de sa fille le corps inanimé d'un être qu'il révérait , et cette fille poussant toujours des cris de manière à faire craindre que sa raison ne fût égarée.

Les soins et les caresses de mon père



parvinrent enfin à calmer un peu mon agitation ; mais je fus encore quelque temps incapable de lui faire le détail d'une scène si étrange, si soudaine et si déchirante.

Il fallait un motif bien puissant pour déterminer ce digne vieillard, au moment même où il sentait la main de la mort s'appesantir sur lui, à venir au milieu de la nuit me chercher dans mon appartement ; il fallait qu'il regardât comme bien important ce qu'il avait à m'apprendre, et qu'il fût bien convaincu que le lendemain matin il serait privé du pouvoir de m'en instruire. Mais qu'avait-il donc vu ? qu'avait-il entendu ? n'était-il pas évident que c'était de Mérinville et de sa sœur qu'il avait voulu me parler ?

Je savais que tous les soirs, et souvent même pendant la nuit quand le sommeil refusait de fermer ses yeux, il se rendait dans la chapelle qui était dans le jardin, pour y offrir à Dieu d'hum-



bles prières. Lorsque j'eus repris assez de sang-froid pour réfléchir, je m'imaginai que le frère et la sœur, profitant de l'obscurité pour tramer quelques complots contre mon père et contre moi en se promenant dans le jardin, avaient pu être surpris par l'orage, et chercher un abri dans la chapelle, où les ténèbres ne leur permettant pas d'apercevoir le témoin qui s'y trouvait, ils avaient continué leur conversation, et dévoilé sans le vouloir le fond de leur ame.

Ce n'était pourtant qu'une conjecture. L'œil humain ne pouvait percer ce mystère. Pourquoi était-il venu me trouver? qu'avait-il entendu? C'est ce qu'on ne saura qu'en ce jour redoutable qui révélera le secret de tous les cœurs. Cependant ce qui paraît prouver que je ne me trompais pas, c'est qu'on trouva le lendemain un bracelet de madame Duvernais dans la chapelle, ce qui démontrait qu'elle y était entrée dans la soirée, puis-



que je les lui avais vus toute la journée. Jen'osai pas faire part de mes soupçons à mon père, et madame Duvernais attribua tout ce qu'avait dit le vieillard à un délire complet causé sans doute par les approches de la mort.

Je remarquai fort bien cependant que son frère et elle avaient apporté la plus grande attention au récit que j'avais fait à mon père; ils semblaient inquiets et craindre que je n'eusse pas encore dit tout ce que j'avais appris. Si j'avais pu me croire autorisée à m'écarter de la vérité en quelque occasion que ce fût, je me serais amusée de leur inquiétude, et j'aurais effrayé leur conscience coupable en leur faisant accroire qu'il me restait encore à dire des choses que je ne voulais pas répéter en leur présence; mais quand mon père me demanda solennellement si le bon prêtre ne m'en avait pas dit davantage, jel'assurai que la mort l'avait empêché de se mieux expliquer. Cette assurance dissipa le nuage qui couvrait le front de Méryville et de



sa sœur, et ils reprirent toute leur sérénité.

Je ne m'arrêterai pas à décrire les divers sentimens qui m'agitèrent les jours suivans ; le regret de la perte d'un ancien et véritable ami, une crainte vague pour mon père et pour moi, une inquiétude sans objet déterminé, éveillée par des paroles qui semblaient m'annoncer quelque danger sans m'en apprendre la nature, ni me donner les moyens de l'éviter. Je n'essayerai pas davantage de peindre mes angoisses lorsque je suivis jusqu'à leur dernière demeure les restes du plus ancien ami de ma mère. Quand je vis couvrir de terre cet être respectable, je crus assister une seconde fois aux funérailles de ma mère et de ses enfans, je crus voir se rompre le dernier fil qui m'attachait à la vie.

Mais une juste confiance dans la bonté protectrice de la main divine qui m'envoyait ces afflictions, me donna la force de les supporter.

J'ai déjà parlé des soupçons que j'avais



conçus; ils étaient sur le point de se confirmer de la manière la plus triste. Deux jours après la mort de mon respectable ami, le marquis reçut une lettre, tandis que nous étions tous réunis après le déjeuner. En la lisant, il tressaillit, parut vivement agité, et sortit en faisant signe à mon père de le suivre. Comme je m'attendais à chaque instant à voir éclater quelque intrigue, quelque stratagème, je jetai sur madame Duvernais des regards soupçonneux, tandis qu'elle s'occupait à respirer des sels, et paraissait prête à s'évanouir, quoiqu'elle ne changeât pas de couleur, en disant qu'elle tremblait qu'il ne fût arrivé quelque malheur à sa pauvre Adrienne. Je ne pouvais hasarder aucune conjecture et j'attendais avec impatience le retour de mon père et du marquis.

Mon père revint seul. Il semblait fort ému, mais j'aurais été très-embarrassée de dire si son émotion était produite par la compassion ou par le plaisir. Il



s'approcha de madame Duvernis. Venez, chère Angélique, lui dit-il, venez, il faut que je vous conduise près de votre frère, et ils sortirent tous deux.

Toujours occupée des paroles mystérieuse du bon vieux prêtre, je me figurai sur-le-champ qu'elles pouvaient avoir rapport à cette lettre, et qu'il allait en résulter quelque événement funeste à mon repos, et au bonheur de mon père. Je me retirai dans ma chambre, et me prosternant devant le dieu dont l'oreille est toujours ouverte aux humbles prières, je le suppliai de me donner la force et le courage dont j'aurais besoin pour supporter les nouvelles épreuves qui pouvaient m'être réservées.

Après avoir accompli ce devoir, je retournai dans le salon, l'esprit plus tranquille et le cœur résigné.

Mon père y était déjà; il avait l'air pensif, et se promenait la tête penchée, sans avoir l'air de faire attention à ce qui se passait autour de lui. Il entendit



pourtant le bruit que je fis en fermant la porte, leva les yeux, m'aperçut et s'avança vers moi.

« Adèle, me dit-il, le mari de la pauvre Angélique est mort. »

« Cette nouvelle ne me surprend pas, répondis-je froidement. Est-ce une grande perte pour elle? »

— « Une perte? en vérité, je ne sais trop que vous en dire. Cependant vous devez bien juger qu'elle n'a pu apprendre une telle nouvelle sans une grande émotion. Elle est accablée; elle désire ne voir que son frère en ce moment. »

— « Soyez bien sûr, monsieur, que je n'irai pas la troubler dans son affliction. »

Je m'imagine que je prononçai ces mots avec un peu d'ironie; car je vis mon père froncer le sourcil et me regarder d'un air d'humeur. Il ne me dit rien de plus, et désirant ne pas parler plus long-temps d'une femme à qui je ne pouvais accorder ni amitié, ni estime, ni confiance, je pris un livre, et il en



fit autant. Je vis pourtant qu'il ne s'occupait pas de sa lecture plus que je ne songeais à la mienne. Et comment aurais-je pu y songer? j'étais convaincue que je touchais à la crise qui allait décider de la destinée de mon père, et que tout mon bonheur domestique allait s'évanouir pour jamais. Peu importait que la nouvelle que je venais d'apprendre fût fausse ou véritable; mais je ne pouvais la regarder que comme une imposture; j'entendais encore retentir à mes oreilles la dernière exclamation de mon vieil ami: « *homme coupable ! femme encore plus criminelle !* » Je le voyais chercher encore à s'exprimer, quand le froid de la mort glaçait déjà sa langue, et je ne pouvais croire que Duvernis n'existât plus. Je soupçonnai que le bon prêtre avait entendu le frère et la sœur concerter un plan pour qu'elle pût épouser mon père, puisque le mariage projeté avec Adrienne ne pouvait plus avoir lieu, et qu'on n'avait pas eu beaucoup de peine à déterminer Duvernis lui-même



qui, d'après les renseignemens donnés à Delaval, ne valait pas mieux que son beau-frère, à se prêter à l'exécution de ce nouveau plan en lui promettant une somme d'argent pour prix de sa complaisance.

Rien ne pouvait me prouver la vérité de cette conjecture; mais j'étais convaincue que je ne me trompais point. Ma conviction était fondée sur la confiance que j'avais dans les informations qu'avait prises Delaval, et sur mes propres observations qui m'assuraient que madame Duvernis était une intrigante consommée, une véritable *aventurière*.

Mais si mes soupçons étaient justes, il me restait une lueur d'espérance, il restait à mon père une planche pour se sauver au jour du naufrage. Si Duvernis n'était véritablement pas mort, et qu'elle osât épouser mon père, ce mariage était nul, et l'existence du véritable mari venant à se découvrir un jour, mon père pourrait se délivrer des chaînes dont il serait chargé et dont il ne tarde-



rait pas à reconnaître la pesanteur. Mais en attendant, sa fortune pouvait être dissipée, son bonheur détruit. On peut bien juger que tandis que de pareilles réflexions se succédaient dans mon esprit, il n'existait pas de livre assez intéressant pour captiver mon attention.

La belle veuve ne reparut pas de la soirée; mais mon père eut la permission de l'aller voir dans son appartement et ne manqua pas d'en profiter. Ne me sentant pas disposée à rester tête-à-tête avec Mérinville qui était venu officieusement s'asseoir près de moi, je me retirai dans ma chambre.

Le lendemain madame Duvernais fit prier mon père par le marquis de lui permettre de se servir de sa voiture dans la matinée pour quelques courses qu'elle avait à faire avec son frère. On juge bien que cette demande n'éprouva aucune difficulté, quoique mon père eût préféré qu'elle l'eût choisi pour l'escorter.

Leur absence dura plusieurs heures. Quand ils rentrèrent, Angélique appuyée



sur le bras de mon père, qui avait couru à sa rencontre dès qu'il avait entendu la voiture, voulut bien consentir à entrer dans le salon. C'était la première fois qu'elle me voyait depuis qu'elle avait reçu la fatale nouvelle ; elle prit un air grave et sérieux et semblait attendre de moi un compliment de condoléance , mais je n'étais pas assez hypocrite pour lui exprimer ce que je n'éprouvais pas, et je me bornai à lui demander si elle désirait quelques rafraîchissemens.

« Vous avez été absens bien longtemps ! dit mon père. »

« Nous avons été , dit le marquis en prenant un air d'importance et de dignité , chercher une maison pour ma sœur. Angélique ne veut point aller à Londres dans les premiers mois de son veuvage , et vous sentez qu'en mon absence, les convenances permettent moins que jamais qu'elle reste ici. »

« Cela est vrai ! vous avez raison , dit mon père d'un ton qui prouvait combien cette résolution le contrariait ; quoiqu'il



ne pût la désapprouver. Mais j'espère que vous n'allez pas vous loger bien loin? »

« Oh ! non , répondit madame Duvernis avec un son de voix d'une douceur enchanteresse , que moi-même je ne pouvais jamais entendre sans admiration ; après avoir bien cherché , nous avons trouvé une jolie habitation à quatre milles d'ici. »

« Quatre milles ! s'écria mon père. C'est trop loin ! mais j'espère qu'au retour du marquis , vous ne verrez pas d'inconvenient à revenir ici? »

« Nous parlerons de cela à une époque plus éloignée , répondit-elle en baissant les yeux avec modestie , pour augmenter le respect que mon père avait conçu pour elle , et en même-temps un amour qui n'étant plus retenu par la sévérité des principes , ne pouvait , d'après tous ses calculs , tarder long-temps à se déclarer ouvertement. Malgré ses précautions , je surpris quelques coups d'œil qu'elle lançait de temps-en-temps sur



moi d'un air de triomphe, et qui semblaient me dire : je puis maintenant te braver ! »

En dépit de ses scrupules et de son attention pour le décorum, elle resta au château jusqu'à ce qu'elle eût reçu de Londres ses vêtemens de deuil, et ce nouveau costume ne sembla qu'ajouter encore à ses grâces et à ses charmes. J'étais forcée de les admirer moi-même, malgré le dégoût et l'éloignement qu'elle m'inspirait, et il m'était impossible de ne pas excuser dans mon père les sentimens qu'il éprouvait.

Enfin Angélique et Mérinville qui avait différé son voyage de quelques jours à cause de sa sœur, partirent pour leur nouvelle demeure, et je me trouvai soulagée momentanément de n'avoir plus sous les yeux des gens dont la présence m'était insupportable. Mais je ne prévoyais déjà que trop l'instant où ils rentreraient au château, et sans doute pour ne plus en sortir.

Mais tandis que je goûtais un instant



de plaisir, mon père était dans la désolation. L'artificieuse Angélique voulant irriter la passion de M. Falkland par une courte absence, lui refusa sa porte pendant quinze jours, et le pria même de ne pas s'y présenter pour avoir de ses nouvelles.

Il en résulta que mon père ne pouvant la voir, lui écrivait tous les jours, lui envoyait tous les jours des volailles, du gibier, toutes sortes de provisions, et que je n'étais occupée qu'à lui faire préparer des friandises de toute espèce qui pussent lui rendre l'appétit qu'elle prétendait avoir perdu. Mais quand la soirée arrivait, et que la longue lettre était partie avec les présents qui l'accompagnaient, mon père devenait triste et mélancolique jusqu'au lendemain, n'ayant plus rien à faire pour l'objet de toutes ses pensées.

« Prenez votre guitare, Adèle, me dit-il un soir, et chantez-moi ce petit air vénitien que vous savez que j'aime tant.



Depuis long-temps il ne m'avait fait une pareille demande. J'obéis avec répugnance , persuadée d'avance que je ne pourrais le contenter , et je ne me trompais point.

« Adèle , me dit-il dès que j'eus fini de chanter , ce n'est pas ainsi qu'Angélique le chante. Il est étonnant qu'après le lui avoir entendu répéter si souvent, vous n'ayez pas mieux saisi sa manière ! »

« Je le chante, répondis-je, les larmes aux yeux , comme ma pauvre mère me l'a appris, et je vous ai entendu faire l'éloge de la manière dont elle le chantait. »

« Croyez-vous ? dit-il d'un air un peu confus : cela est possible. Oui , je le crois. Mais alors je n'avais pas entendu Angélique. »

Plût au ciel que vous ne l'eussiez jamais entendue ! pensai-je. Et il m'échappa un soupir involontaire ; mon père soupira aussi. Mais ce soupir était-il accordé au souvenir de celle qu'il avait



aimée, ou au regret de l'absence de celle qu'il aimait ? C'est ce que je ne puis déterminer.

« Vous voyez, Adèle, me dit-il après quelques instans de silence, combien madame Duvernais est délicate sur les convenances, malgré les cruelles calomnies dont elle a été l'objet. »

— « Quelle preuve en a-t-elle donné, monsieur ? »

— « En quittant ma maison, dans la circonstance où elle se trouve, et en refusant de me recevoir chez elle. »

— « Elle a refusé de vous recevoir ! (j'ignorais encore cette circonstance) et combien de temps durera cette défense ? »

— « Quinze jours sont le terme prescrit à mon exil. »

— « Les convenances n'exigent donc pas de bien longs sacrifices ! son frère sera-t-il de retour à cette époque ? »

— « Oui.... c'est-à-dire.... je le crois.... cela est probable Mais je vois Adèle,



que quoique Angélique puisse faire, jamais elle n'obtiendra votre approbation. »

— « Pardonnez-moi, monsieur; mais il m'est impossible d'accorder des éloges quand je ne les crois pas mérités. Quant à son départ je crois qu'il ne fera que nuire davantage à sa réputation : quand elle habitait votre maison, elle vivait avec votre fille, et il n'y avait que vos ennemis, vos ennemis politiques j'entends, qui pussent croire qu'elle était pour vous autre chose qu'une amie. Mais aujourd'hui ils regarderont ce qui n'était qu'un soupçon comme une certitude, et ils diront que vous avez voulu l'éloigner, la placer à quelque distance de moi, parce que vos liaisons n'étaient pas honorables.

« Cela est pourtant vrai ! dit mon père en se levant, et en se promenant en long et en large dans le salon, d'un air agité. Très-vrai ! Oui, oui sa réputation a souffert, elle souffre encore,



cela rend encore plus pressante la nécessité de.... »

Il prit son chapeau, sortit de l'appartement, et je le vis entrer dans le jardin et s'y promener à grand pas.

Le terme de son exil expira enfin, et alors il passa toutes les journées chez madame Duvernis. Je recevais quelquefois des invitations de la part des familles de notre voisinage; mais je n'osais en accepter aucune, de peur d'entendre sur la conduite de mon père des réflexions qu'il ne convenait pas à sa fille d'écouter.

Je souffris à cette époque de nouvelles afflictions que je n'avais pas prévues. L'absence de Delaval, l'ordre formel de mon père de ne songer à l'épouser de ma vie, et de n'entretenir aucune correspondance avec lui, suffisaient déjà pour me plonger dans la tristesse; mais j'avais en perspective un malheur non moins grand, le mariage de mon père avec une femme indigne de lui, et pour qu'il ne



manquât rien à mes souffrances , mon père ne revenait jamais de chez madame Duvernis sans me faire une leçon sur l'économie domestique, et sur la manière de tenir une maison; me disant qu'elle avait été étrangement surprise en apprenant la somme énorme qui se dépensait chaque année dans la nôtre ; qu'elle l'avait assuré qu'il devait y avoir quelque grand vice intérieur, et qu'il était pillé par ses domestiques faute de *surveillance* convenable. « Je désirerais vraiment, Adèle, me dit-il un jour, que vous voulussiez bien veiller un peu à tous ces détails. »

— « Un peu, monsieur ? j'y veille beaucoup. »

— « Alors c'est sans grande utilité. »

— « Vous pensiez différemment autrefois, monsieur ; lui dis-je en versant des larmes, mais rien de ce que je fais ne peut plus vous plaire. Et comment cette Française, ajoutai-je avec quelque chaleur, sait-elle de quelle manière on doit gouverner en Angleterre une maison



comme celle de mon père? où peut-elle l'avoir appris?»

— « Vous êtes bien vive, Adèle; je ne reconnais plus votre caractère. »

— « C'est qu'il a été mis à de trop rudes épreuves! m'écriai-je, et craignant de sortir des bornes que je ne voulais pas franchir, je courus me réfugier dans mon appartement.

Je ne cherche pas à justifier cet emportement, mais sans compter la perte de mon cher Delaval, tout ce que je souffrais journellement le rendait peut-être excusable.

Angélique était veuve depuis six semaines quand le marquis revint chez elle. Peu de jours après, mon père m'annonça qu'il allait passer à Londres une semaine ou deux. Il me conseilla d'aller passer ce temps chez quelqu'une de mes amies. « Ce n'est pas ajouta-t-il en me regardant fixement comme pour lire dans mes yeux, que je craigne que vous ne profitiez de mon absence pour fuir



avec Delaval , ni même pour le recevoir ici. »

« Est-il quelqu'un qui ose le penser ? m'écriai-je avec indignation. L'éducation que j'ai reçue peut-elle inspirer de pareilles craintes ? croit-on que ma vertueuse mère ait pu former une Adrienne ? »

J'avais tort , j'en conviens ; mais j'eus le bon esprit de le reconnaître sur-le-champ , et je demandai pardon à mon père d'un emportement auquel je ne m'étais livrée que par suite de l'indignation que devait m'inspirer l'idée qu'on pouvait me soupçonner d'une action semblable. Mais mon repentir fut inutile, et il se retira en silence et d'un air mécontent.

Il partit le lendemain à six heures du matin. Je m'étais levée pour lui faire mes adieux , et sa main était brûlante comme s'il eût eu la fièvre.

« Quand puis-je espérer de vous revoir , mon père ? »



— « Je ne sais , je ne puis le dire , je vous l'écrirai. Et me faisant un signe de tête ; il partit sans avoir l'air de songer davantage à moi. »

Les quinze jours que dura l'absence de mon père , et la solitude où je me trouvais , ne furent pas je crois , sans fruit pour moi. Je fortifiai mon esprit par la lecture et la réflexion , et par des conversations avec un digne prêtre qui , depuis la mort de mon ancien ami , venait remplir au château les saintes fonctions de son ministère. Il était attaché à une famille catholique qui demeurait à peu de distance , et avec laquelle il résidait. Ses ouailles au château étaient en petit nombre ; car il ne s'y trouvait de catholiques que ma femme-de-chambre et moi , et les domestiques des étrangers. Angélique avait sacrifié ses opinions religieuses au desir de plaire à mon père , et depuis quelque temps elle ne paraissait plus à la chapelle. J'étais donc la seule de la famille à qui la présence de ce digne ecclésiastique fût agréable , et



rarement on l'engageait à rester. Mais alors je trouvai sa société précieuse, et il voulut bien passer une semaine entière avec moi. Sa pitié sincère me prodigua des consolations et m'inspira du courage, tandis que la variété de ses connaissances faisait diversion à mes chagrins. Le père Anselme était Français; il avait été lié avec ses illustres compatriotes Bossuet, Arnauld, Bourdaloue; en lisant avec lui leurs ouvrages, j'oubliais les malheurs que je souffrais et ceux que j'avais à craindre, et j'acquerrais la conviction qu'il est peu d'afflictions que l'occupation d'esprit ne puisse soulager.

Son départ me rendit à la solitude et à la tristesse; bientôt une lettre de mon père en m'annonçant son retour, me chargea de faire préparer un appartement au château pour M. Desborough et son épouse qu'il avait eu le bonheur de réconcilier avec sa mère et son oncle et qui devaient revenir avec eux.

J'exécutai cet ordre, et le lendemain toute la compagnie arriva un peu avant



l'heure du dîner : mais le frère et la sœur retournèrent le soir chez eux. J'aurais bien voulu que les jeunes mariés les y eussent accompagné : car je voyais que ni l'un ni l'autre ne pouvait être une société qui me convînt, M. Desborough étant aussi insignifiant et aussi insipide qu'Adrienne.

Un matin que je me promenais, suivant ma coutume, dans l'allée où je me flattais toujours de recevoir la troisième lettre qui m'avait été promise, la pierre si impatiemment attendue roula à mes pieds. J'étais si occupée à lire la lettre qui lui servait d'enveloppe que je n'entendis pas venir Adrienne qui s'approchant à petits pas, ne m'avertit de son arrivée qu'en étendant la main sur le papier que je lisais et en me disant : « ah ! ah ! je parie que vous lisez une lettre de votre amant ? »

« Quand cela serait ? lui répondis-je d'un ton piqué : au moins je ne prendrai pas la fuite avec lui. »



« Vous n'en êtes que plus folle ! me répondit-elle effrontément : Et elle me quitta en courant , pour aller rejoindre son oncle qui se promenait avec Desborough dans une autre partie du parc , et sans doute afin de leur apprendre ce qu'elle enait de voir.

Cette lettre qui pour cette fois était de l'écriture de Delaval, disait qu'il avait tardé à m'écrire parce qu'il n'avait voulu m'envoyer que des renseignemens positifs, certains, et sur lesquels on pût compter, et qu'il n'avait pu réussir à se les procurer plus tôt.

Il me mandait alors qu'Angélique était bien véritablement fille naturelle du père de Mérinville ; que sa mère était une Anglaise d'une naissance obscure , mais douée de grands talens, ce qui expliquait comment il se faisait qu'elle parlât si bien notre langue, tandis que son frère l'entendait à peine ; que la belle voix qu'elle avait reçue de la nature lui avait fait concevoir le désir d'entrer à l'opéra et



qu'elle avait cultivé la musique avec succès dans cette vue ; qu'ayant commencé par débiter sur un théâtre de province, un jeune procureur nommé Duvernais, sans réputation, mais ayant quelque fortune, en était devenu amoureux, et lui avait proposé de l'épouser, si elle voulait renoncer au théâtre ; que voyant dans cette proposition quelque chose de plus solide que dans la carrière qu'elle avait embrassée, elle y avait consenti ; que peu de temps après son mariage, Duvernais était allé s'établir à Paris où demeurait Mérinville ; mais que le noble marquis mécontent de cette alliance lui défendit sa maison, quoiqu'il continuât à voir sa sœur à laquelle il était attaché : que Mérinville après avoir mangé toute sa fortune s'était réconcilié par nécessité avec son beau-frère, et avait occasionné des querelles et des scènes désagréables entre madame Duvernais et son mari qui croyant qu'un procureur fripon valait bien un marquis faux monnayeur, lui



avait à son tour défendu sa porte; qu'enfin Mérinville s'étant trouvé forcé de s'expatrier, madame Duvernis avait déclaré à son mari qu'elle voulait suivre son frère en Angleterre avec Adrienne, et que celui-ci y avait consenti de bon cœur, ne desirant que d'en être débarassé. »

La lettre ne contenait pas autre chose. Delaval avait trop de délicatesse pour employer cette occasion à me parler d'un sentiment qui n'avait plus l'approbation de mon père; mais elle venait de lui, c'était son écriture, et je trouvais un plaisir mélancolique à la presser sur mes lèvres et contre mon cœur.

Il faut pourtant que je convienne que ce qu'elle contenait ne répondait pas à mon attente. Je n'y voyais rien qui pût faire un véritable sujet de reproche contre Angélique. Tout ce que prouvait cette lettre, c'était sa naissance illégitime, et quoiqu'elle eût paru quelques instans sur le théâtre, et que l'état d'ac-



trice ( inconnu en Angleterre avant la restauration de Charles II ) (1) fût synonyme en France avec celui de courtisane, son mariage à l'âge de seize ans avec un homme d'un état qui n'a besoin pour être honorable que d'être honoré par ceux qui l'exercent , déposait en laveur de sa conduite et de ses mœurs. Mon père ne pouvait donc trouver dans cette lettre d'autre motif pour ne pas épouser la femme qu'il aimait , que sa naissance, et son ancien état d'actrice ; la fierté de M. Falkland ne pouvait manquer d'en être révoltée ; mais l'amour ne l'emporterait-il pas sur la fierté ?

Quoiqu'il en soit, une chose me parut certaine, c'est que je devais montrer

---

(1) Les rôles de femme étaient avant cette époque remplis en Angleterre par des hommes. La reine Elizabeth assistant un jour au spectacle témoigna du mécontentement de ce qu'il ne commençait pas. On s'informa de la cause de ce retard, et le directeur annonça que le barbier de la troupe s'était fait attendre et qu'il finissait en ce moment de raser la jeune première. (*Note du traducteur.*)



cette lettre à mon père, quelle que dût être ensuite sa détermination, et je résolus de le faire à la première occasion favorable.

En attendant, il m'était impossible de ne pas être frappé de l'intimité, toujours croissante qui régnait entre mon père et madame Duvernais; je me doutais bien qu'il était arrêté que le mariage aurait lieu à l'expiration du deuil; mais ils se conduisaient avec une familiarité qui me paraissait inconvenante sous les habits que portait Angélique, et qu'on n'aurait pas même approuvée dans des amans déclarés, à la veille d'un mariage. Mérinville et sa sœur avaient repris leur domicile au château, et depuis leur retour, c'est-à-dire depuis un mois, la froideur et l'indifférence de mon père à mon égard augmentaient tous les jours. Ma pâleur ne l'inquiétait plus; si je me trouvais indisposée, il n'avait pour moi aucune attention, tandis qu'il était sans cesse aux petits soins près d'Angélique, ne la laissant pas traverser une chambre



sans lui offrir le bras; plaçant un tabouret sous ses pieds quand elle s'asseyait, et lorsqu'elle était sur un sofa, apportant des coussins pour soutenir sa tête languissante.

Jamais le dîner n'était à son goût; car madame Duvernis avait réussi à lui donner une haute idée de ses talens pour conduire une maison, et à lui en faire prendre une fort mince des miens. Un jour il me demandait si je voulais donner des indigestions à mes hôtes; le lendemain il prétendait que je les laissais mourir d'inanition. « Ce n'est pas ainsi que les choses étaient ordonnées chez vous, Angélique, disait-il alors en lui serrant tendrement la main, lorsque j'y faisais des dîners si agréables; mais vous saviez tout diriger, veiller à tout: Adèle est une bonne fille, mais elle n'entend rien à ces détails.

Tout cela était chagrinant, mortifiant, d'autant plus que je voyais que mon père ne parlait pas ainsi d'après son jugement, mais qu'il disait ce qu'on lui



faisait dire , et qu'on travaillait sourdement à saper à son insu dans son cœur la tendresse naturelle qu'il avait pour moi. Je souffrais tout avec la patience que le respect et l'amour filial pouvaient m'inspirer. Une larme mouillait quelquefois mes paupières quand le souvenir du passé se présentait à mon esprit , mais aucun reproche ne sortit de ma bouche, et j'ose croire que j'eus toujours la force de me conduire comme devait le faire une fille soumise et affectionnée.

N'ayant pas encore pu trouver une occasion pour parler à mon père sans témoins , je me levai un jour de grand matin, résolue d'attendre dans sa bibliothèque le moment où ils'y rendrait après s'être levé , ce qu'il faisait tous les jours de très-bonne heure. C'était là qu'était le portrait de ma mère. M'y trouvant seule , je tirai le rideau qui le couvrait , pour goûter le plaisir de voir ses traits chéris ; je le regardais encore quand mon père entra. Il jeta un coup d'œil sur le portrait ; sans montrer aucune



émotion, et me dit d'un air assez froid que je m'étais levée de bien grand matin.

« Oui, répondis-je en détournant mes yeux du portrait, mais sans le recouvrir du rideau. » Je desirais vous entretenir en secret. J'ai reçu de Delaval la troisième lettre qui m'avait été annoncée, et j'ai cru qu'il était de mon devoir de vous la communiquer.

« Folle que vous êtes, me dit-il en souriant. Au surplus vous avez bien fait : mais vous pouvez nous éviter l'embarras à vous de me la donner, et à moi de la lire, car je sais d'avance tout ce que contient ce manifeste. »

— « Pardonnez-moi, mon père, mais je n'ai pas la même opinion. »

— « Et pourquoi ? »

— « Parce qu'il est impossible que vous sachiez tout ce que cette lettre renferme. »

— « En voulez-vous la preuve ? D'abord je vous dirai que le pauvre marquis m'a avoué qu'il a contribué innocem-



ment à mettre en circulation de la fausse monnaie. Il était parent de Pomenars qui a été assez vil pour abuser de sa crédulité, et comme le despotisme qui pèse sur sa patrie confond souvent l'innocent avec le coupable, ses amis lui ont conseillé de s'en éloigner. Quant à Angélique, vous avez à me dire qu'elle est fille naturelle du marquis de Mérinville et d'une dame anglaise, ce que je sais déjà, comme vous le voyez; qu'elle avait eu le projet d'entrer à l'opéra, où ses talens inappréciables en musique lui auraient assuré les plus brillans succès, et que son mariage avec Duvernais l'en a empêchée. »

— « Oui, monsieur, mais après qu'elle avait déjà paru sur un théâtre de province. »

« Non, Adèle, non; répliqua-t-il vivement : jamais elle ne s'est montrée sur aucun théâtre. M. Duvernais lui avait fait des propositions auparavant, et elle les a acceptées, quoiqu'elle ne l'aimât point, parce que sa modestie et sa déli-



catesse étaient telles qu'il lui répugnait de se donner en spectacle au public. »

— « Mon correspondant parle tout autrement, monsieur, et assure que ses renseignemens sont très exacts et qu'on peut y compter. »

— « Et vous y ajoutez sûrement foi, miss Falkland, par prévention et par animosité ? »

Angélique, Adrienne et Mérinville entrèrent en ce moment.

« Eh bien, Angélique, lui dit-il, après l'avoir conduite à un fauteuil, en lui passant un bras autour de la taille, eh bien, la lettre dont Adrienne nous a parlé est absolument telle que vous vous y attendiez. »

« Et sans doute, dit-elle en me lançant un regard qui annonçait une haine qui ne se contraignait plus, mademoiselle croit tout ce que dit cette lettre ? Ses grands principes de justice devraient pourtant lui rappeler que le délateur, M. Delaval, est un homme partial, prévenu, vindicatif. »



— « Je ne puis me rappeler ce qui n'existe point, madame, Delaval n'est rien de ce que vous l'accusez d'être. Bien loin de vouloir vous juger avec précipitation et injustice, il a laissé passer plusieurs semaines avant d'envoyer les détails qu'il avait promis, parce qu'il ne voulait rien avancer sans en être parfaitement certain. »

« Voulez-vous dire, mademoiselle, s'écria-t-elle en se levant avec une violente agitation, que vous croyez tout ce qu'assure M. Delaval ? »

« Oui, madame, je le crois, répondis-je avec force, en me livrant à son égard à toute l'indignation que je réprimais avec soin quand je parlais à un père toujours tendrement chéri : Oui, madame Duvernès. J'irai même plus loin ; je vous avouerai que je crois, et vous ne direz pas que c'est une suggestion de Delaval, puisqu'il ignore ce fait, que je crois, dis-je, que votre frère et vous, êtes *l'homme coupable et la femme encore plus criminelle* dont un vieillard me par-



lait à ses derniers momens ; et que le complot qu'il avait involontairement entendu, et dont il venait m'instruire quand la mort l'a si malheureusement frappé, était le projet de supposer le décès de monsieur Duvernais, je n'ai pas besoin de vous dire dans quel dessein. Et faites attention, madame, que ce que je vous dis en ce moment ne m'a été suggéré par personne, que c'est mon opinion personnelle, la conviction d'Adélaïde Falkland. »

Non ce n'était ni préjugé, ni prévention : je vis pâlir les deux complices, et je lus sur leur front la honte du coupable qui se voit découvert.

Mon triomphe ne dura qu'un instant. Mon père, les yeux en feu, les lèvres tremblantes de colère, s'avança en étendant le bras vers moi comme pour me menacer, et s'écria d'une voix de tonnerre : « Alors Adélaïde Falkland se retractera à l'instant, désavouera des soupçons vils, odieux et mal fondés, demandera excuse d'avoir eu l'insolence



de les faire paraître , ou elle n'est plus ma fille , elle est bannie à l'instant de mon cœur et de ma maison. »

« Me rétracter ! répliquai-je, trouvant du courage dans mon désespoir , désavouer ce que j'ai dit ! votre fille ! la fille d'une mère qui fut la vertu même ! ô père aussi cher que cruel ! Non ! jamais. »

« Alors, miss Falkland, me dit-il d'un ton froid ; nous nous séparons à l'instant, et vous en sentirez vous-même la nécessité , quand je vous aurai dit que cet être admirable et exemplaire que vous osez calomnier et insulter si grossièrement est mon épouse. »

« Votre épouse ! m'écriai-je : déjà votre épouse ! sitôt après... » j'étendis les bras vers le portrait de ma mère , sans pouvoir prononcer un seul mot de plus, et je tombai sans connaissance sur le plancher.

Quand je repris mes sens, je me trouvais entourée de quelques domestiques qui me donnaient des secours. Le bon vieux Manrell soutenait ma tête, et je vis



des larmes couler de ses yeux. Mon père assis près de sa nouvelle épouse, lui faisait respirer des sels, et lui disait : calmez-vous, mon cher ange, de grace, calmez-vous. Dans votre situation, l'agitation où je vous vois me fait trembler. »

Il s'aperçut alors que j'étais revenue à moi, et ayant donné ordre aux domestiques de se retirer, Miss Falkland, me dit-il, je dois croire que votre bon sens vous fera voir que votre résidence dans cette maison est désormais impossible, et que la séparation étant devenue inévitable, elle ne peut avoir lieu trop tôt. Je ne crois pas même me tromper en ajoutant que votre séjour ici serait maintenant aussi pénible pour vous que pour nous mêmes. »

« Certainement, monsieur, répondis-je en me tordant les mains de désespoir, très-certainement ! »

— « Alors, miss Falkland, vous partirez aujourd'hui, ce matin. Dans quelques mois, vous serez majeure, vous aurez alors une fortune indépendante



et suffisante, celle de votre mère; jusques-là je serai votre banquier. »

— « Je vous remercie, monsieur, je n'ai besoin de rien. Dans la retraite ou j'ai dessein de me rendre, le peu d'argent que j'ai me suffira jusqu'à l'époque dont vous me parlez. »

« Comme il vous plaira, me dit-il, surpris, je crois, de ma résolution et de ma fierté : maintenant, miss Falkland, permettez-moi d'ajouter que ma voiture, si vous daignez l'accepter, va vous conduire à Londres, et que vous pourrez y habiter ma maison, jusqu'à ce que vous ayez fait choix d'un autre asyle; car nous comptons aller l'occuper incessamment. Mais écoutez-moi bien, miss Falkland; quoiqu'il ne soit pas impossible que d'après des soumissions convenables, mistriss Falkland et moi nous vous pardonnions, songez bien que je vous défends, sous peine de ma malédiction, même après votre majorité, de jamais recevoir Delavai, cet infâme calomnia-

pour longtemps, mais pour toujours,  
à la maison paternelle. La voiture m'at-



teur, ni comme époux, ni comme amant.

« Je vous obéirai, monsieur, lui répondis-je avec un calme et un respect dont je suis encore surprise en ce moment; si vous n'avez plus pour moi les sentimens d'un père, je vous prouverai que j'ai toujours pour vous ceux d'une fille soumise. » Et lui faisant une révérence respectueuse, je sortis de la bibliothèque et me rendis dans mon appartement, pour faire mes paquets et me préparer à partir.

Lorsque j'y arrivai, toute la fermeté surnaturelle dont je m'étais armée, s'évanouit, l'idée de la cause qui me faisait chasser en criminelle de la maison de mon père se retraça vivement à mon esprit, et m'accabla au point que je n'eus que la force de me jeter sur mon lit en versant un torrent de larmes. Je ne me trouvais pas soulagée, en voyant près de mon lit ma femme-de-chambre, et à la porte une grande partie des do-



mestiques, tous, les yeux en pleurs, et me rendant soupir pour soupir, qui me demandèrent s'il était vrai, comme le disait le vieux Manrell qu'ils allaient perdre leur jeune maîtresse; et quand je leur eus répondu que Manrell ne s'était pas trompé, ils me montrèrent un chagrin si vif, des regrets si touchans, que je n'y pus résister, et que je fus obligée de les prier de m'épargner, et de me laisser avec ma femme-de-chambre.

« Eh bien, Jennings, dis-je à celle-ci quand j'eus repris un peu de tranquillité, voulez-vous suivre la triste fortune de votre maîtresse? et il se passa quelque temps avant que la fidèle créature pût me répondre : en pouvez-vous douter, miss Falkland? »

Enfin sans espérance, comme sans désir de voir mon père changer de résolution, nous fîmes nos paquets avec le plus de hâte possible, et au bout de quatre heures je fus prête à dire adieu pour long-temps, sinon pour toujours, à la maison paternelle. La voiture m'at-



tendait à la porte, quand mon père me fit dire qu'il m'attendait dans son cabinet.

« Puis-je vous demander, me dit-il, en cachant, à ce qu'il me parut, beaucoup d'agitation sous un air de froideur, ou vous avez dessein de résider? »

— « Mon intention, quant à présent, monsieur, est de me mettre en pension dans la communauté d'York dont une cousine germaine, et une intime amie de ma mère, est supérieure, comme vous le savez. Peut-être ensuite me rendrai-je dans un couvent de France. »

— « Vous n'avez pas le projet de prendre le voile, j'espère? »

— « Non, monsieur, au moins dans ce moment. Cependant, séparée de son amant, privée de son père, ayant vu se briser tous les liens qui l'attachaient au monde, Adélaïde Falkland abandonnée et orpheline a-t-elle un meilleur parti à prendre que de se consacrer entièrement à Dieu? »

Une vive émotion priva un instant mon père de l'usage de la parole. Repré-



nant enfin un ton calme : souvenez-vous, Adélaïde, me dit-il, que si vous êtes privée de votre père, vous ne devez en accuser que vous, et qu'en vous soumettant à faire des excuses convenables, vous le trouverez toujours prêt à vous recevoir. Maintenant, adieu, et puisse le ciel vous protéger!

Il m'embrassa, me montra la porte avec la main comme pour me faire signe de me retirer, et se détourna de moi, sans doute pour me cacher son agitation. Je sortis de son cabinet pour me rendre à la voiture, et je trouvai dans le vestibule tous les domestiques de la maison qui s'y étaient rassemblés pour me faire leurs adieux.

« Ma chère jeune maîtresse, me dit le vieux sommelier, nous allons tous partir, dès que vous serez partie; nous ne voulons pas rester ici pour recevoir les ordres de cette madame Française que mon pauvre maître trompé a épousée, et qui vous fait mettre à la porte de la maison de votre père. »



*Qui vous fait mettre à la porte ?* Le fait était vrai bien certainement. Mais c'était la première fois que cette vérité empruntait une forme aussi mortifiante pour se présenter à mon esprit : elle détruisit toute ma fermeté, et je n'aurais pu me soutenir sur mes jambes, si je ne me fusse appuyée sur la rampe de l'escalier.

Quand je fus en état de réfléchir et de m'exprimer, je dis à Manrell que je désirais lui parler en particulier, et je le fis entrer dans la bibliothèque où était suspendu le portrait de ma mère entourée de ses enfans. On ne l'avait pas encore recouvert du rideau ; il était comme je l'avais laissé la veille. Je m'agenouilai devant lui, je versai des pleurs en abondance, j'adressai au ciel une courte mais fervente prière, et je me sentis plus de force et de courage.

— « Ecoutez-moi, Manrell, et gravez bien dans votre cœur et dans votre mémoire ce que je vais vous dire. Tous ces domestiques qui ne sont pas anciens



dans la famille peuvent , si bon leur semble , quitter un service qui ne leur convient plus ; mais vous, mon vieil ami, croyez-vous pouvoir abandonner ainsi un maître que vous servez depuis tant d'années, dont vous n'avez jamais eu qu'à vous louer ? avez-vous oublié que vos cheveux ont blanchi à son service ? »

— « Mais, ma bonne jeune maîtresse, quand un maître change, un domestique peut changer aussi. »

— « A-t-il changé pour vous, Manrell ? N'a-t-il pas toujours été pour vous le meilleur des maîtres ? ce n'est pas à vous à intervenir dans les querelles intérieures de sa famille. »

— « Mais je ne puis m'en empêcher, miss Adélaïde ; aucun de nous ne peut s'en empêcher. Pouvez-vous exiger de moi que je reçoive des ordres de cette odieuse ?... »

— « Paix ! Manrell, modérez-vous : songez que vous parlez de l'épouse de mon père. Mais si vous avez quelque amitié pour moi, ne quittez pas votre



maître, songez que vous pouvez lui être utile, que vous avez toute sa confiance : songez aussi que s'il se passe quelque chose contre ses intérêts, contre son repos, contre son bonheur, vous pourriez m'en prévenir. Une lettre adressée à la communauté d'York me parviendra toujours, partout où je pourrai me trouver. »

— « Eh bien, ma chère jeune maîtresse, si je puis vous obliger en restant, je resterai. »

— « Je vous remercie, mon vieil ami, lui dis-je en lui serrant la main, et maintenant adieu, mère chérie, adieu frère et sœurs regrettés, adieu séjour de mes ancêtres ! »

Ici mes forces et mon courage m'abandonnèrent encore, et je ne sais comment je montai en voiture. Elle partit sans que je m'en aperçusse, et quand je revins à moi, j'étais déjà à quelques milles, la tête appuyée sur la poitrine de ma fidèle Jennings.

Nous arrivâmes à Londres avant la



nuît , et nous descendîmes dans la maison de mon père , située dans la paroisse de saint Gilles-des-Champs ; le jardin donnait sur la Tamise et sur une campagne riante qui la bordait de l'autre côté de la rivière. C'était un héritage que lui avait laissé un de ses oncles.

Combien j'aurais désiré qu'il me fût permis d'y fixer mon séjour ! habitant une maison appartenant à mon père , je n'aurais pas cru en être totalement abandonnée. Mais il devait lui-même venir l'occuper incessamment , et j'étais bannie de sa présence ! »

Il ne m'avait pas dit de lui écrire , mais comme il ne me l'avait pas défendu , je me persuadai qu'il désirait secrètement recevoir de mes nouvelles , et je chargeai le domestique qui m'avait accompagnée à Londres de lui dire que je lui écrirais aussitôt mon arrivée à York et que je ne resterais dans sa maison que le temps nécessaire pour recevoir une réponse de ma cousine , et pour me procurer un homme sûr qui pût m'accompagner dans



ce voyage, précaution à laquelle j'étais un peu mortifiée de voir que mon père n'eût pas songé lui-même. Mais il répara cette omission qui n'avait eu pour cause que la précipitation de mon départ ; car je n'étais à Londres que depuis deux jours, quand j'y vis arriver son premier jardinier, homme fidèle et respectable, à qui il avait donné ordre de me conduire jusqu'à York, et qui m'apprit que mon père comptait quitter le Surrey dans peu de jours pour se rendre dans la capitale.

Il m'était donc impossible de retarder mon départ. J'avais pourtant bien de la peine à m'arracher d'une ville dans laquelle je savais que Delaval demeurerait. Craignant ma propre faiblesse, et sachant que le meilleur moyen de résister à une tentation est de ne pas s'y exposer, je résolus de partir sur-le-champ ; car j'éprouvais le plus violent désir de lui écrire, de lui mander où je me trouvais, et de lui apprendre tout ce qui m'était arrivé.



Je quittai Londres aussitôt qu'une lettre affectueuse de ma bonne cousine m'eût appris, ce dont je ne doutais nullement, que je serais la bien-venue chez elle, et j'arrivai à York après un voyage fatigant qui dura plusieurs jours.

Comme la voix de l'affection est douce et consolante ! Quel baume elle sait répandre sur les blessures ! depuis longtemps je ne l'avais entendu que dans la bouche de quelques domestiques, et mon cœur presque incapable de supporter ses chagrins, en sentit diminuer le poids quand une parente tendre et compatissante daigna les partager et pleura avec moi. Elle blâma fortement, ce qu'elle appelait l'injustice de mon père, mais je la suppliai de ne pas employer une pareille expression ; je l'assurai que mon père était plutôt victime que persécuteur ; que j'espérais que le masque dont de vils étrangers s'étaient couverts finirait par tomber, et qu'alors il rappellerait près de lui la fille qu'il avait bannie, et lui rouvrirait son cœur. Combien de fois



les scènes du roi Lear avec Cordélia se présentèrent à mon souvenir, et combien je trouvais de consolations à m'en occuper!

Il existait un point sur lequel ma bonne parente et moi nous ne pouvions nous accorder. Elle était, comme ma mère, cousine de Delaval, et l'aimait comme il méritait d'être aimé. Aveuglée par un peu de partialité, à ce qu'il me semble, elle soutenait que dans la circonstance où je me trouvais, je n'étais point obligée de me soumettre à la défense que mon père m'avait faite de l'épouser et même de le voir; que ma mère ayant béni mon union avec lui, et mon père y ayant donné son consentement, il n'avait plus le droit de le rétracter, sans de très-fortes raisons qui n'existaient point, et qu'aux yeux de Dieu j'étais déjà l'épouse de Delaval. Elle voulait donc que je lui écrivisse tout ce qui m'était arrivé, que je l'informasse du lieu de ma retraite, et que je consentisse à y recevoir sa visite.

Voyant qu'elle ne pouvait me déter-



miner à une démarche qu'elle regardait comme un acte de justice, tandis que je la considérais comme une rébellion contre la volonté de mon père, elle prit le parti de faire elle-même ce qu'elle me conseillait. Delaval instruit par elle, se mit en route pour York sans perdre un instant, et je fus très-surprise de le trouver un matin avec ma cousine.

« Quoi ! s'écria-t-il, en me voyant, vous avez été à Londres, vous avez passé plusieurs jours si près de moi, et je n'en ai rien su ! »

Je lui alléguai la volonté de mon père et la nécessité de l'obéissance. Il respectait trop mes principes pour me faire un reproche de m'y être conformée ; mais il les combattit par tous les raisonnemens que ma parente avait déjà inutilement employés pour me convaincre, cependant, je dois l'avouer, sa bouche, leur donnant une nouvelle force, ils élevaient dans mon cœur un violent combat entre l'amour et ce que je regardais comme mon devoir.



La situation de Delaval était bien changée depuis que je ne l'avais vu. Un de ses oncles qui avait passé fort jeune dans les possessions Espagnoles en Amérique y avait fait une fortune considérable. Il venait de mourir sans avoir fait de testament, et son neveu était son unique héritier.

Il m'apprit ce que j'ignorais encore ; que depuis la mort de ma mère la fortune de mon père s'était considérablement dérangée par suite des dépenses qu'il avait faites en constructions et en plantations, et pour la réception des nombreuses visites qu'il attirait chez lui, le tout pour parvenir à se distraire de ses chagrins ; qu'il avait déjà été obligé de recourir à des emprunts ; qu'en conséquence si je voulais consentir à l'épouser, il espérait que nous pourrions obtenir de lui notre pardon, en renonçant à rien réclamer de ce qui devait me revenir de la succession de ma mère.

Dans tous les cas, j'aurais voulu que cette proposition eût été faite à mon



père avant mon mariage pour obtenir son consentement, et non après pour acheter son pardon; mais j'étais sûre qu'il la rejetterait avec indignation, et qu'il la regarderait comme un affront. Je ne pouvais oublier d'ailleurs qu'on lui avait inspiré une haine implacable contre Delaval qu'il regardait comme le calomniateur de son idole. J'engageai donc mon amant à ne pas faire une tentative qui ne pourrait qu'aigrir mon père encore davantage; je résistai à toutes les instances de Delaval, et ce qui n'était pas moins difficile, aux désirs de mon propre cœur. Je lui promis solennellement de n'être jamais l'épouse d'un autre; mais je lui déclarai en même temps que je ne serais jamais la sienne sans le consentement de mon père. Enfin je lui rappelai que quand même je voudrais céder à ses prières, je n'en avais pas le droit, puisque je n'étais pas encore majeure.

« Il est vrai, me dit Delaval, mais vous le serez dans quelque mois; alors



je renouvellerai mes instances, et il peut d'ici là, arriver des circonstances qui changent votre détermination. Maintenant, ajouta-t-il, j'ai à vous apprendre qu'il faut que je parte pour l'Espagne, où il est indispensable que je me rende en personne pour recueillir la succession de mon oncle. J'abrègerai mon séjour dans ce pays autant qu'il sera possible, et je m'empresserai de revenir savoir si vous serez plus favorable à mes desirs.»

« En Espagne ! m'écriai-je, incapable de cacher le chagrin et la consternation où me jetait son départ : en Espagne ! je supporterais plus aisément l'idée de vous voir aller partout ailleurs que dans un pays qui semble la patrie de l'ignorance et de la superstition. »

Delaval sourit de mes craintes ; mais à l'instant de notre séparation, au moment où je venais de lui refuser la consolation de m'écrire, ne voulant contrevenir en rien aux ordres de mon père, son abattement devint égal au mien ; il ne pouvait s'arracher de ma présence ; on



eût dit qu'il prévoyait... mais n'anticipons point sur la suite de mon histoire.

Il mit à la voile, et dès qu'il fut débarqué, il écrivit à ma cousine pour lui annoncer son arrivée, et il lui promit de lui donner régulièrement de ses nouvelles.

Pendant qu'il s'occupait des affaires qui l'avaient appelé dans cette contrée, je n'oubliais pas mon père dans son nouveau ménage. Je ne manquais pas de lui écrire tous les mois, quoiqu'il ne m'eût pas répondu une seule fois, et je n'avais de nouvelles de sa santé et de ses affaires que par les lettres que je recevais du vieux sommelier. J'y voyais que ce fidèle serviteur était combattu par le désir de ne me laisser rien ignorer, et par le respect qu'il avait pour son maître ; ce respect l'engageait à garder le silence sur bien des choses. J'appris cependant de cette manière au bout de quelques mois que mon père avait grand besoin d'argent, que les mémoires pleuvaient sur lui de tous côtés, sans qu'il pût les



acquitter ; que la nouvelle maîtresse de la maison avait pourtant fait des réformes considérables ; que la table n'offrait que le strict nécessaire, qu'elle ne parlait que d'ordre et d'économie ; qu'elle avait fait suspendre tous les travaux du parc, renvoyé deux jardiniers, diminué considérablement le nombre des domestiques ; que cependant mon père se plaignait de temps-en-temps que sa dépense montait beaucoup plus haut que lorsque sa maison était tenue sur un pied plus respectable et qu'il se livrait à toutes ses fantaisies. « Je soupçonne, me disait dans son style naïf, le bon vieillard dans une de ses lettres, que madame se fait une bourse. »

Ces lettres se terminaient toujours par des assurances d'un attachement sans bornes, et par des regrets sur mon absence. Je n'avais aucun autre moyen d'avoir des nouvelles de mon père qui persistait à ne répondre à aucune de mes lettres, et quoique je sentisse quelquefois des scrupules d'entretenir une cor-



respondance, presque clandestine, avec un domestique de mon père, même par le motif le plus louable, j'avais peine à me résoudre à me priver de cette consolation, quand le hasard m'offrit des renseignemens qui partaient d'une source plus convenable.

Un neveu de ma cousine, nommé Sommerive, habitant le comté de Surrey avait fait une connaissance intime avec M. Desborough, le mari d'Adrienne. Sachant l'intérêt que sa parente prenait à la famille de ma mère, il remplissait les lettres qu'il lui écrivait de tous les détails qui arrivaient à sa connaissance, et je me trouvai d'autant plus heureuse de recevoir par ce canal des nouvelles de mon père, que depuis six semaines Manrell ne m'écrivait plus.

Ce fut par ce moyen que j'appris qu'Angélique, environ huit mois après mon départ, avait donné un fils et un héritier, à mon père, à qui cet événement avait occasionné des transports de joie inexprimables, et qui avait redoublé



de soins, d'attention et de tendresse pour son épouse.

« J'ai donc un frère ! m'écriai-je , dès que ma cousine m'eût lu ce passage de sa lettre, et mon cœur s'ouvrait d'avance au doux sentiment de l'amour fraternel. Comme il se resserra l'instant d'après , en songeant qu'il ne m'était pas permis de l'embrasser , que peut-être je ne le verrais jamais !

On y disait aussi qu'Angélique après ses couches avait reparu plus belle qu'auparavant , et que voyant son pouvoir affermi par la naissance d'un fils , elle ne cherchait plus à régner par la douceur et la persuasion , mais dictait des lois en souveraine absolue , et que mon père n'osait résister à aucune de ses volontés. Le premier acte de cette nouvelle autorité avait été le renvoi du vieux sommelier, le seul des anciens domestiques qui restât encore au château. Mon père avait osé faire valoir en sa faveur l'ancienneté de ses services. « C'est une raison de plus pour le renvoyer , lui répondit-elle , il



n'est plus bon à rien ; pourquoi nourrir un domestique inutile , qui , j'en suis sûre , ne reste ici que pour espionner toutes nos actions ? »

Peut-être mon père n'était-il pas fâché lui même d'écarter de ses yeux le seul être qui lui rappelât le souvenir du passé, souvenir qui devait souvent lui faire faire de tristes comparaisons avec le présent, quand la réflexion l'emportait sur la passion. Quoiqu'il en soit , on renvoya le pauvre vieillard, comme incapable de continuer son service , après une longue et dangereuse maladie , pendant laquelle on l'avait entendu s'écrier plusieurs fois : « Oh ! si la pauvre miss Adélaïde avait été ici , combien de fois elle serait venue voir son vieux Manrell ! comme elle aurait veillé à ce qu'il ne lui manquât rien ! »

Ces propos furent rapportés à Angélique qui se mit en fureur et protesta en présence de Desborough et d'Adrienne, qu'elle enverrait le vieux radoteur rejoindre sa chère miss Adélaïde : serment



qu'elle ne manqua pas d'accomplir.

Ferme dans son plan d'économiser sur tout, afin d'amasser davantage, elle cherchait un moyen de se débarrasser de monsieur et de mistriss Desborough, et sous prétexte d'une consultation nécessaire à la santé de son fils, elle imagina un voyage à Londres. La maison que mon père avait dans la capitale, se trouvant trop petite pour une famille nombreuse, (car Adrienne aussi était devenue mère,) sa fille et son gendre furent obligés de se loger ailleurs, et lorsqu'on retourna à la campagne, les jeunes époux ne furent point invités à y revenir. On les engageait cependant quelquefois à dîner, et Desborough fut un jour témoin d'une scène qui me donna l'espoir de voir enfin mon père secouer le joug de son tyran, M. Falkland était d'une humeur facile avec ceux qu'il aimait et dont il se croyait aimé; mais il était incapable de céder à la contrainte, et se montrer exigeant avec lui était un moyen sûr pour ne rien obtenir. Angélique ne



connut ce trait de son caractère que par l'épreuve qu'elle en fit.

Un jour qu'il y avait compagnie nombreuse à dîner chez mon père, Angélique, qui devait aller dans la soirée à un grand bal avec Desborough et Adrienne, parut couverte de tous les diamans de famille que ma mère avait portés, et que mon père avait voulu que je portasse autrefois quand j'étais en grande parure, n'ayant pas de fils à l'épouse duquel ils dussent appartenir. Après le dîner une de ses boucles d'oreilles tomba, et se penchant vers mon père avec tout l'orgueil de la beauté et en déployant toutes ses grâces, elle appuya sur son épaule un bras blanc comme la neige, et le pria de la rattacher. Il s'acquitta de sa commission, en faisant remarquer à ses voisins comme les pierres en étaient belles, et combien celle qui les portait les embellissait encore.

« Les pierres sont fort belles en effet, dit Angélique d'un air froid ; mais elles sont horriblement montées, dans un



goût gothique et détestable. Je compte y faire mettre une nouvelle monture d'un genre plus moderne, plus élégant; j'en ai même déjà choisi le modèle. »

« Que dites-vous, Angélique? s'écria mon père, irrité de ce ton d'autorité qui lui paraissait si étrange dans une épouse, ne vous ai-je pas déjà dit et répété plusieurs fois que je ne veux pas que la monture en soit changée. Quand je n'aurais d'autre motif que l'inutilité d'une telle dépense, je n'y consentirais point. »

— « Bon, bon! il suffira pour la payer, de vendre quelques-unes des plus petites pierres. Allez, allez, mon cher ami dit-elle en lui frappant la joue d'un air caressant, vous savez bien que vous finirez par y consentir. Vous ferez un peu de bruit, mais vous céderez à la fin; car je suis votre officier commandant. »

Pendant ce temps tous les traits de mon-père exprimaient la surprise et l'indignation. Son silence, la patience



avec laquelle il avait enduré les propos déplacés d'Angélique et ses caresses presque méprisantes, étaient uniquement l'effet de l'étonnement. Il reprit enfin son sang-froid et repoussant le bras qu'elle appuyait toujours sur son épaule, il se leva et lui dit avec le ton de la dignité blessée : « Je ne reconnais ici, madame, d'autre officier commandant que moi-même. Les bijoux dont vous parlez avec cet air de mépris sont des joyaux de famille; ils appartiennent de droit à mon fils aîné, et je ne suis libre ni d'en vendre ni d'en aliéner un seul. Je dois ajouter, madame, que des diamans dont l'honorable mistriss Falkland ma première épouse, et miss Falkland ma fille, ont cru pouvoir se contenter, doivent suffire à ma seconde femme, à la veuve de M. Duvernais. »

Il sortit alors de la salle à manger, priant la compagnie de l'excuser pour quelques instans, et laissant Angélique confuse et humiliée, en dépit de son effronterie ordinaire.



« Je puis vous assurer que je n'étais pas le seul à jouir de sa déconvenue, dit à Sommerive M. Desborough qui n'avait point pardonné à sa belle-mère de l'avoir expulsé du château. »

Sa vanité l'avait engagée à saisir cette occasion pour donner une preuve publique du pouvoir absolu qu'elle avait sur son père. Mais elle ignorait que si la tendresse aveugle de M. Falkland le portait à ne lui rien refuser, sa fierté se révoltait contre l'idée de se montrer l'humble esclave des volontés de sa femme, et elle ajouta encore à son indignation par une demande qu'il avait déjà refusée, et à laquelle rien n'aurait jamais pu le faire consentir. L'affront inattendu qu'elle venait de recevoir lui fut insupportable, et elle fut obligée de prier son frère de la conduire un moment dans le jardin, dans l'espoir que le grand air calmerait son agitation. Mon père rentra l'instant d'après, et rejoignit la compagnie, sans paraître s'apercevoir de son absence.



Peu de temps après, Desborough fatigué d'être renfermé, alla aussi se promener dans le jardin. Il entra dans les bosquets, et entendit dans une allée voisine Angélique et son frère qui se disputaient vivement. La délicatesse aurait dû l'engager à tourner ses pas d'un autre côté; mais la curiosité l'emporta et il entendit ce qui suit.

« Je vous dis, Angélique, disait Mérinville, que votre sottise vanité a porté un coup mortel à votre pouvoir. Vous ne vous en releverez pas. »

— « Folie! le vieux fou sera trop heureux de faire la paix avec moi. Un évanouissement, quelques larmes, et tout sera oublié. Comptez-vous m'apprendre à conduire un homme? je vous le conseille! »

— « A conduire cet homme, oui! Parce que je connais son caractère. Il est fier et absolu; il ne faut pas vouloir ce qu'il ne veut point; il faut lui faire vouloir ce que vous voulez. Vous avez blessé son orgueil de famille en rabais-



sant le mérite de ses joyaux, et en parlant d'en vendre quelques-uns; et vous avez offensé son autorité en voulant lui arracher en public un consentement qu'il vous avait déjà refusé. Pourquoi a-t-il banni sa fille? C'est parce qu'elle manifestait une opposition ouverte à ses projets. Si elle avait été prudente et dissimulée, si elle eût opposé la ruse à la ruse, elle serait encore ici, et vous n'y seriez peut-être point. Ayez autant d'évanouissemens et versez autant de larmes qu'il le faudra pour amener une réconciliation; mais qu'elle ait lieu promptement, et sans conditions. Si vous insistez sur les diamans, vous êtes perdue. Sans doute je voudrais que vous pussiez réussir à le persuader: en chargeant un bijoutier de ma connaissance de les remonter, on ferait substituer des pierres fausses aux véritables; cela en vaudrait bien la peine. Mais il faut y renoncer quant à présent. »

Une heure après, Angélique eut un évanouissement, versa quelques larmes,



et comme elle l'avait dit, tout fut oublié. On se rendit au bal, et l'harmonie fut rétablie dans l'intérieur de la famille.

Le surlendemain, Angélique, dont l'amour-propre était piqué, et qui avait à cœur de prouver à son frère qu'il ne connaissait pas toute son influence sur l'esprit de son mari, voulut remettre sur le tapis l'affaire des diamans, elle affecta un air de langueur intéressante.

« Desborough était encore présent à cette scène. »

« Vous paraissez souffrante, Angélique? lui dit mon père d'un air d'intérêt.

« Rien n'est moins surprenant, répondit-elle d'un ton plaintif; je n'ai pas fermé l'œil depuis la nuit du bal. Je suis sans cesse tourmentée d'idées que je ne puis voir se réaliser, de désirs qu'il m'est impossible de satisfaire. »

— « Comment! La chose est donc bien difficile? absolument hors de mon pouvoir? »

— « Elle ne dépend que de vous, et



vous me la refusez. Et dans la situation où je crois me trouver, je ne sais quelles pourront être les suites de ce refus. »

— « Angélique, ma chère Angélique, vous m'étonnez, vous m'alarmez. Moi vous refuser quelque chose ? Et que puis-je vous refuser ? Expliquez-vous. »

— « Oh, non, non ! vous tenez trop à l'antique monture de vos diamans ! »

« Encore les diamans ! s'écria mon père en se levant d'un air de colère. »

— « Oui encore, les diamans, toujours les diamans, homme cruel ! je serai malheureuse, malade, mourante, jusqu'à ce que vous m'accordiez ma demande. »

« Et je ne vous l'accorderai jamais, madame ! » S'écria mon père en jetant sur elle un regard de colère et de mépris. « La monture restera telle qu'elle est en dépit des fantaisies d'une folle. » Et il sortit à l'instant sans attendre sa réponse.

Après ce second échec, Angélique commença à penser que son frère pouvait bien avoir raison, et renonça à faire



de nouvelles tentatives à ce sujet; mais elle jugea à propos d'avoir une maladie de quelques jours pour donner de l'inquiétude à mon père et rentrer plus facilement dans ses bonnes grâces.

« Mais miss Falkland n'a-t-elle pas tort, » disait Sommerive à sa tante en finissant sa lettre, « n'a-t-elle pas très-grand tort de n'avoir pas écrit une seule fois à son père? Je sais, par Desborough, qu'il se plaint amèrement de son silence, et qu'il en est courroucé. Elle ne doit pas s'attendre qu'il lui offre de lui rendre son affection, sans qu'elle se donne la peine de le lui demander; et maintenant qu'il paraît certain que l'enfant du second lit ne peut vivre, elle devrait tâcher d'amener une réconciliation. »

Cette réflexion me remplit d'une indignation excessive; il devenait certain que toutes mes lettres avaient été interceptées: combien n'était-elle pas pénible, l'idée que mon père me croyait coupable d'oublier assez mes devoirs pour nourrir contre lui un ressentiment criminel.



Cette idée détruisait tout le plaisir qu'aurait pu me causer l'espérance de le voir avec le temps briser les fers de son indigne épouse. Je me flattais pourtant encore que lorsqu'elle aurait tiré de mon père tout ce que sa cupidité pouvait en espérer, son mari, de concert avec elle, viendrait la réclamer, assurer mon père qu'Angélique et lui avaient été trompés par le bruit de sa mort, et que ces deux époux dignes l'un de l'autre iraient jouir en pays étranger des dépouilles de leur victime.

C'était un devoir plus pressant que jamais pour moi d'écrire à mon père, de me disculper auprès de lui, et d'invoquer le témoignage de ma bonne cousine pour lui prouver que depuis que j'étais séparée de lui je n'avais jamais passé un seul mois sans lui écrire. Mais en mettant cette lettre à la poste, elle ne pouvait manquer d'avoir le même sort que les précédentes; il fallait donc chercher un moyen pour la lui faire remettre à lui-même. Ma lettre était faite, et je



n'avais encore trouvé aucune voie sûre pour la lui faire parvenir, quand j'appris par M. Sommerive que mon petit frère venait de mourir, et que mon père était plongé dans la plus grande affliction.

Cette nouvelle me força à recommencer ma lettre à laquelle il fallait nécessairement ajouter des complimens de condoléance sur cet événement. J'imaginai alors de l'envoyer à M. Sommerive en le priant de chercher une occasion pour la remettre lui-même à mon père. Il ne demeurerait qu'à quelques milles de M. Falkland, et je me flattai qu'il pourrait facilement me rendre ce service important.

Je venais d'exécuter ce projet, quand une lettre arrivée d'Espagne suspendit dans mon cœur tout autre sentiment que celui de la plus vive douleur occasionnée par la perte la plus sensible pour moi, et par la destruction du seul espoir de bonheur qui me restât. Je frémis encore quand je songe à ce moment affreux, et je m'étonne d'avoir pu y survivre.



Un ami, résidant en Espagne écrivait à ma cousine pour l'informer que Delaval s'étant permis des propos trop libres contre le redoutable tribunal de l'inquisition, avait été arrêté par son ordre et jeté dans les prisons; qu'il y était resté un temps considérable sans avoir pu communiquer avec personne, et sans avoir même été interrogé; enfin qu'y ayant été attaqué d'une fièvre dange-reuse, il avait succombé à la violence de cette maladie, et que ses funérailles avaient eu lieu la veille de la date de cette funeste lettre.

Ma cousine était au réfectoire quand elle la reçut. Comme on me servait mes repas dans ma chambre je n'étais pas avec elle. On vint m'apprendre qu'à la lecture d'une lettre venue d'Espagne, elle s'était trouvée mal, et qu'on avait été obligé de la transporter dans son appartement et de la mettre au lit. Une horrible inquiétude s'empara de moi; je courus auprès d'elle, et je trouvai sur une table cette lettre terrible; je la lus



avant qu'elle pût m'en empêcher... mais je ne veux pas m'appesantir plus longtemps sur ces momens affreux. Le souvenir en vit encore tout entier dans mon âme, et il ne pourra s'en effacer que quand toutes mes facultés seront anéanties dans la nuit du tombeau. Je voulus me bercer d'une trompeuse espérance; je fis demander par une autre voie une confirmation de cette nouvelle; elle arriva, et ne me laissa que la consolation de penser que je rejoindrais un jour Delaval dans un monde plus heureux.

Qu'était alors la vie pour moi? Quoique je ne l'eusse vu qu'une seule fois depuis bien long-temps, quoiqu'il fût possible que je ne fusse jamais son épouse, au moins avant ce jour terrible, je savais qu'il vivait, qu'il vivait pour moi. Il était tout pour moi, après cet être tout-puissant de l'existence duquel, quoique invisible, quoique incompréhensible, c'est la plus douce consolation d'être convaincu. Dans toutes mes peines, dans toutes



mes afflictions, la main de ce dieu bien-faisant m'avait soutenue; j'élevai encore vers lui mon humble prière, et je lui demandai pour dernière grace de me réunir promptement à celui qu'il avait déjà appelé à lui.

Je tombai dans un accablement tel que ma bonne cousine craignit d'abord pour ma raison, ensuite pour ma vie. Voyant que rien ne pouvait guérir les plaies de mon cœur, elle essaya d'éveiller en moi le désir de quitter le monde, et de prendre le voile dans un couvent du continent. Ce monde où je n'avais connu que le chagrin et le malheur était sans attrait pour moi; je ne me sentais pas un goût bien décidé pour le cloître; mais j'avais les sentimens d'une véritable dévotion, et une vie entièrement consacrée à Dieu n'avait rien qui m'effrayât. Cependant un espoir secret me restait encore; je pouvais un jour être utile à mon père, et ce dernier lien qui m'attachait encore au monde était si puissant que je ne pus me résoudre à le rompre.



Une lettre de Sommerive m'apprit alors qu'il n'avait pu remettre lui-même ma lettre à mon père, qui venait de partir pour Londres avec son épouse et son beau-frère; qu'en conséquence il lui avait envoyé ma lettre dans cette ville après l'avoir mise sous enveloppe, afin qu'on ne pût reconnaître mon écriture. Précaution sage sans doute, mais qui fut inutile; car j'appris par la suite que cette dernière lettre ne lui était point parvenue plus que les précédentes.

Sommerive annonçait en même-temps tenir de Desborough que les embarras pécuniaires de mon père s'étaient accrus à un tel point, qu'il avait été obligé de mettre en vente le domaine de ses pères, et que c'était par principe d'économie qu'il avait fixé sa résidence à Londres, où il lui était plus facile qu'ailleurs de vivre inconnu et ignoré. Mais malgré tous ses embarras, et quoiqu'il crût avoir à se plaindre de moi, il avait avant son départ placé en mains sûres et sous mon nom, toute la fortune qui m'ap-



partenait du chef de ma mère, afin de n'avoir ni la tentation ni le pouvoir d'y toucher, quoiqu'il pût lui arriver par la suite. Un trait si digne de mon père me pénétra de la plus vive reconnaissance, et me confirma dans la résolution de conserver ma liberté, afin de pouvoir lui consacrer toute ma vie, si mes soins lui devenaient un jour utiles ou agréables. J'étais quelquefois tentée de me réjouir du mauvais état de ses affaires qui me semblait devoir accélérer le moment où trahi et abandonné comme un autre Léar, il accepterait les secours et les attentions d'une autre Cordélia.

J'appris enfin qu'Angélique après avoir dilapidé la fortune de mon père dont elle avait trouvé le moyen de s'approprier la meilleure partie, n'ayant plus de motifs pour cacher son véritable caractère, avait jeté le masque, et que des querelles journalières, des emportemens réciproques avaient succédé aux scènes de tendresse. Une fois même elle avait osé menacer mon père de se venger de



lui ; mais elle n'avait pas encore jugé convenable de lui déclarer qu'elle n'était pas sa femme, que Duvernais était vivant ; elle ne voulait abandonner sa victime que lors qu'il ne lui resterait absolument rien.

Ce ne fut que par la suite que je sus qu'après leur retour à Londres, Mérinville et sa sœur avaient repris leur ancien métier d'espion , et qu'ils avaient commencé par dénoncer mon père devenu plus suspect que jamais au gouvernement par la licence de ses propos et par ses liaisons avec les mécontents. Comme on voulait des preuves plus certaines contre lui que le témoignage de ces deux misérables, ils avaient introduit à sa table, alors frugale par nécessité, un des chefs du système d'espionnage, devant lequel ils avaient promis de faire dire à mon père des choses qui justifieraient son arrestation. Ils n'avaient pas eu de peine à y réussir, et mon père aurait été arrêté, jeté en prison, mis au secret ; car cette sauve-garde de la liberté an-



glaise, l'acte *d'habeas corpus* n'était pas alors dans toute sa force comme aujourd'hui ; enfin j'aurais vainement cherché partout mon malheureux père, si un fléau dévastateur n'avait donné bien d'autres occupations à ceux qui le persécutaient.

LA PESTE venait de se manifester dans la partie septentrionale de Londres, et la mort marquait déjà les victimes innombrables qu'elle se préparait à immoler. (1)

J'en appris la première nouvelle à la fin de novembre 1664. Mais comme il n'était encore mort que deux personnes, et qu'elles demeuraient bien loin du quartier de mon père, je me flattai que la contagion ne s'étendrait point, et je demeurai à York, quoique la distance de cette ville à Londres fût telle, que si j'avais eu quelque raison de craindre que

---

(1) Tous les détails qu'on va lire sur la peste de Londres sont entièrement conformes à l'histoire. (Note du traducteur.)



cet épouvantable fléau se propageât, je n'aurais pu me résoudre à rester un instant, dans un endroit où il m'aurait fallu attendre des nouvelles pendant plusieurs jours. Pendant quelque temps on chercha à affaiblir le bruit du danger, pour ne pas jeter l'alarme dans les provinces; mais enfin il ne fut plus possible, et il n'aurait pas été prudent de rien cacher: aussi, à la fin de mars 1665, apprit-on toute l'étendue des ravages de ce mal affreux. Il me fut impossible alors de rester à York plus long-temps. Je me représentai mon père malade, abandonné, sans secours, exposé à toutes sortes de dangers, et je résolus de me rapprocher de cette scène de désolation, de me rendre dans les environs de la capitale, et de voir si mes secours pouvaient être utiles à mon père.

Ma bonne parente ne put s'opposer à ce que j'accomplisse le devoir que me prescrivait l'amour filial. Elle me rappela seulement que la religion me faisait une loi de ne pas exposer mes jours sans



nécessité, et si je les exposais pour mon père, de prendre toutes les précautions que peut dicter la prudence pour me préserver de la contagion. Elle m'embrassa en pleurant; m'assura que tous les jours elle adresserait au ciel des prières pour moi; voulut m'attacher un reliquaire autour du cou, un autre autour du bras, et me recommanda aux soins de la Providence avec un geste et un regard que je n'oublierai de ma vie.

Mais malgré toutes les louanges qu'elle donnait à mon dévouement, comme il était peu méritoire à mes yeux! Quel charme la vie avait-elle alors pour moi? Sauver celle de mon père, même aux dépens de la mienne était le seul espoir qui m'animât, mon seul désir. Je n'avais pas d'autre ambition. Quel sacrifice faisais-je donc? Le mérite d'une action semblable consiste principalement dans les maux auxquels on s'expose, dans les biens qu'on abandonne. Dans la situation où je me trouvais, je n'avais plus ni bonheur à espérer, ni malheurs à craindre;



mon humilité chrétienne ne courait donc aucun risque malgré les éloges de ma bonne cousine, et je me mis en route en jugeant avec plus de sang-froid la démarche à laquelle je me croyais obligée.

J'étais accompagnée de ma femme-de-chambre, et d'un vieux prêtre qui se rendait dans le voisinage de la métropole. Je m'arrêtai à dix milles de Londres. Nous étions alors dans le mois le plus riant de l'année; mais les richesses que déploie la nature au mois de mai n'empêchaient pas que toutes les routes n'offrissent un spectacle de désolation.

Riches, pauvres, enfans, vieillards, nobles, plébéiens, tous s'empressaient de fuir le théâtre empoisonné de la contagion, et regardaient avec un étonnement mêlé de terreur le petit nombre de ceux qui s'avançaient vers ce séjour funeste. On ne voyait que des charrettes et des chariots remplis de vieillards, de femmes, d'enfans, de meubles et d'effets de toutes espèces; des voitures, des



chaises de poste, une foule innombrable de cavaliers et de piétons tous chargés de bagages se précipitaient sur la route, fuyant de tous côtés, et commençant évidemment un voyage de quelque durée; des voitures vides, des chevaux conduits par des domestiques, retournaient vers la ville, sans doute pour y aller chercher d'autres voyageurs. Mais qu'il était douloureux de voir l'expression de désespoir qui régnait sur la physionomie de quelques uns de ces fugitifs! On en voyait dont les joues pâles, les lèvres pourpres, les yeux enfoncés, annonçaient que sans le savoir, ils portaient avec eux le mal qu'ils cherchaient à fuir: d'autres dans leur course rapide, jetaient sans cesse un regard en arrière, comme s'ils avaient quitté ce qu'ils aimaient le plus, comme s'ils se reprochaient l'égoïsme de leur fuite. Plusieurs se tordaient les mains et poussaient de lamentables gémissemens, comme s'ils eussent eu à regretter les êtres les plus tendrement chéris, et qu'on les entraînaît



malgré eux pour leur sauver une vie qui n'était plus pour eux qu'un fardeau. Ce spectacle était une si forte preuve des ravages qu'exerçait un fléau dévorant que lorsque nous nous séparâmes le bon prêtre et moi, il crut fermement qu'il ne me reverrait que dans un meilleur monde. Et il me donna sa dernière bénédiction d'une manière si solennelle si triste, si expressive, que ses paroles semblent encore aujourd'hui retentir à mes oreilles.

Je pris ma résidence dans une auberge où s'arrêtaient ordinairement la plupart des fugitifs, de manière que j'avais à chaque instant des nouvelles de Londres, et que je pouvais savoir dans quels quartiers la contagion était le plus répandue. Cependant je lisais sans cesse; j'apprenais presque par cœur une longue consultation que m'avoit donné un médecin d'York qui avait voyagé dans des pays où régnaient la peste, sur les meilleurs moyens à employer pour traiter cette



maladie, et pour se garantir de ses atteintes.

Ayant appris qu'elle ne s'était pas encore montrée dans le faubourg de Southwark séparé du reste de Londres par la Tamise, je m'y rendis sur-le-champ, et je m'établis dans une maison située au bords de la rivière, sur la rive opposée à la maison de mon père, mais à une distance assez considérable.

Des groupes de personnes rassemblées dans les rues faisaient le récit déplorable des ravages de la peste dans la ville, et en même-temps des cruautés et des crimes que l'amour du gain et du pillage faisait commettre aux gardes-malades, aux watchmans (1) et à une foule de scélérats avides des dépouilles de leurs malheureuses victimes. Quand je songeais à la rapacité des êtres corrompus avec lesquels mon père se trouvait associé

---

(1) Officiers inférieurs de police. (*Note du traducteur.*)



je craignais encore moins pour lui l'influence fatale de la peste, que la scélératesse de la cupidité.

J'eus bientôt la douleur d'apprendre que la peste exerçait ses ravages d'une manière terrible dans la paroisse de saint Gilles-des-Champs, et dans la rue où demeurait mon père. Mais il me restait à savoir s'il n'avait pas quitté Londres, s'il était attaqué de la contagion, et si Mérinville et Angélique étaient toujours près de lui. Je résolus d'aller reconnaître le terrain aux approches de la nuit, mais de me rendre seule à la maison de mon père, ne voulant pas exposer d'autre vie que la mienne, et j'ordonnai à Jennings de rester au logis, malgré ses instances pour que je lui permisse de m'accompagner. Je louai une charrette, un cheval, un homme pour me conduire, et je me mis en route.

Il y avait quelques milles de l'endroit où je logeais dans Southwark jusqu'à la maison de mon père dans la paroisse de saint Gilles-des-Champs, et partout je



rencontrais sur mon chemin des fugitifs qui s'éloignaient des lieux où régnait la contagion. Le pauvre animal qui nous traînait semblait épuisé de fatigue ; car pas un souffle d'air ne rafraîchissait le voyageur, et pas une goutte d'eau depuis long-temps n'avait tempéré la chaleur brûlante de l'atmosphère. Enfin nous arrivâmes à une auberge peu éloignée de l'endroit fatal où nous nous rendions, et qui étant située en bon air, isolée, et sans communication avec les bâtimens voisins, me parut un endroit aussi salubre qu'on pouvaitle désirer dans ce moment dangereux. Je résolus de m'y arrêter pour laisser reposer le cheval ; j'avais eu soin avant de partir de me munir de linge, et de tous les remèdes qui m'avaient été indiqués par le médecin d'York ; mais je pensai alors que je ferais bien de prendre aussi quelques provisions avec moi, et j'allai acheter dans les environs, du vin, du pain, et quelques autres objets.

Lorsque je rentrai dans l'auberge, je



montai dans une chambre qui m'avait été destinée au premier étage, et j'y trouvai mon conducteur qui m'attendait. « Eh bien, mon brave homme, lui dis-je, avez vous appris quelques nouvelles? sommes nous prêts à partir? »

« Juste ciel! s'écria une voix dans la chambre voisine, c'est miss Adélaïde! c'est elle-même! »

Je tressaillis, car j'étais sûre d'avoir reconnu la voix du vieux Manrell. Je me précipitai hors de ma chambre, et je courus dans celle d'où elle partait. C'était bien lui; mais il était assis dans un grand fauteuil, la tête appuyée sur un oreiller, évidemment malade, et paraissant presque toucher à sa dernière heure. Je ne m'arrêterai point à décrire les sensations que cette rencontre me fit éprouver; il est plus essentiel de parler des nouvelles importantes qu'il m'apprit; il me dit qu'il n'y avait que vingt quatre heures qu'Angélique et Mérinville avaient quitté l'auberge où nous nous trouvions; qu'ils s'y étaient



arrêtés tandis qu'on embarquait sur la Tamise plusieurs chariots de bagages qui les suivaient, et qu'ils avaient occupé la même chambre qu'on m'avait donnée; qu'il avait reconnu leurs voix comme la mienne, et qu'il avait entendu toute leur conversation, quoiqu'ils parlassent en français; car Manrell ayant passé avec nous tout le temps de notre séjour en Provence savait cette langue comme la sienne.

Angélique y était arrivée la première, et Mérinville étant venu l'y rejoindre quelques momens après, elle lui dit que voyant mon père attaqué de tous les symptômes de la peste, elle lui avait annoncé qu'elle venait de découvrir que son mari, M. Duvernais n'était pas mort, et que par conséquent il était de son devoir de l'aller joindre : qu'alors elle avait profité de son état de faiblesse qui le retenait au lit, pour s'emparer de l'argent, de la vaisselle, des meubles et de tout le linge qui se trouvaient dans la maison, et qu'elle avait fait charger



sur plusieurs chariots, sous prétexte que, comme tant d'autres, ils allaient s'éloigner de Londres : que les domestiques avaient fui de la maison dès qu'ils avaient vu des apparences de peste, et qu'il n'en était resté que deux près de mon père. Elle leur avait fait accroire qu'elle allait chercher un médecin pour voir s'il était possible de transporter leur maître. Elle n'avait donc éprouvé aucun obstacle pour le pillage de la maison, les domestiques qui la regardaient toujours comme leur maîtresse, l'ayant au contraire aidée à tout emporter.

« Mais on devait l'arrêter ce matin, dit Mérinville : les officiers de police ne se sont-ils donc pas présentés? »

— « Si vraiment; mais dès qu'ils ont appris qu'il y avait des symptômes de peste dans la maison, et qu'une partie des domestiques l'avaient déjà abandonnée, ils se sont enfuis précipitamment. »

— « J'espère que vous n'avez pas



oublié la cassette aux bijoux que ce vieux fou n'a jamais voulu vous confier depuis que vous avez si sottement insisté pour.... cela vaut mieux que toutes les charrettes de meubles dont vous nous avez embarrassés. »

— « J'y ai bien songé. Mais la cassette est dans le cabinet près de son lit avec des pistolets chargés, et je suis sûre que tout faible qu'il est, si j'avais voulu y toucher, il se serait jeté sur moi, m'aurait donné la peste ou peut-être même tiré un coup de pistolet. »

— « Folle que vous êtes ! Et vous vous imaginez que je partirai sans cette cassette ? »

— « Il le faut bien. La contagion et la mort veillent maintenant sur elle, et de quelque prix que soient les bijoux, notre vie nous est encore plus précieuse. »

Mérinville murmura entre les dents quelque chose que Manrell ne put entendre, et là finit leur conversation.

J'avais écouté ces détails avec la plus



vive attention comme on peut le croire :  
 « Je n'ai pas de temps à perdre, m'écriai-  
 je ; femme cruelle ! l'abandonner ainsi  
 l'exposer à périr misérablement , sans ,  
 secours ! »

Mais quand j'eus appris à Manrell mon  
 projet , je crus un instant qu'il périrait  
 par suite de l'agitation qui s'empara de  
 lui. Il embrassait avec joie l'espoir que  
 ma présence pourrait sauver la vie de  
 son ancien maître ; mais la crainte que  
 je ne succombasse avec lui à la contagion  
 le glaçait d'effroi. Il vit pourtant que ma  
 résolution était inébranlable, et il adressa  
 au ciel les plus ferventes prières pour  
 qu'il lui accordât avant de mourir , la  
 consolation de me revoir avec mon père ,  
 à l'abri de tout danger.

Je retardai mon départ de quelques  
 instans pour emprunter de Manrell tout  
 le linge dont il pouvait disposer, et un  
 habit complet. L'hôte voulut bien aussi  
 me vendre quelques paires de draps et  
 des couvertures ; mais il fit naître en moi  
 de nouvelles craintes , lorsqu'en me



voyant en faire un paquet, il me dit qu'il était sûr que je ne pourrais pas entrer chez mon père, parce que toute communication était interdite avec les maisons infectées de la peste. Manrell de son côté me fatiguait de ses regrets de n'avoir à me donner que de gros linge, et ne pouvait concevoir que je songeasse à le faire porter à mon père.

« Mais pensez donc, m'écriai-je, presque avec humeur, que tout le sien a peut-être été emporté par cette méchante femme, et en ce cas ne sera-ce pas pour lui un grand soulagement de se servir du vôtre? »

Tandis que je faisais mes préparatifs de départ, j'eus le temps d'apprendre de lui par quel hasard il se trouvait dans cette auberge. Après avoir été renvoyé de chez mon père, il était allé demeurer avec un de ses frères encore plus vieux que lui, et ce frère étant mort, il avait formé le projet de se rendre à York et de me demander à finir ses jours près de moi. Mais en arrivant dans cette auberge,



la fièvre l'avait attaqué, à la grande consternation de tous ceux qui l'habitaient. On craignait d'abord que ce ne fût la peste : cependant un médecin ayant déclaré qu'il n'en avait aucun symptôme, on avait pris de lui les plus grands soins. Il voulait y rester jusqu'à ce que j'y revinsse, ou que je lui donnasse de mes nouvelles, « mais, ajouta-t-il, en fondant en larmes, s'il se passe trop long-temps sans que j'en reçoive, j'aurai trop vécu, et il ne me restera qu'à prier Dieu de m'appeler à lui? »

Je lui serrai la main en silence ; car j'étais trop émue pour pouvoir parler, et je m'apprêtais à partir quand nous entendîmes parler dans la chambre voisine. Une voix de femme semblait faire entendre des gémissemens et adresser des prières à un homme qui lui répondait d'un ton d'humeur et de colère. Jamais je n'oublierai les paroles qui frappèrent alors mon oreille.

« Mon frère, ô mon frère ! laissez-moi retourner près de notre pauvre



père ! Oh ! plutôt au ciel que je fusse encore avec lui ! »

— « Ridicule ! absurde ! quel bien pouvez-vous lui faire ? ne savez-vous pas qu'il est condamné ? il faut qu'il meure, et si vous étiez restée, vous seriez morte avec lui. Vous devriez me remercier de vous avoir forcée à le quitter ! »

— « Jamais ! jamais ! j'aurais préféré mourir en faisant mon devoir, plutôt que de vivre pour mourir lentement de remords de ne pas l'avoir rempli. Je vous dis , George , ajouta-t-elle avec l'accent du désespoir, que jamais jamais je ne goûterai un instant de bonheur ! »

Quelle source de consolation m'ouvrit ce triste dialogue ! je me précipitai à genoux pour remercier la Providence de me l'avoir fait entendre. « Il est donc vrai, me dis-je à moi-même, qu'il ne faut jamais transiger avec son devoir, et qu'on trouve autant de douceur à l'accomplir qu'on éprouve de remords en s'en écartant. »

Il semblait que le ciel eût voulu me



rendre témoin de cette scène pour retarder mon départ de quelques instans; car comme j'arrivais à la porte de l'auberge pour monter en voiture, j'y trouvai un exprès que m'avait envoyé ma fidèle Jennings pour m'apporter une lettre qui venait d'arriver d'York.

Je l'ouvris à l'instant après avoir remarqué ces mots au bas de l'adresse : « Pour lui être envoyé sur-le-champ, en quelque lieu qu'elle soit. » Sur une seconde enveloppe je lus ces mots tracés par la main de ma bonne cousine : « Vous avez eu le courage de supporter l'affliction, ma chère enfant; je prie le ciel qu'il vous donne la force de soutenir une joie inespérée. » Je m'empressai d'ouvrir la lettre, et j'y vis que Delaval, mon cher Delaval était vivant, se portait bien, était en Angleterre, et près d'arriver à York.

Je ne puis exprimer tout ce que j'éprouvai en ce moment. Mes premières émotions furent celles de la joie, et elles furent suivies de ferventes actions de



graces à l'être puissant qui l'avait protégé. Comment était-il possible qu'il vécût, après que sa mort nous avait été annoncée d'une manière qui paraissait si certaine, c'est ce qui ne m'occupait point un instant. Il vivait, je n'en pouvais douter, j'en avais la preuve indubitable dans la lettre qu'il avait écrite à ma cousine, qu'elle m'envoyait, et où je ne trouvais qu'amour, espoir et constance.

Mais quand mes pensées se reportèrent sur mon père; quand je me rappelai que je courais probablement à la mort; que j'allais déchirer cruellement un cœur qui m'avait toujours si tendrement aimée; qu'en sacrifiant ma vie je risquais peut-être aussi celle de mon amant, ou qu'au moins je le condamnais au malheur pour le reste de ses jours; que l'espoir de sauver mon père était presque chimérique; je sentais ma résolution s'affaiblir, un désir secret d'aller rejoindre Delaval à York se faisait jour dans mon cœur; mais en ce



moment de combat intérieur entre l'amour et la nature, entre la passion et le devoir, je me rappelai les accens de remords que je venais d'entendre, je levai les mains et les yeux vers le ciel; je le remerciai de m'avoir envoyé cette leçon salutaire, et je n'hésitai plus.

J'écrivis à la hâte quelques lignes à ma cousine pour la conjurer de ne pas dire à Delaval où j'étais allée, ni quel était le motif de mon voyage, mais de l'assurer que pendant ma vie et à l'heure de ma mort, il serait toujours l'objet de mes pensées et de mes prières, et que j'espérais qu'une tendresse aussi pure aussi fidèle que la nôtre, se trouverait récompensée dans un meilleur monde.

- Je ne me donnai pas le temps de cacheter ma lettre, tant j'avais d'empressement de la faire partir, et de me remettre en chemin. Je chargeai celui qui m'avait apporté celle que je venais de recevoir, de l'envoyer par un exprès. Le hasard voulut que ce fût un ancien domestique de Delaval, et il fut si enchanté d'appren-



dre que son maître n'était pas mort, comme on le lui avait assuré, qu'il me promit de la porter lui-même à York en toute diligence.

Rien ne me retenait plus. Suivie des prières de Manrell et du bon hôte à qui l'auberge appartenait, je montai dans la charrette, où mes paquets avaient été placés d'avance. Comme elle allait partir, je vis sortir de l'auberge une jeune fille toute en pleurs, donnant le bras à un jeune homme dont le regard était morne et sombre. « C'est sans doute l'enfant qui abandonne son père, pensai-je : Dieu soit loué ! je vais joindre le mien ! »

Lorsque j'arrivai sur la paroisse de saint Gilles-des-Champs, je ne reconnus plus la ville de Londres. Toutes les maisons étaient fermées ; sur un grand nombre de portes on voyait une croix peinte en rouge, avec cette inscription : « Seigneur, ayez pitié de nous ! » Les rues étaient désertes, et l'herbe croissant entre les pavés, prouvait que depuis long-temps elles n'étaient plus fréquen-



tées ; quelques visages portant l'empreinte de la mort paraissaient aux fenêtres et criaient : « priez pour nous ! » des hommes chargés d'une fonction pénible et périlleuse parcouraient les rues à pas lents , portant en main une baguette rouge pour indiquer qu'il était dangereux d'en approcher , et faisaient entendre le cri effrayant : « Apportez vos morts ! » à leur suite marchaient des voitures sur lesquels on entassait , sans distinction de sexe , d'âge , ni de rang , les malheureuses victimes de la contagion , qu'on se hâtait d'aller jeter dans d'immenses fosses creusées hors des faubourgs , les cimetières ordinaires étant insuffisants , sans qu'aucuns honneurs funèbres , sans qu'aucune cérémonie religieuse , apportassent une triste consolation à ceux qui regrettaient leur perte.

Comme je frissonnai d'horreur , quand aux approches de la nuit , je vis passer près de moi le premier de ces chars funéraires. Quelle certitude puis-je avoir,



pensai-je, que ce char déjà chargé de tant de victimes, ne contient pas les restes de mon malheureux père ! cette idée était déchirante, et je conjurai mon conducteur de redoubler de vitesse.

L'horloge de la paroisse de saint Gilles venait de sonner neuf heures, quand nous arrivâmes dans la rue où demeurait mon père. Sa maison faisait le coin d'une petite allée, dans laquelle je priai mon conducteur de faire entrer sa voiture, pour ne pas attirer l'attention sur moi, et je me rendis à pied, en tremblant, à la porte de mon père. J'y vis avec effroi cette terrible croix rouge dont on marquait toutes les maisons où il se trouvait quelque pestiféré, et un watchman était stationné près de la porte pour en défendre l'entrée et la sortie.

Je désespérais de pouvoir le déterminer à contrevenir à ses ordres ; car je savais qu'il était obligé de les exécuter sous des peines très-sévères. Je résolus pourtant de m'adresser à lui. J'appren-



drais au moins si mon père vivait encore et qui savait si je ne lui inspirerais pas quelque pitié pour une fille qui accourrait au secours de son père? Je me promis pourtant de ne chercher à le gagner à prix d'argent que si nul autre moyen ne pouvait me réussir ; car je pensais que s'il était du nombre des scélérats dont on m'avait parlé, en voyant que j'avais de l'argent, il pourrait, pour s'en emparer, former le projet de me tuer ainsi que mon père.

J'avais une lanterne sourde dans la charrette ; je la pris en main pour entrer chez mon père. Je m'étais mise en grand deuil, et j'avais sur la tête un voile blanc semblable à celui d'une novice. J'avais pris cette précaution pour que mon père ne pût me reconnaître à mon arrivée, si je l'en trouvais encore capable, car je craignais que ma vue soudaine ne lui causât une émotion qui lui fût préjudiciable. J'espérais aussi qu'en voyant ce costume, il pourrait me prendre pour une de ces religieuses dont la charité chrétienne



trouva tant d'occasions de s'exercer à cette malheureuse époque.

L'obscurité, ma grande taille, mes joues pâles et maigres, les vêtemens que je portais, la lanterne sourde que je tenais à la main, firent tressaillir le watchman quand il me vit avancer vers lui, et il fit le signe de la croix. Je vis par là qu'il était catholique, et je m'applaudis du moment de frayeur que je lui avais occasionnée, dans l'espoir qu'il serait plus disposé à me rendre service quand il apprendrait que j'étais de la même religion que lui.

Je me trouvais à la porte de mon père, en face d'un homme qui me regardait d'un air surpris et interdit; une seule question pouvait terminer mes doutes, mettre fin à mes inquiétudes, et il m'était impossible de prononcer une parole. On m'aurait pris pour un esprit sorti du tombeau avec la faculté de se rendre visible, mais sans avoir reçu le pouvoir de s'exprimer.

« Désirez vous quelque chose ? » me



demanda enfin le watchman qui, à la clarté de ma lanterne dont la lueur éclairait mon visage, voyait l'agitation qui régnait dans tous mes traits. »

« N'est-ce pas ici la demeure de M. Falkland? » lui demandai-je d'une voix faible.

— « Oui. »

— « Vit-il encore? » ajoutai-je en tremblant.

— « Je n'en sais rien. Je le crois, je l'espère. »

« Dieu soit loué ! » m'écriai-je en sanglotant.

Le watchman parut touché de compassion ; car sa voix était presque aussi émue que la mienne, quand il ajouta : « Mais il ne faut pas se flatter. Il n'y a pas grande espérance. Son domestique est mort ce matin, et sa servante est morte ou partie, car je ne la vois ni ne l'entends plus. Le docteur qui le voyait, et qui vient aussi de mourir, ne comptait pas qu'il pût guérir. »



— « Mais vous ne croyez pas qu'il soit mort ? »

— « Je ne crois pas qu'il puisse l'être encore. »

— « Je vous en conjure donc, permettez-moi de me rendre près de lui. Je lui apporte des secours qui peuvent le rendre à la vie. J'ai fait un bien long voyage dans l'espoir de le sauver. »

— « Je ne le puis, je n'oserais ! non ? C'est une chose impossible. »

« Prenez pitié de mon affliction et de mes inquiétudes, m'écriai-je, ne me refusez pas, je vous en conjure, au nom de cette croix, ajoutai-je en lui montrant le reliquaire que ma tante m'avait attaché au cou, et qui était en forme de croix, au nom de ce symbole sacré de notre foi commune, car j'ai vu que vous êtes catholique comme moi, ouvrez-moi cette porte, et n'empêchez pas une malheureuse fille de voir son père, peut-être de le sauver ! »

— « Votre père ! M. Falkland votre



père ! Pauvre fille ! j'ai une mère aussi moi, je ne voudrais pas la perdre pour tout au monde. Je sais ce que c'est que d'aimer ses parens, et je ne puis vous refuser plus long-temps. Entrez, et que la bénédiction du ciel vous accompagne ! »

La porte s'ouvrit, non sans difficulté ; quelque chose placé derrière semblait s'y opposer, et je fus frappée d'horreur quand je m'aperçus en entrant que c'était le corps de la pauvre servante qui avait péri en cet endroit, victime de la contagion. Je surmontai mon émotion, et tandis que le watchman appelait un char funèbre qui se faisait entendre à peu de distance, je me précipitai vers la chambre de mon père.

Je m'arrêtai un instant à sa porte : nul bruit ne se faisait entendre. Je l'ouvris doucement, et j'entrai dans une chambre obscure, dont on sentait que l'air n'avait pas été renouvelé, peut-être depuis plusieurs jours. Je m'approchai du lit en tremblant, j'écoutai avec in-



quiétude, et je l'entendis respirer, et même faire un mouvement dans son lit. Sa vie n'était donc pas éteinte ! il me restait quelque espoir ! je me hâtai de redescendre à la porte dont le char de la mort s'éloignait à peine. J'indiquai au watchman où j'avais laissé la charrette qui m'avait amenée, et il se chargea d'aller chercher tous les objets qui s'y trouvaient. Je lui recommandai de commencer par m'apporter un panier dans lequel étaient déposés les divers remèdes qui avaient été préparés par le médecin d'York. Il me pria, en partant, de ne pas me montrer à la porte, de crainte qu'on ne s'aperçût qu'il avait laissé entrer quelqu'un dans la maison, et quelques instans après il m'apporta ce que j'attendais avec tant d'impatience.

Je remontai chez mon père, et je m'assis à l'extrémité de la chambre ; car je n'osais pas me hasarder à le regarder avant d'avoir apprêté les secours dont il avait besoin, et relus encore une fois les instructions du médecin. Lorsque



tout fut prêt ; réunissant toutes mes forces, je pris en main une chandelle que j'avais allumée à ma lanterne, et m'approchant du lit, j'en ouvris doucement les rideaux. Mais quand je portai les yeux sur des traits chéris, et que j'y remarquai l'effrayant changement causé par le chagrin et la maladie, je ne pus retenir une exclamation de douleur. Ce bruit parut éveiller mon père d'une sorte de sommeil léthargique, et je me hâtai de baisser mon voile, de peur qu'il n'aperçût mes traits. Mais cette précaution était inutile ; il était hors d'état de reconnaître personne, je lui pris la main, et sentant sa peau sèche, son pouls élevé et inégal, je résolus de lui donner une potion sudorifique qui m'avait été indiquée en pareil cas.

Ma tâche ne fut pas difficile. Le pauvre malade ne m'opposa aucune difficulté, et but sur-le-champ ce que je lui présentais. J'ouvris alors la fenêtre, et je brûlai des herbes aromatiques et quelques pastilles pour renouveler et purifier



l'air de la chambre. L'atmosphère en devint plus frais et plus salubre, et quand j'eus changé la taie de son oreiller, je crus voir mon pauvre père reposer sa tête sur ce linge blanc, avec un air de satisfaction. Il paraissait assez paisible ; mais cette tranquillité ne fut pas de longue durée. Il devint inquiet, agité ; ses joues s'enflammèrent, une fièvre ardente s'empara de lui et le délire l'accompagna. Il parlait sans cesse, ses discours étaient incohérens, souvent inintelligibles. Je l'entendis pourtant avec une vive émotion prononcer mon nom. « Ma pauvre fille ! ma chère Adèle ! disait-il : puis d'un ton de colère, il s'écriait : allez-vous-en ! allez-vous-en ! misérable femme ! allez rejoindre votre mari ! »

J'avais une autre potion qu'on m'avait recommandé de lui faire prendre dans le plus fort de la fièvre, et je crus qu'il était temps de la lui donner. Il la prit sans répugnance et même avec une sorte d'avidité. Toute boisson semblait



bien venue à ses lèvres desséchées. L'ardeur de la fièvre se calma plus promptement que je n'osais l'espérer, et il finit par s'assoupir.

Je ne puis dire que cette nuit fût pour moi une nuit de bonheur. L'inquiétude était encore plus forte que l'espérance, et je ne savais pas si moi-même je ne respirais point en ce moment le poison de la contagion. Mais en me trouvant près de ce père que j'avais toujours chéri et respecté, même quand il me banissait de sa présence ; en songeant que mon arrivée lui sauverait peut-être la vie, que je pouvais jouir du plaisir inexprimable de l'entendre me nommer sa fille bien-aimée, et même son sauveur, je ne pensais plus aux dangers qui me menaçaient moi-même ; mon cœur était livré tout entier aux plus douces émotions et goûtait un plaisir plus véritable, plus pur, que tous ceux qu'ont pu me procurer les instans les plus délicieux de ma vie.

Un peu avant six heures, mon ami



le watchman qui se nommait Brent , frappa à la porte , pour savoir comment allait mon malade. Il me trouva occupée à contempler un douloureux spectacle. Le jour commençant à paraître , j'examinais le visage de mon père ; le feu de la fièvre ne l'animait plus, il était pâle et livide , et sa respiration était si faible que je craignais de lui voir rendre le dernier soupir. Je pus à peine répondre à la question qu'il me fit quand je lui ouvris la porte, et effrayé de l'air d'alarmes qu'il remarquait en moi , il s'approcha du lit , sans craindre le danger , et regarda le malade qui dormait encore.

« Il n'est pas mourant, ma jeune dame me dit-il, je ne crois même pas qu'il meure ; calmez vos craintes , je vois qu'il est en transpiration, et j'ai entendu dire que c'était un signe favorable ; que ceux qui doivent mourir de la peste ont la peau dure et sèche.»

« Oh ! que je vous remercie de l'espérance que vous me donnez ! » m'écriai-je. Mais ne restez pas plus long-temps de



peur de vous exposer à la contagion. — J'aurais pourtant bien du plaisir à vous revoir encore ! »

« Je serai ici, » me dit-il, dès que l'horloge de saint-Gilles aura sonné neuf heures ce soir. En attendant, que Dieu vous conserve ! — Mais à propos, ne vous montrez pas au watchman de jour qui va me remplacer. — Je ne me fie pas à lui ; je ne voudrais pas qu'il sût que je vous ai laissée entrer. Quand il va arriver, je lui dirai que tout va bien là-haut, qu'on n'y manque de rien, et qu'il n'a pas besoin d'y monter. »

A ces mots il se retira ; mais l'assurance que mon père était mieux, fut un baume précieux pour mon cœur, et j'espérai que cette journée que j'allais passer si solitairement, ne me paraîtrait pas aussi longue que je l'avais présumé.

Comme mon père dormait encore, je résolus de visiter les autres chambres, afin de voir si l'on ne pourrait pas le transporter dans un autre endroit et sur un



nouveau lit, quand il se trouverait mieux. J'eus soin de laisser la porte ouverte, afin de l'entendre s'il faisait quelque mouvement ou s'il appelait. D'abord je changeai mes vêtemens noirs contre une simple robe de toile blanche, croyant que s'il recouvrait la connaissance il pourrait me prendre plus aisément pour la servante qui lui avait donné des soins jusqu'à sa mort. On m'avait dit d'ailleurs que les habillemens de cette étoffe et de cette couleur étaient moins exposés à se charger de miasmes pestilentiels. J'ouvris toutes les fenêtres du derrière de la maison, et comme je trouvai une chambre donnant sur le jardin et sur la campagne, dans laquelle il y avait un lit auquel il ne manquait que des draps, je me proposai d'y transporter mon père dès qu'on n'aurait plus à craindre pour ses jours, et j'espérai qu'en ouvrant les croisées des chambres qui avaient été habitées par des personnes attaquées de la peste, en y faisant des fumigations, et en en condamnant en-



suite les portes , nous pourrions éviter tout danger de nouvelle contagion. Je n'éprouvais aucune crainte pour moi-même , et je crois que cette disposition d'esprit que me donna sans doute la providence, me préserva de l'infection.

Je découvris la chambre où avait couché la servante que j'avais trouvée morte en entrant ; j'y pris toutes les précautions dont je viens de parler ; j'y répandis même quelques seaux d'eau et j'en fermai soigneusement la porte. Je mis en ordre tout ce que j'avais apporté , je plaçai des draps blancs dans le nouveau lit que je destinais à mon père , et dans lequel il me tardait de le voir ; ce fut dans ces occupations que je passai toute la journée , attentive surtout à veiller sur mon pauvre malade , et à pourvoir à tous ses besoins. Il m'était impossible de manger ; mais un peu de pain et de vin , me suffirent pour soutenir mes forces.

Mon père avait passé la journée assez tranquillement. Il n'avait donné aucun



signe de connaissance , mais il avait été sans agitation , avait bu tout ce que je lui avais présenté , et avait dormi à plusieurs reprises. Vers huit heures du soir, lorsque j'attendais avec impatience que l'horloge de saint-Gilles sonnât neuf heures , pour revoir le bon watchman , mon père s'éveilla, et appela d'une voix plus ferme que je n'aurais osé l'espérer : « Marthe ! »

Ce seul mot fit tressaillir toutes mes fibres d'espérance et d'émotion ; je me couvris promptement de mon voile , je m'approchai du lit , et craignant que le son de ma voix ne me trahit, « me voici, M. , » lui dis-je , en parlant très-bas.

« Pauvre fille ! » dit mon père , « je suis bien aise de vous voir ; je craignais que vous ne m'eussiez abandonné comme les autres. — Mais non , non , je me souviens . . . . Oui, je craignais que vous ne fussiez morte , car vous avez été bien malade , n'est-ce pas ? »

— « Oui M., très-malade, mais je vais mieux à présent , quoique j'aie entière-



ment perdu la voix, et j'espère que vous irez bien aussi. »

— « C'est ce dont je m'inquiète peu, Marthe. — Qu'ai-je besoin de vivre à présent? Je n'ai plus personne pour m'aimer. — Personne, absolument personne. Mais, Marthe, que veut dire ceci? l'air de cette chambre me paraît plus pur, plus frais. Il me semble véritablement que je me trouve mieux. Je crois me rappeler qu'on m'a donné plusieurs fois à boire, était-ce vous, Marthe? Ce ne pouvait être Angélique. Oh! Non, non! c'était vous n'est-ce pas? »

« Oui Monsieur, » répondis-je, pouvant à peine maîtriser mon émotion.

— « Mais il me semble, Marthe, que j'aurais besoin de prendre quelque chose. »

Ayant pris la précaution de mettre des gants pour qu'il ne remarquât pas que ma main n'était pas celle d'une servante, je lui donnai un peu de pain et



de vin , et je vis avec ravissement qu'il mangeait avec plaisir et appétit.

« Ce n'est donc point une illusion ! » Pensai-je : « Je puis espérer qu'il guérira. »

Il me dit alors d'arranger son oreiller , ce que je fis en l'arrosant de quelques gouttes de vinaigre. Pendant ce temps il me regardait avec attention, et me demanda pourquoi j'avais pris un voile.

« La maladie m'a laissé une faiblesse sur les yeux , » répondis-je , « et je ne puis supporter la lumière. »

— « Vous êtes donc comme moi; ma vue est encore trouble, je ne vois les objets que comme à travers un brouillard. »

— « Quand je perdrais la vue et la voix, Monsieur, je remercieraï encore le ciel de m'avoir conservé la vie. »

— « Sans doute ! sans doute ! je lui devrais aussi des remerciemens s'il me la conserve, quoique je doive vivre sans



aucun lien qui m'y attache, sans aucunes consolations. Je m'en suis privé par ma propre folie; mais j'ai quelque chose à vous dire, Marthe, si je viens à mourir, il faudra . . . . Mais je vous dirai cela plus tard, je me sens fatigué. » Et presque au même instant, il se rendormit.

Neuf heures sonnèrent quelques momens après: j'entendis s'ouvrir la porte de la maison, et bientôt après un petit coup frappé à la porte de la chambre m'annonça la visite du bon Brent.

« Les nouvelles sont-elles bonnes ? » me demanda-t-il en entrant; et le brave homme parut enchanté de ma réponse.

« Et comment va votre mère ? » lui demandai-je à mon tour.

— « Très-bien, parfaitement bien jusqu'ici. Mais quand je vais la voir j'ai soin de changer d'habits, de peur de lui porter l'infection. Je vous assure que vous avez les prières de ma mère et les miennes, et qu'elle désirerait bien vous voir. »



Mon père fit un mouvement, et mon humble ami se retira.

« Marthe, » me dit mon père, quelle est la voix que je viens d'entendre? — « Celle du watchman, monsieur : un bien brave homme, bien attentif. Quand vous serez guéri, il faudra que vous le récompensiez. »

— « Que je le récompense, mon enfant ! hélas ! mon extravagance m'en a ôté les moyens. Mais il y a quelqu'un qui le récompensera, et qui peut le faire, grace au ciel ! elle vous récompenserait aussi, si elle vous connaissait, Marthe, à cause des soins que vous avez pour moi. »

— « Elle ? de qui parlez-vous, monsieur ? »

— « De qui ? de ma fille, sans doute. »

Ici il poussa un profond soupir, et tomba dans un nouvel assoupissement.

Il se réveilla au bout d'environ trois heures, et je vis à sa voix que ce dernier sommeil lui avait rendu de nouvelles forces.



« Marthe, me dit-il, que vous disais-je donc, quand je me suis endormi? Ah! je m'en souviens; je vous disais que ma fille vous récompenserait. Oui j'en suis certain, quoiqu'elle ne m'ait pas écrit une seule fois depuis bien long-temps, elle me pardonnera, oubliera tout et me pleurera, quand je serai mort. »

Un soupir presque convulsif m'échappa malgré moi. Il fit un mouvement de surprise.

« Eh bien, Marthe, dit-il, qu'avez-vous donc? »

—« Vous parlez de mourir, monsieur; je ne puis supporter cette idée. »

« Bonne créature! dit-il: n'est-il pas étrange que cette fille qui ne me connaît que depuis peu de temps, ait pris à moi tant d'intérêt, soit restée avec moi, tandis que ceux..... mais il n'y faut plus penser. — Au surplus, Marthe, je suis charmé, très charmé que vous ayez eu cette maladie, parce que vous ne courez aucun danger près de moi. C'est ce qui



me console d'avoir éloigné de moi ma pauvre fille Adèle. Je la connais, si elle était restée près de moi jusqu'au moment où la maladie s'est déclarée, elle y serait encore, elle n'aurait jamais voulu me quitter, et quelles seraient mes craintes et mes inquiétudes! mais, dieu merci, elle est à quelques centaines de milles d'ici. Elle ne sait pas que je suis en danger, et j'espère qu'elle ne l'apprendra que quand je serai guéri, ou quand elle ne pourra plus rien faire pour moi. »

— « Croyez-vous donc qu'elle viendrait vous trouver, si elle vous savait en danger. »

— « Oui, je le crois. Je soupçonne même quelquefois que les coquins avec qui je vivais ont pris des mesures pour supprimer ses lettres, et qu'elle m'a écrit plus d'une fois. »

« Oh ! oui monsieur, m'écriai-je vivement émue, souvent, bien souvent, j'en suis sûre ! »

— « Et comment pouvez-vous le sa-



voir? avez-vous vu arriver quelque lettre d'elle? »

— « D'après ce qu'on m'a dit de miss Falkland, monsieur, il me paraît impossible qu'elle ne vous ait pas écrit. »

— « Et vous avez raison, Marthe. Vous êtes une bonne fille, vous avez du bon sens! c'est moi qui ai été aveugle; insensé! Oui, oui. Elle m'a écrit. »

J'insistai pour qu'il prît une potion calmante, et pour qu'il ne parlât plus. Il but ce que je lui présentai et me remercia; mais il persista à parler, disant qu'il voulait se mettre l'esprit en repos, en me donnant une commission; mais voyant que je ne voulais ni l'écouter ni lui répondre, il finit par se taire et par s'endormir. Le voyant parfaitement tranquille, et me sentant épuisée de fatigue, je passai dans la chambre que je lui avais préparée, et j'y pris aussi quelques instans de repos.

Le lendemain il me rappela qu'il voulait me charger d'une commission.

« Marthe, me dit-il, si je viens à



mourir, ne perdez pas de vue une cassette qui est dans ce cabinet, et ayez en grand soin. Mon procureur sait qu'elle existe, et ce qu'elle contient; car je l'en ai informé dès que j'ai eu des motifs pour me tenir sur mes gardes, et j'allais la déposer entre ses mains quand je suis tombé malade. Ce sont mes bijoux de famille, mon enfant; ils appartiennent à ma fille, et c'est tout ce que son père mal avisé peut lui laisser. Vous aurez donc soin de remettre cette cassette à M. Williams, procureur, Throckmorton-Street, n.º 29. Je vous charge aussi de voir ma fille, de lui dire que je suis mort repentant de la manière dont je me suis conduit envers elle, et que je lui envoie ma bénédiction. »

Je ne pus retenir mes larmes en l'entendant parler ainsi.

« Excellente fille ! s'écria-t-il en s'en apercevant, mais nous ne parlerons plus de cela. Seulement, Marthe, faites bien attention à une chose. Il y a sur la cassette deux pistolets chargés; ainsi



prenez bien garde quand vous y toucherez. »

Je me rappelai alors que c'était en partie à cause de ces pistolets qu'Angélique avait renoncé à emporter la cassette : mais je me souvins en même temps, et non sans effroi, que Mérinville l'avait traitée de folle et lui avait dit qu'il ne prétendait point partir sans l'avoir en sa possession.

Il n'existe aucune espèce de connaissance, quelque futile qu'elle paraisse, qui ne puisse un jour ou l'autre devenir utile. Je me rassurai en ce moment, en pensant que j'en possédais une qui est le partage de peu de femmes. Expliquons nous.

À l'âge de 14 ans, l'explosion et même la vue d'une arme à feu était pour moi un objet de terreur ; un jour que mon père avait tiré un faucon dans le jardin près d'une allée où je me promenais, je tombai de frayeur et fus près de m'évanouir. Il aimait à trouver dans une femme cette délicatesse timide qui fait



un des ornemens de son sexe ; mais il ne pouvait souffrir qu'elle montrât des craintes puériles ; il voulut donc pour me guérir de cette irritabilité de nerfs , m'apprendre à charger et à décharger un pistolet et un fusil. Sa volonté était une loi , et j'obéis. D'abord ma main trembla , mon cœur palpita , mais je finis par prendre de l'assurance , je tirais au blanc avec justesse , je ne manquais pas une hirondelle au vol , et je pris tant de goût à l'exercice de ce nouveau talent que mon père fut obligé de me faire observer qu'il était peu convenable à une femme de s'y livrer avec trop d'ardeur. Cependant je ne l'avais jamais entièrement négligé , je chassais souvent avec mon père , mais jamais hors de l'enceinte de notre parc , et les idées qui se présentaient en cet instant à mon esprit me firent rendre grâces au ciel d'avoir appris à me servir d'une arme qui se trouve rarement entre les mains d'une femme.

Pendant cette journée , je remarquais



que la vue de mon père se fortifiait , preuve évidente du retour de ses forces. J'en conclus qu'il me deviendrait beaucoup plus difficile de lui cacher plus long-temps qui j'étais. Il était évident que sa vie n'était plus en danger , et sans la grande faiblesse qui lui restait , je n'aurais plus balancé à me découvrir à lui. Je me trompe. Un autre motif me retenait encore , la crainte des inquiétudes qu'il n'aurait pas manqué de concevoir pour moi , et je résolus de continuer à passer pour Marthe aussi long-temps que la chose serait possible.

Minuit venait de sonner , et mon père venait seulement de s'assoupir quand j'entendis du bruit sur le derrière de la maison. J'écoutai avec attention , et je ne pus douter que plusieurs personnes ne s'y fussent introduites par le jardin. J'entendis marcher dans le vestibule ; il m'était donc impossible d'aller avertir Brent , et je ne pouvais l'appeler par les fenêtres qui ne donnaient pas sur la rue , mais sur une cour intérieure. J'é-



fais à la porte, immobile de frayeur, quand j'entendis une voix que je reconnus pour celle de Mérinville, s'écrier. « Allons donc, montez ! que craignez-vous ? n'avez-vous jamais vu un mort ! et s'il ne l'est pas, il ne sera pas difficile de le dépêcher. »

« C'est ce que je pensais, dis-je en moi-même, et pensant qu'en lui donnant volontairement les bijoux, il épargnerait la vie de mon père et la mienne, j'entrai dans le cabinet pour y prendre la cassette. Au même instant on ouvrit la porte qui n'était pas garnie de verroux. Mon père s'éveilla en criant d'une voix forte : qui est là ? et j'entendis Mérinville s'écrier : entrez donc ! tuez-le ! Le désir de s'emparer des bijoux, ne lui avait pas fait oublier le soin de sa sûreté, et craignant de s'exposer à la contagion, il attendait au bas de l'escalier le retour des deux scélérats qu'il avait soudoyés pour commettre le vol, et au besoin l'assassinat.

Au même instant je parus à la porte



du cabinet, qui s'ouvrait en dedans; cette porte était fort étroite, et recouverte en tapisserie comme le reste de la chambre. L'appartement n'était éclairé que par la faible lueur d'une lanterne que l'un de ces misérables avait apportée, et tous deux frappés d'une terreur superstitieuse en me voyant paraître tout-à-coup la cassette sous un bras et une lampe à la main, à une porte qui n'était que de la hauteur et de la largeur nécessaire pour me donner passage, en voyant mes vêtemens blancs, ma figure pâle de frayeur, crurent sans doute voir s'entr'ouvrir la muraille, et en sortir un esprit gardien du trésor qu'ils venaient dérober. Ils se précipitèrent sur l'escalier, et descendirent plus promptement qu'ils n'étaient montés. Mérinville les entendant fuir, et craignant qu'ils n'eussent trouvé dans la chambre des gens en état de faire résistance avait déjà quitté la maison et était rentré dans le jardin, où ses deux complices ne tardèrent pas à le suivre.

Ayant remis la cassette dans le ca-



binet, je me disposais à aller appeler Brent, quand mon père, à la lueur de la lampe que je tenais toujours en main, et qui donnait en plein sur ma figure que je n'avais pas pensé à couvrir de mon voile, me reconnut, et s'écria : « Dieu de miséricorde ! C'est elle ! C'est ma fille ! » Et au même instant il perdit connaissance, mais il la retrouva avant que j'eusse le temps de lui porter des secours : « ma chère Adèle ! » s'écria-t-il en me tendant les bras : je voulus m'y précipiter, mais se reculant d'un air d'épouvante, et me faisant signe de ne pas approcher : « non ! non ! non ! » cria-t-il, « voulez-vous que je donne la mort à ma pauvre enfant. »

Au même instant, j'entendis se rouvrir la porte qui donnait du jardin dans le vestibule : par conséquent, il était évident que ce ne pouvait être le Watchman. Nous entendîmes qu'on montait dans l'escalier.

« Ils reviennent, » dit mon père, « et je ne puis vous protéger. — Dieu tout-



puissant, sauvez-là, et permettez que je périsse seul ! »

« Paix ! lui dis-je : » nous avons des pistolets, et vous savez que je puis m'en servir. »

J'allai les chercher dans le cabinet ; J'en mis un sur une chaise à côté de moi, et prenant l'autre en main, je me plaçai au pied du lit sous le rideau.

La porte s'ouvrit, et comme je m'y attendais, je vis entrer Mérinville.

« Ce n'est pas moi, » dit-il en français en entrant, » qu'on effraye avec des contes d'esprits et de revenans. »

J'entrouvris le rideau : » Mérinville, » lui dis-je, » voulez-vous donc ajouter de nouveaux crimes à ceux dont vous vous êtes déjà rendu coupable ? »

« Adelaïde ! » s'écria-t-il, en reculant de surprise : » c'est elle-même ! qui l'aurait cru ! n'importe, il me faut la cassette. »

« Vous aurez ma vie auparavant ! » s'écria mon père, en tâchant de se lever, et en criant » au secours ! » d'une voix



assez forte pour donner des inquiétudes à Mérinville. Je le vis s'avancer vers le lit, en portant la main sous son habit, sans doute pour y prendre un poignard et fermer pour jamais la bouche de mon père. J'avançai la main contre lui. Je l'ajustai, mais le coup ne partit point.

Il avait vu mon mouvement, et faisant le tour du lit, il accourut sur moi, les yeux pleins de rage, et un poignard à la main. Mais j'avais eu le temps de saisir le second pistolet. L'amorce prit pour cette fois, et Mérinville tomba baigné dans son sang.

Les forces me manquèrent à ce spectacle; mes genoux plièrent sous moi, et je me laissai tomber sur une chaise.

Brent qui avait entendu l'explosion, arriva presque au même instant. Quelle fut sa surprise en appercevant un homme blessé, étendu sur le plancher. et en me voyant pâle et tremblante tenant encore en main l'instrument de mort.

Eh quoi ma brave jeune dame; me dit-



« Est-ce vous qui avez fait cette besogne ? »

« Est-il mort ? » m'écriai-je, d'un air égaré : « Oh ! ne me dites pas qu'il est mort, que j'ai un meurtre à me reprocher ! »

Brent s'approcha de Mérinville qui reprenait ses sens en ce moment, il le releva, le plaça sur une chaise, et ayant examiné et bandé la blessure qu'il avait à la poitrine, il m'assura qu'il ne la croyait pas mortelle.

« Que le ciel soit loué ! » m'écriai-je.

« Oui. » dit mon père, « j'aurais été fâché que ce misérable dût paraître si précipitamment devant le tribunal de la justice divine, et que ce fût la main de ma fille qui l'y eût envoyé. »

« Allons, allons ! » dit Brent à Mérinville, « vous êtes en état de marcher. Il faut me suivre à la Watch-house, et demain matin on aura le soin de vous loger convenablement. »

Mérinville fit les prières les plus basses pour qu'on ne le mît point entre les mains de la justice ; mon père et moi, nous joignîmes nos instances aux siennes,



mais Brent fut inexorable. Il nous dit que son devoir ne lui permettait pas de laisser échapper un homme coupable d'une tentative d'assassinat, et le prenant par le bras pour l'aider à marcher ; car il pouvait à peine se soutenir ; il l'obligea à le suivre , et se retira avec lui en nous disant qu'il reviendrait dans un instant.

Dès qu'ils furent partis, je fis prendre à mon père une potion calmante et je bus moi-même un verre d'eau. Mais tout-à-coup je réfléchis que les complices de Mérinville pouvaient revenir : je fis part de mes craintes à mon père qui me conseilla de recharger les pistolets, et nous restâmes dans l'inquiétude et dans les allarmes jusqu'au retour du bon Watchman.

Quand il arriva , il fut surpris de me voir encore armée ; mais quand il sut que Merinville avait des complices qui pouvaient être encore dans le jardin, il approuva mes précautions, et me dit qu'il resterait jusqu'au jour dans le vestibule afin de veiller sur eux. Mais il ne jugèrent pas à propos de se remontrer.



Dans la matinée, mon père me dit qu'il se sentait assez de force pour se rendre dans la chambre que je lui avais préparée ; et cette nouvelle me fit un double plaisir, attendu que la porte en était garnie de verroux, et que la serrure fermait à double tour. J'appris aussi que la blessure de Mérinville avait été sondée, qu'on avait fait l'extraction de la balle et qu'on ne doutait pas de la guérison quoiqu'elle parût devoir être très-lente.

Je me trouvais alors comme accablée sous le poids des bontés dont la protection du ciel m'avait comblée. L'excellent Brentaida mon père à changer d'appartement, et ne voulut pas qu'on fît sortir de la chambre qu'il quittait, rien de ce qui lui avait servi pendant sa maladie. Ma joie fut au comble quand je le trouvai placé dans un bon lit couvert de draps blancs, respirant un air pur et salubre, et offrant tous les signes d'une parfaite guérison. Je ne pus trouver de paroles pour rendre grace au ciel, et ce ne fut que par le silence et les larmes que



je fus en état de lui témoigner ma reconnaissance.

La journée s'écoula rapidement, il en fut de même des deux suivantes; le temps semblait avoir des ailes et était toujours trop court pour tout ce que nous avions à nous dire et à nous demander. Quel plaisir n'avais-je pas à l'entendre parler de Delaval, non plus comme d'un ennemi auquel il ne pouvait pardonner, mais comme d'un fils qu'il brûlait d'embrasser! j'étais pourtant obligée de m'arracher quelquefois à sa présence, tant pour ne pas entendre les expressions de sa reconnaissance pour moi, langage que je ne pouvais supporter dans la bouche de mon père, que pour l'empêcher de se fatiguer en parlant trop long-temps. Ceux qui, comme moi, ont veillé près du lit d'un convalescent, doivent savoir qu'il est souvent indispensable de lui rappeler la nécessité du silence.

Tous les soirs, quand Brent arrivait à son poste, il ne manquait pas de venir



nous rendre visite, il s'informait de ce qui pouvait nous être nécessaire, et avait soin de nous l'apporter le lendemain. La sixième nuit après mon arrivée, à l'heure où il venait ordinairement, je crus entendre sur l'escalier les pas de plusieurs personnes; on frappa doucement à la porte, la frayeur me saisit de nouveau, et je ne me rassurai qu'en reconnaissant bien distinctement la voix du bon Watchman qui me priait de lui ouvrir : j'ouvris à l'instant, et à ma grande surprise je me trouvai entre les bras de Delaval.

A quelques milles d'York, il s'était trouvé dans la même auberge avec l'express que j'avois envoyé à ma cousine. Il l'avait reconnu, avait appris de lui qu'il était porteur d'une lettre de moi, non cachetée, pour la supérieure de la communauté; incapable de maîtriser le désir d'avoir sur-le-champ de mes nouvelles, il l'avait lue, et apprenant où j'étais, il avait aussitôt repris la route de Londres



pour venir partager mes dangers, et vivre ou mourir avec moi.

Le passé n'était plus rien pour moi en ce moment. Je voyais mon amant, ma main était entre les siennes, toute autre pensée disparaissait; et quand j'entendis mon père lui défendre d'approcher de son lit, non d'un air de colère, mais d'un ton plein d'intérêt, et en le comblant de bénédictions, je ne pus résister à l'excès de ma joie, et je perdis connaissance.

Le moment où je revins à moi fut en même temps doux et pénible. Je ne voyais que plaisir et bonheur sur les traits de Delaval, mais la physionomie de mon père annonçait la crainte que cet évanouissement ne fût un symptôme de maladie, et il me demanda en tremblant si j'éprouvais quelque malaise.

« Au contraire, » mon père, « m'écriai-je, » je ne suis malade que d'excès de bonheur. Mais Delaval va se retirer,



il reviendra demain matin , et nous jouirons avec plus de calme de notre félicité. »

« Non , non , miss : » dit Brent. « J'ai prévenu Monsieur en le laissant entrer ici qu'il faudrait qu'il y restât. Que deviendrais-je si on le voyait sortir ? »

« Mais il peut gagner la contagion ! » m'écriai-je d'un air inquiet.

« Et pourquoi , miss ? » reprit Brent. « Vous ne l'avez pas gagnée. D'ailleurs le danger est passé ; les appartemens infectés sont condamnés ; la maison a été bien lavée , elle est bien aérée , on a fait des fumigations partout ; votre père n'a plus besoin que de reprendre des forces ; il n'y a plus rien à craindre. »

Ce discours ne put dissiper toutes mes appréhensions ; il fallut pour tant les vaincre, et Delaval s'installa dans une chambre au troisième étage qui n'avait pas été occupée depuis très-long-temps, et où par conséquent , le mauvais air n'avait pas pu pénétrer.

Ce ne fut pas sans regret que Delaval



et moi nous remîmes au lendemain tous les détails , toutes les explications que nous avions à nous donner réciproquement ; mais mon père avait besoin de repos, et cette raison nous détermina à nous séparer beaucoup plus tôt que nous n'aurions voulu le faire.

Je me couchai après avoir donné à mon père une potion qu'il prenait chaque soir , avant de s'endormir. Je me jetai alors sur un matelas que je plaçais tous les soirs par terre dans sa chambre, depuis qu'il avait changé d'appartement et j'y goûtai quelques heures d'un sommeil paisible.

Pour la première fois depuis bien long-temps , je m'éveillai le lendemain avec un sentiment de plaisir sans mélange. J'allais revoir les deux êtres que j'aimais le plus au monde, les voir ensemble, et en parfaite intelligence.

Cette jouissance fut cependant troublée. Les différentes secousses que mon père avait eu à supporter successivement depuis plusieurs jours , avaient été trop



violentes pour l'état de faiblesse où il se trouvait réduit. Il fut attaqué d'une autre maladie, une fièvre lente, qui quoique moins à craindre que la peste qui ne nous laissait plus rien à redouter pour lui, nous fit passer dans l'inquiétude plusieurs jours, pendant lesquels Delaval partagea avec moi tous les soins qu'exigeait l'état du malade.

Il m'avait expliqué comment le bruit de sa mort s'était répandu et nous avait trompés si cruellement. Il était vrai qu'il avait été arrêté par ordre de l'inquisition pour avoir parlé avec trop peu de respect de ce redoutable tribunal, en s'applaudissant qu'il fût inconnu en Angleterre. Il resta près de deux mois dans les cachots sans voir personne que le geolier qu'il trouva le moyen d'intéresser à son sort. Ce geolier vint lui dire un soir qu'un homme à qui la liberté devait être rendue le lendemain, venait de mourir d'une attaque d'apoplexie, et il lui proposa de répandre le bruit de sa propre mort, et de le mettre en liberté.



le lendemain sous le nom du défunt qui était Anglais comme lui. Cette proposition n'était pas de nature à être refusée , et le lendemain Delaval quitta la prison après avoir laissé au bon geolier des marques de sa reconnaissance. Craignant d'être reconnu , il resta quelque temps caché chez un de ses amis , à Madrid , et en partit bien déguisé pour les frontières de la France où il arriva sans accident. Tant qu'il avait été en Espagne, il n'avait osé écrire en Angleterre de peur que sa lettre ne fût interceptée et ne servît à le faire reconnaître , mais il avait écrit de Bayonne à ma cousine , et par un hasard malheureux, sa lettre n'était jamais arrivée à sa destination.

Lorsque mon père eut repris un peu de forces, nous commençâmes à songer sérieusement à quitter Londres , et même , d'après l'avis de Delaval , à passer en France où il possédait encore le beau domaine qui avait appartenu à son aïeule , sur les bords de la Durance. Il avait un motif secret pour nous engager



à prendre ce parti ; il savait que mon père était suspect au gouvernement ; qu'il existait contre lui un mandat d'arrêt que la peste seule avait empêché de mettre à exécution, et il croyait sa sûreté intéressée à ce qu'il quittât l'Angleterre le plus promptement possible.

« J'y consens , » dit mon père , « et d'autant plus volontiers que le domaine de mes pères ne m'appartenant plus , il me serait pénible de le voir entre les mains d'un autre. »

« Mon cher Monsieur, » lui dit Delaval, « si ce motif était le seul qui dût vous faire quitter l'Angleterre, vous pourriez y rester. Je prévoyais que ce bien serait vendu : avant mon départ pour Londres, j'avais déposé la somme nécessaire pour en faire l'acquisition , et j'en suis devenu l'acquéreur. Je ne m'en regarde que comme le dépositaire , il est toujours à vous, et j'espère qu'il restera dans votre famille. »

Jamais je n'avais vu mon père si ému qu'il le fût par ce trait de générosité. Il pressa la main de Delaval, sans pouvoir



lui parler , mais il n'avait pas besoin de s'exprimer , il joignit nos deux mains ensemble, nous appela ses enfans; Delaval n'en désirait pas davantage.

En un mot , il fut décidé que nous quitterions Londres , et que nous gagnerions les côtes le plus tôt possible. Brent qui était admis à nos consultations et qui connaissait les dangers que courait mon père , nous conseilla de nous déguiser , et se chargea de nous procurer des habits de paysans pour Delaval et pour moi. Quant à mon père , il était impossible de le reconnaître sous ceux du vieux Manrell.

Le jour fixé pour notre départ, le brave Watchman nous apporta nos déguisemens et tout ce qui nous était nécessaire. Il nous avait loué une voiture de fermier couverte , attelée d'un bon cheval, et ayant un conducteur sur la fidélité duquel on pouvait compter ; il la fit avancer dans une petite rue qui donnait sur le jardin, et à minuit nous nous rendîmes par la porte de derrière à l'en-



droit où le chariot nous attendait. Nous ne quittâmes pas ce bon Watchman sans le plus vif désir de le revoir. Delaval qui avait les moyens de le récompenser noblement , lui assura une pension qui le mettait lui et sa mère à l'abri du besoin pour le reste de leurs jours , et il lui fit promettre que lorsqu'il la perdrait , il viendrait nous rejoindre , ajoutant qu'il pourrait toujours connaître notre demeure par la personne chargée de lui payer sa pension.

Le bon Brent ne savait comment lui exprimer sa reconnaissance , et nous nous séparâmes.

Nous voilà donc à minuit , en habit de paysans, et dans une voiture de fermier, tournant le dos à Londres et à ses vapeurs malfaisantes ; mais quel que fût notre empressement d'en sortir et de quitter l'Angleterre , nous ne pûmes nous résoudre à partir sans revoir le fidèle Manrell, et nous nous fîmes conduire à l'auberge où je l'avais laissé quoique incertains si l'on voudrait bien nous



y recevoir. Mais l'hôte me reconnut , et quand je l'eus assuré qu'il n'y avait pas le moindre danger que nous apportassions la contagion chez lui , il consentit à nous laisser entrer, et nous conduisit dans la chambre et près du lit de mort de l'ancien sommelier de mon père. Sa maladie avait empiré depuis mon départ , et malgré tous les soins qu'on lui avait prodigués, il touchait évidemment à sa dernière heure. Il nous reconnut malgré notre déguisement , et ses yeux parurent se ranimer de plaisir. »

« Eh bien , mon cher Manrell , » lui dit mon père , » cette excellente fille est arrivée à temps, elle m'a sauvé la vie, et elle va épouser Delaval. »

« C'est donc maintenant, » dit le vieillard en faisant un effort pour lever les mains au ciel , « que je puis mourir en paix ! »

« Voyez Manrell , » lui dis-je , « mon père porte votre linge et vos habits. Vous voyez qu'ils ne nous ont pas été inutiles.

Un mélange singulier de plaisir, et de



chagrin se peignit sur les traits du digne vieillard. On voyait qu'il était fier d'avoir pu rendre un service à son ancien maître ; mais que le respect dont il était pénétré pour lui , ne pouvait se concilier avec l'idée de lui voir porter les vêtements de son vieux et fidèle serviteur.

Je lui expliquai brièvement la cause de notre déguisement , et nos projets.

« Que le ciel veille sur vous ! » s'écria-t-il.

Ces mots furent le dernier effort de la nature. Il prit la main de mon père et la mienne , les appuya sur son cœur , et un instant après nous sentîmes qu'il avait cessé de battre.

Mon père avait tant souffert de la trahison de ceux qu'il avait le plus aimés , qu'il ne pouvait se consoler de la perte d'un serviteur fidèle. Nous ne pouvions l'arracher de la chambre où étaient déposés ses restes , et quand il eut fait lecture du testament du défunt, que celui-ci avait confié à l'hôte , lorsque mon père y vit que Manrell qui, depuis la mort de



son frère , n'avait plus aucuns parens , lui léguait ses petites épargnes et tout ce qu'il possédait , le chagrin de son maître ne connut plus de bornes ; il ne voulait plus partir avant d'avoir assisté à ses funérailles. Delaval et moi , nous parvînmes cependant à le détourner de cette idée , en lui rappelant la nécessité de fuir promptement l'Angleterre , et nous nous remîmes en route après avoir laissé les ordres et l'argent nécessaires pour que les obsèques du digne Manrell, fussent célébrées d'une manière convenable.

Il est très-vrai que le moindre délai pouvait être dangereux. Un affidé de notre ami Brent , était venu nous donner avis de sa part que le lendemain de notre départ , dès la pointe du jour , un agent de la police était venu s'informer si M. Falkland vivait encore ; ayant appris que non-seulement il était vivant mais qu'il avait quitté sa maison , cet agent avait déclaré que mon père serait vivement poursuivi.



Nous voyageâmes toute la journée et toute la nuit suivante , presque sans nous arrêter, toujours déguisés, et dans la voiture de fermier. Enfin nous arrivâmes sans obstacle à Yarmouth. Nous nous y embarquâmes pour Rotterdam où nous abordâmes après une heureuse traversée. Delà nous nous rendîmes à Paris, où nous nous arrêlâmes quelque temps , pour voir tout ce que cette ville offre de curieux , et nous nous trouvâmes enfin une seconde fois établis en Provence.

Avec quelle joie Delaval et moi nous revîmes les bords de la Durance. Ce séjour qui avait été le berceau de notre amour, ne tarda pas à devenir le témoin de notre bonheur ; ce fut avec les plus touchans regrets que nous renouvelâmes sur le tombeau de ma mère, le serment de cette tendresse éternelle que nous nous étions jurée depuis tant d'années, et que tant de traverses et de malheurs , n'avaient fait qu'augmenter. Mais nos infortunes passées , le temps,



nos épreuves cimentaient notre félicité présente, et notre union ne pouvait plus être rompue que par la mort.

Les souvenirs qui rendaient ces lieux si chers à nos cœurs , produisaient un autre effet sur mon père. La maison qu'il avait quittée avec tant de regret en 1660 parce qu'il y avait demeuré avec ma mère , touchait à celle que nous habitons, il ne pouvait en supporter la vue ; le remords d'avoir insulté la mémoire de cette épouse chérie , en se laissant surprendre aux artifices d'une femme indigne de la remplacer dans son cœur , lui rendait presque odieux l'aspect de cette maison autrefois si chérie. Il ne put jamais se résoudre à revoir ce tombeau qu'il avait jadis orné de tant de fleurs. Enfin nous ne pûmes nous dissimuler que notre demeure actuelle ne produisit de funestes effets sur sa santé, en l'empêchant de goûter un instant de repos et de bonheur; nous résolûmes donc de changer de domicile.

Quelques mois après notre mariage



nous louâmes une belle maison près de Marseille , ayant vue sur la mer et sur le port ; situation qui, pour la beauté, n'a peut-être pas son égale dans le monde entier. Mon père continua à demeurer avec nous, mais à condition qu'il nous payerait une pension, la vente qu'il fit de sa maison de Londres, après la peste, et les débris du reste de sa fortune, lui ayant encore formé un revenu assez considérable.

Mais il est bon de dire un dernier mot des trois étrangers qui jouèrent un si grand rôle dans les premiers événemens de ma vie.

Dès que madame Duvernais apprit que Mérinville avait été blessé et arrêté, elle s'embarqua pour la France, et arriva sans accident à Paris. Son mari lui fit bon accueil parce qu'elle apportait de l'argent, et il ne s'inquiéta point de quelle manière elle l'avait acquis ; mais il eut soin de s'en emparer, et la rendit plus misérable qu'elle ne l'avait jamais été. Enfin la voyant attaquée d'une fiè-



vre contagieuse, il l'abandonna comme elle avait abandonné mon père, et cette malheureuse femme mourut sans un ami pour lui donner une larme, sans un parent pour lui fermer les yeux.

Mérinville, le misérable Mérinville, après avoir languï pendant plusieurs mois entre la vie et la mort, des suites de sa blesure, avait senti ses remords se réveiller ; effet assez ordinaire des longues souffrances. La protection de ceux qui l'employaient, l'avait soustrait à la prison. Il était placé dans la maison d'un chirurgien, auquel il avoua tous ses crimes, avec l'expression d'un profond repentir. Dès qu'il eut recouvré assez de forces pour entreprendre un voyage, il récompensa son hôte sur ce qui lui restait du produit de ses rapines. Une dévotion exaltée par le repentir et la crainte, révolution non moins fréquente dans le cœur des coupables, avait succédé à l'impiété. L'espoir d'expi-er par les rigueurs de la pénitence, une vie criminelle, lui inspira le courage



de repasser en France, pour se réfugier à la Trappe, où sa santé mal affermie succomba bientôt sous les austérités de la plus sévère discipline. La nouvelle de sa mort porta le dernier coup à la malheureuse Angélique, qui, malgré tous ses vices, lui était tendrement attachée. Elle ne lui survécut pas, et je crains bien que les consolations de la religion qui avaient adouci les derniers instans d'un frère coupable n'aient manqué à sa déplorable sœur.

Adrienne eut un destin plus heureux que sa mère et son oncle. Elle était étourdie et inconsidérée, mais elle n'avait pas un mauvais cœur, et quand elle cessa d'être égarée par les exemples et les dangereux conseils de ses parens, elle suivit la route du devoir dont elle ne se fût peut-être jamais écartée. M. Desborough ne brillait pas par les qualités de l'esprit; mais c'était un homme estimable, sa famille était respectable et vivait dans une parfaite union; il aimait tendrement sa femme et celle-ci lui



était véritablement attachée. L'amour maternel vint bientôt lui imposer de nouveaux devoirs qu'elle se plut à remplir ; sa conduite prouva qu'il est quelquefois possible de remédier aux effets pernicioeux d'une mauvaise éducation , et je l'ai toujours entendue citer comme une épouse vertueuse , comme une excellente mère.

Mais il est temps de revenir à des scènes plus satisfaisantes , et à des personnages plus intéressans.

Notre séjour à Marseille ne fut qu'une suite de jours heureux. Delaval et moi nous nous vîmes renaître dans trois aimables enfans. — Et pourquoi ne leur donnerais-je pas cette épithète qu'ils méritent si bien ; puisque dans leur enfance , dans leur jeunesse , dans leur âge mûr , ils ont toujours été pour moi la source des plaisirs les plus doux , et que j'ai la consolation dans ma vieillesse de voir dans mes deux filles des mères de famille respectables ; et dans mon fils le digne héritier des vertus de son



père ! Oni, vingt ans de résidence à Marseille ne furent qu'un enchaînement de plaisir et de bonheur dont rien n'interrompit le cours ; et c'est ce qui rend cette période de mon existence si peu intéressante pour les autres. Le vaisseau qui fend les vagues , toutes voiles déployées et par un vent favorable , offre un spectacle agréable à ceux qui le voyent partir du port ; mais quand on l'a perdu de vue , c'est en vain que l'œil cherche à retrouver sur les flots les traces de son passage.

Il en est de même des années passées dans l'uniformité du bonheur. Un jour ressemble à l'autre ; en décrire un c'est les décrire tous. — Heureux , trois fois heureux , ceux dont la vie n'offre pas assez d'intérêt pour qu'on soit tenté de l'écrire !

Arriva enfin la révocation de l'édit de Nantes ; mon père , quoiqu'alors d'un âge assez avancé , n'en était pas moins enthousiaste des principes qu'il avait adoptés dans sa jeunesse ; il était tou-



jours *Whig* au fond du cœur ; ce n'était qu'avec peine qu'il avait supporté de vivre jusqu'alors sous ce qu'il appelait un despotisme complet : mais à cette époque , son indignation ne connut plus de bornes, et il se livrait aux plus violentes déclamations contre ce monarque qu'on surnommait *le Grand* ; et qu'il appelait le tyran des consciences , le persécuteur de ses sujets. Heureusement , lorsque mon père était en colère , son emportement même faisait qu'il s'exprimait toujours en anglais , et nous étions les seuls peut-être dans toute la province à qui cette langue fût connue.

Ce fut alors qu'on vit ce qu'on appela *la mission bottée* ; c'est-à-dire des dragons devenus missionnaires pour convertir , par la force des bayonnettes, des citoyens paisibles qui voulaient adorer dieu à leur manière. Si quelque chose avait pu affaiblir mon attachement au catholicisme , c'eût été sans doute la vue de pareilles horreurs ; mais je savais qu'il ne faut pas accuser la religion des crimes



auxquels son nom ne sert que de prétexte. On peut supposer que de tels excès échauffèrent la bile de mon père, et peut-être son imprudence nous aurait-elle occasionné quelques désagrémens, si nous n'avions pas eu en ce moment l'espoir de retourner bientôt avec sûreté et en triomphe dans notre pays que mon père se plaisait à nommer l'Angleterre régénérée. En 1688 le prince d'Orange avait débarqué à Torbay, et en 1689, ce prince et son épouse furent proclamés roi et reine d'Angleterre, sous le nom de Guillaume et de Marie.

Jamais je n'oublierais l'excès de joie dont mon père fut saisi quand il lut dans une gazette la première nouvelle de cet événement mémorable. Il se promenait dans le jardin en robe de chambre, ayant sur la tête un bonnet de soie, son costume du matin. Dès qu'il en fut à cet endroit de sa lecture, il jeta son bonnet en l'air de toutes ses forces, en poussant une acclamation d'allégresse.



Delaval était à une fenêtre avec un vieux marquis provençal, sujet loyal s'il en fut jamais. Voyant les transports auxquels mon père se livrait, ils le crurent attaqué d'un excès de frénésie ; et tous deux s'empressèrent de courir à lui. Heureusement Delaval était plus agile que notre vieil ami, et il arriva près de mon père quelques instans avant lui. Mon père lui sauta au cou, le serra dans ses bras, et lui expliqua le sujet de sa joie. Le vieux marquis étant survenu, Delaval se hâta de lui dire que c'étaient les nouvelles d'Angleterre qui avaient jeté mon père dans une si vive agitation, et le vieux marquis ayant lu le paragraphe du journal, en conclut que l'indignation et le chagrin avaient occasionné ce transport, et témoigna l'admiration que lui inspiraient les sentimens loyaux *du pauvre* M. Falkland. J'arrivais en ce moment, et voyant que l'erreur du marquis changeait l'enthousiasme de mon père en indignation, je le pris sous le



bras, et me hâtai de l'emmener sous prétexte qu'il avait besoin de repos et de silence.

Le bruit de cette scène se répandit, et dans la soirée comme les jours suivans, tous nos voisins envoyèrent demander comment se trouvait M. Falkland; ce digne et respectable sujet *du bon roi Jacques*. Rien ne s'opposait plus à notre retour en Angleterre devenue le séjour de la liberté, de la sécurité et de la tolérance. Peu de jours suffirent à nos préparatifs de départ, et s'il m'en coûtade quitter un pays où j'avais passé tant d'années heureuses, j'en fus consolée en pensant que j'allais revoir ma patrie; et surtout en voyant que l'idée d'y rentrer semblait rendre à mon père la vigueur et la santé de la jeunesse.

Un événement récent ajoutait encore les avantages d'une situation brillante à tous les attrails du pays natal. Le parent de Delaval qui portait le titre de comte venait de mourir, et mon époux rentrait



en Angleterre comme comte de Seaton et baron Delaval.

Le bon vieux Brent lui-même qui , après la mort de sa mère , était venu nous joindre en Provence , et qui remplissait dans notre maison les fonctions d'intendant , paraissait rajeuni de moitié depuis que notre départ était décidé.

Nous n'avions emporté d'autre mobilier que quelques portraits que mon père avait fait faire à Marseille par un peintre français célèbre , et qui consacrait le souvenir d'événemens qu'il aimait à se rappeler.

Dans l'un , j'étais représentée en robe blanche , un reliquaie en forme de croix attaché autour du cou , telle que j'avais paru aux yeux de mon père , lorsque sous le nom de la pauvre Marthe , je lui avais donné des soins pendant la peste de Londres.

L'autre , qui pouvait passer pour un sujet historique , me représentait à la porte de la maison de mon père , une lanterne à la main , suppliant Brent de



m'y laisser entrer : un char funéraire sur lequel on jetait des cadavres se voyait dans le fond du tableau ,

Le portrait de M. Falkland, celui de Delaval et celui de Brent complétaient cette collection intéressante aux yeux de tous ceux pour qui la piété paternelle et filiale, la tendresse conjugale, et l'amour de l'humanité peuvent avoir quelques charmes.

Lorsque nous fûmes installés en Angleterre, mon père voulut avoir encore une fois mon portrait, et le fit faire par Kneller. Je n'y avais plus la taille svelte et délicate, l'air de jeunesse qui perçait à travers mes chagrins dans les deux autres ; mais j'y brillais de cet embonpoint, de cet air de satisfaction et de santé que donnent vingt-quatre ans de bonheur sans mélange.

Il me serait impossible de décrire les sentimens de mon époux et les miens, encore moins les transports de mon père lorsqu'enous aperçûmes les côtes de la vieille Albion. Il avait quitté son pays, pauvre, malade, proscrit, en danger de



perdre sa liberté. Il y rentrait, jouissant de la santé, de la fortune, du bonheur. Il y voyait régner les lois et la liberté. Il y rentrait accompagné de sa fille, son unique enfant, de l'époux de sa fille, et de leurs enfants, et il allait les voir figurer parmi les nobles familles de l'Angleterre.

Je suis sûre qu'en entrant à Londres, mon père oublia qu'il approchait de quatre-vingt ans, et qu'il se sentait aussi jeune, aussi vigoureux, que lorsqu'il voulait cinquante ans auparavant suivre le colonel Hampden sur-le-champ de bataille, ce dont il ne fut détourné que par les prières de ma mère alors enceinte pour la première fois.

Il était sans cesse à la fenêtre, et prétendait que le peuple avait l'air plus heureux, plus satisfait qu'autrefois. Un soir nous entendîmes pousser des cris de joie dans la rue, et quoique mon père en ignorât la cause, peu s'en fallut qu'il ne mît la tête à la croisée pour joindre sa voix aux cris du peuple, tant il était enthousiaste de la nouvelle constitution de l'Angleterre.



Douce ivresse, douce folie du bonheur ! par combien de chagrins et de tribulations ne l'avait-il pas acheté !

Lorsque mon père eût été présenté à la cour, et qu'il eût introduit dans les premiers cercles de la capitale ses enfans et ses petits-enfans, il se rappela enfin, à ma grande satisfaction, qu'il n'était plus jeune, et désira mener une vie plus tranquille dans le repos de la campagne. Ce ne fut pourtant qu'après un an de séjour à Londres, après avoir marié mes deux filles conformément à leurs désirs et aux miens que nous partîmes pour le comté de Surrey, pour le domaine de nos pères conservé dans notre famille par les soins de mon cher Delaval, et où nous comptons finir nos jours.

J'étais heureuse quand j'y arrivai. Je le suis encore aujourd'hui. Le ciel m'a conservé mon père, et il goûte à 85 ans le plaisir de tenir sur ses genoux ses arrière-petits-enfans.

C'est d'après son désir que j'ai écrit



cette histoire, et il a exigé de moi que je parlasse de ses faiblesses sans ménagement et sans les déguiser. Il a fallu lui obéir, et peut-être l'ai-je fait plus scrupuleusement qu'une fille n'aurait dû le faire.

Je dois rapporter ici un trait qui prouve combien ses sentimens étaient toujours d'accord avec ses principes, en dépit de l'esprit de parti qui l'avait toujours animé. Quand il apprit l'horrible massacre commis par les troupes royales à Glenco, quand il sut que si le roi ne l'avait pas ordonné, il avait au moins omis de prendre les mesures nécessaires pour l'empêcher, il déclara qu'il ne paraîtrait plus à la cour. Tout en approuvant les principes qui avaient fait élire le monarque, tout en le considérant comme son souverain légitime, l'homme revêtu de cette dignité ne lui paraissait plus mériter son estime, et il ne voulait plus lui en donner des marques auxquelles un devoir rigoureux ne l'astreignait pas.

Delaval essaya de raisonner avec lui



sur cette affaire , et de le convaincre que lord Stair et lord Breadalbane devaient en supporter tout le blâme. Mon père ne voulut pas l'écouter. Il lui répliqua qu'un roi qui connaît ses devoirs doit prévoir les résultats des ordres qu'il donne et ne pas en confier l'exécution à des hommes sanguinaires. En un mot, nous vîmes que tous les argumens seraient inutiles et que le roi Guillaume était irrévocablement déchu dans son opinion.

Je n'ai rien de plus à ajouter , si ce n'est l'assurance que je ne passe pas un seul jour sans rendre grâces à la Providence des faveurs signalées qu'elle m'a accordées , quoique j'en fusse si peu digne. Cependant qu'il me soit permis de tirer de mon histoire une vérité morale qui pourra servir d'avis ou d'encouragement aux autres ; c'est que l'accomplissement de ses devoirs , quelque pénible qu'il puisse être , quelques sacrifices qu'il exige , est toujours le chemin le plus sûr pour arriver au bonheur , même en ce monde.



Je venais de finir la lecture du manuscrit et mon hôte me demanda alors si je voulais voir le dernier portrait qu'il m'avait promis de me montrer; me conduisant ensuite dans un cabinet que je ne connaissais pas encore, il me fit voir le portrait peint par Kneller, dont il est parlé dans le récit qui précède.

En regardant ce portrait, qui me parut un des chefs-d'œuvres de Kneller, j'avais peine à croire que la femme pleine de graces et de beauté qu'il représentait, fût à l'âge de 47 ans quand il avait été fait. Il fallut pourtant en croire l'assertion de mon hôte, et j'en conclus que rien ne conserve la beauté comme le bonheur, et qu'il est le meilleur des cosmétiques.

J'ai usé de la permission qu'il m'avait donnée de faire part de cette histoire au public, en changeant seulement les noms des personnages qui y figurent, et je désire que ceux qui la liront y trouvent le même intérêt qu'elle m'a inspiré.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.



















Opie, Amelia Alderson,

Nouveaux contes moraux

Bd.: 3. - 328 S.

Paris 1818

P.o.angl. 266 c-3

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10748002-3